



**FONDO
DORIA**

VITTORIO EM. III

NAPOLI

BIBLIOTECA





MÉMOIRES ET VOYAGES

DU PRINCE

PUCKLER MUSKAU.

TOME IV.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N° 14.

41997 65834
MÉMOIRES ET VOYAGES

DU PRINCE

PUCKLER MUSKAU.

LETTRES POSTHUMES

SUR

L'ANGLETERRE, L'IRLANDE, LA FRANCE, LA HOLLANDE,
L'ALLEMAGNE ET L'ITALIE.

TRADUITES DE L'ÉDITION ALLEMANDE,

PAR J. COHEN.

TOME IV.

PARIS.

H. FOURNIER J., LIBRAIRE,

RUE DE SEINE, N° 14 BIS.

1833.

960775

FONDO DORIA I. 514¹⁴

AVIS

POUR LE TOME IV.

Au moment où le tome III des *Mémoires* du prince Puckler Muskau venait de paraître, le traducteur reçut la lettre suivante.

« Monsieur,

« L'auteur des *Lettres d'un défunt* ne peut s'empêcher de vous remercier de l'excellente traduction que vous avez bien voulu vous donner la peine de faire de son ouvrage. Cependant il croit devoir vous observer qu'il n'est guère de l'intérêt du traducteur d'ajouter des notes tendantes à mettre l'auteur dans un jour défavorable, sans faire mention du tort que cela pourrait faire à ce dernier par les circonstances où il se trouve.

« Il se permet en outre une observation. Ne se-

rait-il pas favorable au débit du livre, de mentionner dans la préface la critique si flatteuse des lettres originales par Goethe, dont l'opinion paraît avoir un grand crédit en France? On ajoute en tout cas ci-inclus la critique en question.

« Il ya deux erreurs dans les premiers volumes qu'on pourrait peut-être rectifier dans le troisième, par une note.

« Dans la conversation avec le maréchal, alors général Wrede, qui eut lieu en 1810, le sens de l'anecdote est altéré, en disant qu'il avait combattu *contre* les Français: il faut mettre *avec* les Français.

« Le mot *Aalheit* a été traduit par *eelships*. Ce n'est pas cela, et les Anglaises ne ressemblent guère à des anguilles; *Aalheit* est le titre de l'oie dans le poème de Reineke Fuchis, refait par Goethe. *Gooseships* aurait été le mot propre.

« Au reste le défunt réitère ses remerciemens à M. Cohen, et le prie d'agréer l'assurance de sa parfaite considération ».

L'article de Goethe, dont l'auteur parle dans cette lettre, a paru dans le n° 59 (septembre 1830), du journal intitulé *Jahrbuecher fur wissenschaftliche Kritik*. En voici un extrait qui ne peut manquer en effet d'avoir de l'intérêt pour nos lecteurs.

« C'est ici un ouvrage qui fera sensation dans la

littérature allemande. Nous y faisons la connaissance d'un homme remarquable, dans la force de l'âge, c'est-à-dire d'environ quarante ans, né dans une classe élevée, où l'on n'a pas besoin de commencer par se fatiguer pour gravir jusqu'à un certain niveau, où l'on trouve de bonne heure l'occasion d'être l'artisan de sa propre fortune, et où l'on n'a de reproche à faire qu'à soi-même si l'œuvre ne réussit pas.

« Ces lettres ont été écrites dans les années 1828 et 1829, pendant un voyage entrepris plutôt pour se distraire de la contrariété causée par quelque entreprise manquée que dans un autre but. Elles sont adressées à une amie tendrement aimée, fidèle et sincèrement attachée, que l'on espère revoir bientôt.

« L'écrivain se montre sous l'aspect d'un homme qui connaît parfaitement le monde, doué d'esprit et d'une compréhension vive, formé par une vie passée dans la société, dans les voyages et dans les relations les plus élevées; enfin, sous celui d'un Allemand poli et libéral, versé dans la littérature et les beaux-arts.

« Il se montre bon compagnon, même quand la société où il se trouve n'est pas des plus distinguées, ce qui ne l'empêche pas de conserver toujours sa dignité. Il reste toujours maître de lui, soit dans les folies banales des courses de che-

vaux, soit dans les débauches de la table, et il est prêt à tout faire en dépit de rhumatismes et de migraines incommodes. Mais c'est surtout quand il projette des excursions, quand il faut traverser le pays en long et en large, que rien ne saurait l'arrêter. Tous les temps lui sont indifférens. Les plus mauvais chemins, les voitures les plus gênantes, les erreurs de route, les chutes, les meurtrissures, et toutes les contrariétés que l'on peut se figurer, ne le touchent en aucune façon.

« Les descriptions locales remplissent principalement ces lettres, et il faut convenir que ces descriptions lui réussissent admirablement bien. L'Angleterre, le pays de Galles et l'Irlande surtout, sont décrits de main de maître. Il est impossible de ne pas croire qu'il a saisi l'objet qu'il avait devant les yeux pour le déposer avec sa plume sur le papier : car il a eu beau écrire tous les soirs son journal de correspondance, des peintures aussi nettes et aussi détaillées, offrent toujours un phénomène extraordinaire.

« Avec la gaieté qui l'anime, il sait varier à l'infini les sujets les plus monotones. C'est ainsi qu'il nous rend supportables et intéressans les innombrables abbayes et châteaux ruinés de l'Irlande, ses rochers dépouillés et ses marais presque impraticables. Sans lui, nous serions partout

choqués du mélange de la misère et de la frivolité, de l'aisance et de l'absurdité. L'activité des chasseurs, les soirées passées autour de la bouteille, qui se renouvellent sans cesse, deviennent supportables pour nous dès qu'il y prend part. Semblable à un agréable compagnon de voyage, on a de la peine à se séparer de lui, même dans les situations les plus défavorables : car il sait s'égayer, et nous-mêmes avec lui, lorsqu'on s'y attend le moins. Tel le soleil, au moment où il va se coucher, brille encore derrière les nuages qui se séparent; et par le mélange soudain de la lumière et de l'ombre, des teintes et des demi-teintes, ouvre devant l'œil un monde inconnu.

« Après l'avoir suivi patiemment dans ses longs pèlerinages, il nous ramène de nouveau dans des sociétés remarquables. Il visite le célèbre O'Connell dans sa demeure isolée et presque inaccessible, et complète le portrait que nous nous sommes tracé en esprit, d'après les descriptions que nous avons lues de cet homme singulier. Plus tard il assiste à des assemblées populaires, où il entend parler ce même O'Connell, le fameux Sheil et plusieurs autres personnages extraordinaires. Il ne refuse pas non plus un repas où quelques-uns des héros du jour se montrent sous un aspect plus ou moins favorable. Il prend part,

comme il convient à un homme, à la grande affaire de l'Irlande, mais il comprend trop bien la situation, dans toutes ses ramifications, pour se laisser entraîner à de bien douces espérances.

« En attendant, si la société des hommes occupe une place considérable dans ses lettres, la peinture des lieux les remplit encore bien davantage, et se retrouve partout. Ce n'est pourtant pas, à proprement dire, des descriptions, mais des excursions rapides que l'on fait avec lui dans de petites voitures fragiles ou souvent même à pied, et que l'on trouve d'autant plus réjouissantes, que l'on y assiste sans se mouiller, sans se fatiguer, sans verser ou tomber de cheval.

« Mais ce qui fait que l'on aime tant à se trouver avec lui, ce sont les fréquentes manifestations de sa nature morale. La pureté de son esprit nous le rend intéressant dans les actions les plus naturelles. Nous aimons à voir un homme mondain bien intentionné, vertueux même dans son genre, qui représente de la manière la plus agréable le contraste entre la volonté et l'exécution chez les hommes. Les meilleures résolutions sont oubliées avant la fin de la journée, et il fait même parfois tout le contraire de ce qu'il voulait. Cela importune tellement sa conscience, qu'il finit par attacher une sorte de point d'honneur à se corriger. Une promesse qu'il se fait à lui-même

de faire ou de ne pas faire une chose, devient à ses yeux un engagement inviolable.

« Sa conduite est en effet toujours chevaleresque, et il retire un grand avantage de la manière dont il s'annonce partout, dont il se présente en tous lieux. Quoique sa personne soit distinguée et agréable, il sait se mettre au niveau de tout le monde. Il est sans doute inutile d'observer qu'il fixe singulièrement l'attention des femmes. Il attire et il est attiré; mais en homme du monde, il sait terminer ses petites affaires de cœur avec aménité et convenance. A la vérité, il est obligé de rendre compte de tout à une amie qui lui est bien chère, ce qui fait qu'il se sert le plus souvent d'expressions un peu ambiguës. Il sait aussi raconter les histoires un peu scabreuses avec cet agrément et cette modestie qui conviennent à la bonne société.

« Quoiqu'il reste encore beaucoup à remarquer, nous croyons en avoir dit assez pour donner à tout le monde le désir de lire ce livre, que l'on peut d'ailleurs regarder comme un modèle de style, surtout dans les descriptions qui y sont si nombreuses et si variées.

« GOETHE. »

MÉMOIRES ET VOYAGES

DU PRINCE

PUCKLER-MUSKAU.

LETTRES POSTHUMES.

LETTRE XXXIX.

Les deux Frères. — Vie matérielle. — *Devils*. — La belle Hôtesse. —
Le Joueur de Cornemuse. — Les Brigands. — L'Avocat attrapé. —
Mystères d'Huitres. — Aventures de Johnny à Holycross. — L'As-
sassinat de Baker. — Le Cousin R***. — Le Sergent Sully. — Le
Coq immobile. — Fitzpatrick et sa Cornemuse.

B***, le 17 octobre 1828.

TRÈS-CHÈRE JULIE,

Je suis, depuis hier, en visite dans un fort joli
petit château gothique au pied des montagnes.
D'une de mes fenêtres j'aperçois des champs culti-
vés, et de l'autre des bois, un lac et des rochers. Le

maître de la maison est le frère de M. O'R***, et il possède, outre son château, une très-jolie femme, à qui je fais un peu la cour, car les messieurs chassent et boivent un peu trop pour moi. Le bien de la famille aurait dû, à la vérité, appartenir à mon plaisant ami; mais comme il a toujours été un garçon sans souci, qui, depuis sa jeunesse, n'a songé qu'à bien vivre et à se griser avec du punch au whiskey, son père, qui avait la libre disposition de ses biens, a laissé sa terre au cadet, ce qui n'empêche pas que les deux frères ne soient restés les meilleurs amis du monde, et l'aîné est d'un caractère si heureux qu'il trouve le vin de son frère tout-à-fait aussi bon que s'il lui appartenait, tandis que le cadet ne laisse manquer de rien cet aîné si bon, si amusant et si gai tous les soirs. Cette conduite fait honneur à tous deux, et d'autant plus qu'à la mort du père les avocats crurent trouver dans le testament matière à procès; mais les deux frères ont fait bien sagement de ne pas plaider et de garder l'huître pour eux, au lieu de la donner à croquer aux hommes de loi.

Nous passâmes toute la journée, les uns à parcourir les belles promenades dans les montagnes, les autres à tirer des bécasses, et le soir nous nous mîmes à table où nous restâmes jusqu'à deux heures du matin. Les dames, selon l'ancien usage, nous quittèrent au dessert, et ce fut alors que l'on commença sérieusement à boire. A une heure très-avan-

cée on nous apporta le café, et presque immédiatement après on servit un souper irritant composé de *devils* de toute espèce, d'huîtres fraîches et de conserves au vinaigre (1). Ce souper fut le prélude du punch au *potheen*, dont plusieurs d'entre les convives burent depuis douze jusqu'à seize grands gobelets, pendant que O'R***, dont l'esprit original est inépuisable pour les plaisanteries, maintenait toute la société *in a roar of laughter* (riant à gorge déployée). Il fallut en outre que chacun chantât une chanson. J'en chantai une en allemand à laquelle personne ne comprit rien, mais qui ne laissa pourtant pas de les édifier tous beaucoup. A deux heures je me retirai; mais les autres restèrent encore long-temps à table, où, par les éclats de leur gaieté, ils m'empêchèrent de dormir, ma chambre étant malheureusement située directement au-dessus de la salle à manger.

Le 18.

Tu t'étonnes sans doute de la vie un peu grossière que je mène ici, et, je te l'avouerai, j'en suis moi-même surpris; mais elle est *genuine*, c'est-à-

(1) Feu mon ami, l'auteur de ces Mémoires, avait coutume de vanter le talent particulier des Irlandais pour accommoder ces *devils* (diables), qui consistent en membres de volailles soit grillés avec du poivre de Cayenne, soit sautés avec une sauce très-piquante.

(N. de l'Ed. All. à l'usage des lecteurs gourmands.)

dire naturelle et nullement affectée chez ces personnes, et tout ce qui est naturel a des charmes pour moi. D'ailleurs la maîtresse de la maison est charmante. Elle est vive et gracieuse comme une Française, et elle a un joli petit pied comme un pied de Zéphyre, que j'ai déjà plus d'une fois baisé quand, m'esquivant de la table, j'allais lui faire une courte visite pendant que mes amis buvaient, et que je pouvais me faire excuser cette liberté par les fumées du punch, qui était censé m'avoir monté à la tête.

Ce matin nous avons chassé le lièvre, et fait à cette occasion plus d'un saut périlleux. Le soir on nous fit entendre le plus célèbre joueur de cornemuse de l'Irlande, Keans Fitzpatrick, que l'on a surnommé le roi des cornemuses, et qu'en outre *His gracious Majesty King George the fourth* a honoré de ses applaudissemens. Il faut convenir que les mélodies qu'il sait tirer de son singulier instrument sont souvent aussi imprévues qu'agréables, tandis que la promptitude des doigts et le maintien noble et distingué de cet aveugle, sont dignes d'un virtuose du premier ordre. Ces *pipers*, qui sont presque tous aveugles et dont l'origine est d'une antiquité très-reculée, deviennent de jour en jour plus rares, car tout ce qui est ancien doit finir par s'éteindre.

Le 19.

Nous avons rencontré aujourd'hui dans le bois deux personnes d'une mine fort suspecte, et que mon compagnon me dépeignit comme deux brigands connus qui, moitié par la ruse, moitié par l'effroi qu'ils inspiraient, étaient parvenus jusqu'ici à braver les lois; ce qui est une preuve de plus combien le gouvernement est défectueux et la société corrompue, deux défauts qui caractérisent particulièrement l'Irlande. Ces deux hommes, qui se disent fermiers parce qu'ils ont loué un champ de pommes de terre, étaient d'un extérieur très-frappant et véritablement national. L'un grand, d'une belle figure, âgé d'environ quarante ans, ayant une physionomie sauvage mais imposante, offrait, au milieu de ses haillons, un tableau pittoresque. Son front élevé indiquait le mépris de tous les dangers, tandis que le sourire ironique qui régnait sur ses lèvres annonçait qu'il était au-dessus de la honte. Son histoire confirmait ce que disaient ses traits. Il portait trois ou quatre médailles militaires qu'il avait gagnées en Espagne et en France. Des actes répétés de courage lui avaient valu le grade de sous-officier, qu'il avait reperdu ensuite par sa conduite désordonnée. S'étant engagé une seconde fois, il s'était encore distingué, avait regagné son grade, et l'avait de nouveau perdu sans qu'on pût néanmoins

le convaincre d'aucun crime capital. Maintenant on le soupçonne fortement d'être le chef des bandes de brigands qui inquiètent les monts Galtees, et qui ont déjà commis plusieurs assassinats. Son camarade formait de tout point un contraste avec lui. Il était singulièrement bien mis pour un paysan irlandais, c'est-à-dire qu'il n'avait rien de déchiré sur le corps; il avait soixante ans, était court et trapu, et avait beaucoup des manières d'un quaker. Mais dans ses traits hypocrites régnait tant de ruse et de détermination, qu'il paraissait bien plus effrayant encore que le premier. Il y a deux ans que cet homme fut accusé d'avoir fabriqué de faux billets de banque, et il était déjà pour ainsi dire convaincu du fait, quand un homme de loi adroit auquel il se confia trouva moyen de le tirer de ce mauvais pas, dans l'espoir d'une forte somme d'argent. Aussi l'accusé ne manqua-t-il pas de glisser, avec des larmes de reconnaissance, un billet de cinquante livres sterling dans la main de son libérateur, et lui demanda, toujours en sanglotant, la quittance d'usage. Elle lui fut remise, et l'avocat, enchanté de la bonne affaire qu'il venait de conclure, s'empressa de serrer le billet dans son portefeuille. Mais quel fut son courroux lorsque, en y regardant de plus près, il se convainquit que Paddy l'avait payé avec un billet semblable à ceux qui avaient failli de le conduire à la potence ! Quand les

Irlandais prennent une mauvaise route (et il est surprenant qu'ils ne le fassent pas tous), ils sont plus dangereux que d'autres, parce que leurs qualités distinctives, qui sont le courage, la légèreté d'esprit et la ruse, leur facilitent les moyens de tout risquer, et les font souvent réussir.

Pendant que nous soupions de ces huîtres qui sont excellentes sur les côtes occidentales et méridionales de l'Irlande, un propriétaire des environs, qui a lui-même un banc dans sa terre, nous donna, sur leur histoire et sur la manière de les élever, quelques détails qui étaient nouveaux pour moi. *Je vous les communique, même au risque de vous ennuyer.* En premier lieu, tu sauras donc que des huîtres de trois ans sont les meilleures à manger, parce que ce n'est qu'alors qu'elles ont acquis toute leur croissance et leur grosseur; plus tard elles deviennent coriaces. Quand on s'y entend bien on a des bancs d'huîtres de tous les âges et d'une saveur différente, selon la différence des fonds. Dans les endroits que l'art n'a point améliorés, et où les huîtres se trouvent dans leur état naturel, elles ne parviennent jamais à leur plus haute perfection. Voici ce que l'on fait pour venir au secours de la nature. On pêche les jeunes huîtres quand elles sont encore toutes petites, et on les sème comme du blé dans un endroit de la mer qui ne soit pas trop éloigné du rivage, dont le fond soit un peu va-

seux, et qui n'ait pas plus de quatorze pieds de profondeur. Au bout de trois ans on les repêche et on en resème de nouvelles. Comme de raison on a plusieurs de ces bancs en train, afin de pouvoir en vider un tous les ans. Il paraît que les huîtres ne se multiplient qu'à un âge assez avancé, car il n'y a pas d'exemple qu'on en ait trouvé de jeunes dans ces colonies artificielles. Du reste la manière dont elles se reproduisent est extraordinaire et offre une preuve nouvelle de l'inépuisable variété de la nature. L'huître est, selon toute apparence, hermaphrodite, car on n'a pu reconnaître en elle aucune distinction de sexe, et sa reproduction se fait par le moyen de quinze ou seize petites huîtres qui paraissent au dehors de l'écaille comme autant de poireaux, et s'en détachent quand elles ont acquis la consistance nécessaire. Cet accouchement de seize enfans épuise si fort la maman huître, que si on l'ouvre après cela on ne trouve dans l'écaille qu'un peu d'eau visqueuse. Aussitôt que les petits sont détachés, elle s'enfonce de six à sept pieds dans la vase, et y reste une année entière avant d'avoir recouvré assez de force pour pouvoir faire de nouveau des enfans. D'après cela on peut, en ces momens, facilement pêcher les jeunes sans crainte de déranger les vieilles, qui dorment ou rêvent tranquillement au fond de la mer. La pêche des huîtres se fait au moyen d'un instrument semblable à celui avec le-

quel on enlève la vase du fond des rivières, et quand on les sème on les met dans une toile à voile et on les éparpille comme de la graine. Les très-vieilles mères finissent par ne plus pouvoir engendrer, parce que l'écaille devient trop épaisse et sans doute impénétrable à l'amour..... tout comme le cœur de l'homme.

Cashel, le 20.

Nous sommes revenus ici dans la soirée après avoir passé quelques jours fort gais, mais qui n'ont offert qu'une médiocre pâture pour l'esprit. Afin de ne pas laisser mes facultés intellectuelles se rouiller tout-à-fait, je vais essayer de te faire part d'une légende populaire que m'a racontée une vieille femme de Holycross.

Johany Curtin était un pauvre écolier qui, d'après une obscure tradition, descendait d'une famille jadis illustre et puissante, mais dont l'éclat depuis longtemps évanoui et les richesses perdues avaient forcé ses descendants, de plus en plus inconnus et qui doutaient même de leur origine, à recourir, pour vivre, au travail de leurs mains, travail qui offre toujours un résultat modeste, mais assuré. En attendant, la mort avait enlevé à Johnny son père et sa mère avant qu'il fût en état de fournir à ses besoins; et, orphelin sans appui, il ne vivait que des bienfaits d'un parent, fermier des environs de la ruine de

Holycross. Il y passait régulièrement ses vacances ; car Johnny était diligent, et son oncle avait la bonté de le dispenser souvent du travail pour lui laisser le temps de s'instruire.

L'instruction agrandit notre existence ; mais aussi elle nous fait connaître bien des soucis, bien des maux imaginaires qui demeurent ignorés des personnes plus simples. Johnny avait appris l'histoire de sa patrie ; il savait comment son ancienne grandeur était déchue, comment ses princes légitimes avaient été obligés de céder le pouvoir à des étrangers sortis du sol comme des champignons ; de sorte qu'enfin, par la suite des temps, ceux dont les ancêtres avaient occupé des trônes étaient réduits presque au rang d'esclaves. Il se regardait lui-même comme tel ; et le petit nombre de plaisirs que sa position lui permettait de goûter n'étaient que trop souvent empoisonnés par ces cruelles réflexions.

Il s'y livrait surtout alors que dans ses promenades solitaires il errait au milieu des débris orgueilleux des siècles passés, dont les champs de Tipperary sont partout couverts. Il passa plus d'une nuit d'été dans la cathédrale ruinée qui, majestueuse quoique dépouillée, s'élevait au sommet du rocher de Cashel. Le jour, il parcourait les prairies marécageuses dans lesquelles l'abbaye d'Athassil s'enfonce de plus en plus depuis huit siècles, ou bien il se reposait à l'ombre du château de Golden, dont les murs de dix

pieds d'épaisseur bravent aujourd'hui les années, comme ils bravaient autrefois l'ennemi. Mais l'endroit qu'il aimait par-dessus tout, c'étaient les magnifiques ruines de l'abbaye de Holycross, toutes couvertes de lierre, dans lesquelles l'étranger admire encore aujourd'hui le tombeau miraculeusement conservé d'O'Brien le Grand, roi de Limerick, et dans un coin obscur desquelles reposaient aussi les parents de Johnny. Son imagination peuplait ces ruines d'une foule d'autres figures encore, au nombre desquelles ses illustres aïeux tenaient le premier rang; car il avait souvent entendu dire que c'était en ce lieu qu'ils avaient été ensevelis. Et en effet, les pierres tumulaires dont il était entouré, et les ossemens de morts plus anciens qui jonchaient le terrain, et que l'on avait dérangés pour faire place aux nouveaux, donnaient quelque apparence de vérité à cette tradition. Là, assis dans l'embrasure d'une fenêtre, Johnny passait des heures entières livré à ses rêveries, et ne les quittait que quand le soleil disparaissait derrière les gigantesques Galtees, dont les sombres masses restaient, seules, toujours les mêmes, au milieu des révolutions des familles et des peuples.

Un soir qu'il s'était senti plus ému qu'à l'ordinaire, et qu'il avait songé au passé avec regret et à l'avenir avec désespoir, jusqu'à ce qu'enfin il avait cru entendre tout près de lui la voix des morts qui lui

adressaient la parole, il tomba, les yeux encore mouillés de larmes, en un profond assoupissement. Il lui fut impossible de dire s'il avait dormi longtemps; et jamais depuis il ne découvrit si ce qu'il avait vu était une réalité ou l'effet d'un songe. Quoi qu'il en soit, au milieu de la nuit il crut se réveiller, et il vit l'église tout entière, jusque dans ses recoins les plus cachés, remplie d'un éclat surnaturel, qui réunissait la clarté du jour à la lumière argentée de la lune et aux teintes rosées du crépuscule. Devant lui se tenait une femme vêtue d'une robe blanche comme la neige, et qui l'enveloppait comme un nuage ondoyant, tandis que ses yeux brillaient à travers ce nuage comme des étoiles dans une nuit d'hiver. Une voix, dont Johnny essaya vainement depuis de décrire la mélodieuse douceur, mais qui donnait de la force à ses nerfs, dissipait toutes ses craintes et versait la joie comme un feu céleste dans ses veines, lui adressa, du ton le plus amical, les paroles suivantes : — « O mon fils ! sais-tu où tu es ? » — « Où je suis ! répondit Johnny, en se frottant les yeux, certainement que je le sais ; je suis à Holycross. » — « Sais-tu aussi que jadis tes pères régnaient en ces lieux, et que tout le pays que ton œil embrasse quand tu montes sur cette tour leur appartenait ? » — « Ah ! je m'en doutais... Hélas ! pourquoi n'ont-ils pas su mieux le conserver, afin que leur descendant ne fût pas obligé de gagner son pain

à la sueur de son front, et de recevoir même avec reconnaissance d'une main étrangère le juste prix de son travail? » — « Johnny, continua la voix, laisse en paix les siècles passés. Il dépendra de toi de devenir un jour aussi grand que le furent nos aïeux, si tu sais unir la sagesse au courage. C'est ton heureuse étoile qui t'a conduit précisément cette nuit dans l'abbaye où moi, qui jadis régnais ici, n'ai plus la liberté de paraître qu'une fois tous les cent ans. Sache donc qu'un trésor immense appartenant à notre famille est enterré en ce lieu; et si tu le trouves il te rendra plus riche qu'un monarque. Mais écoute bien, Johnny Curtin, ce que je vais te dire, car je suis venue aujourd'hui pour ton bonheur, pourvu que tu saches en profiter. Tu connais la colline au-dessus de l'abbaye, ce lieu sacré où le morceau de la vraie croix est tombé au doux son de la cloche de l'abbaye, où la bonne vieille a rencontré son fils qui revenait de Jérusalem. Tu connais l'ancien if qui croît solitaire en ce lieu, sur le bord de la route, au sommet de la petite butte de terre et de pierre. Eh bien, c'est en cet endroit qu'il faudra que tu creuses, à six pas de distance de l'arbre, et à six pieds de profondeur. Il faut que ce travail s'accomplisse au milieu de la nuit et... rappelle-toi surtout ceci... il ne faut pas qu'un seul mot soit prononcé pendant tout ce temps, ou bien, malheur à ceux qui auront tenté cette entreprise! »

En ce moment un éclair brilla dans l'église, et un rire étouffé frappa son oreille. Johnny se leva comme sortant d'un songe; mais une profonde obscurité enveloppait tous les objets, et une envie irrésistible de se rendormir appesantissait malgré lui ses paupières. Quand il se réveilla tout de bon, il ne fut pas peu surpris de se trouver sur le lit de paille qu'il occupait chez son parent Dick Cassidy, et sans pouvoir le moins du monde se rappeler comment il était revenu chez lui. Avait-il réellement fait un songe? Tout ce qu'il avait vu n'était-il qu'un jeu de son imagination échauffée? Il fallait bien qu'il en fût ainsi; car la vérité m'oblige de convenir qu'avant de se rendre à sa ruine favorite, Johnny avait passé une partie de la soirée chez un de ses camarades, où le punch au whiskey n'avait pas été épargné, et Brigitte, la servante, déclara même que quand Johnny était revenu à la maison, elle avait remarqué que le démon du potheen s'était emparé de sa personne; or chacun sait que ce démon a coutume d'apparaître sous les formes les plus étranges aux personnes qui se familiarisent avec lui. Johnny se disait bien toutes ces choses à lui-même; mais c'était en vain que la froide raison cherchait à prendre le dessus chez lui, ses pas se dirigeaient toujours du côté de l'abbaye; et quand il apercevait de loin le grand if, son cœur battait avec plus de force, le sang montait à ses joues, et les images d'une gran-

deur future s'offraient de plus en plus brillantes à sa vue intérieure. Le démon de la cupidité s'était rendu maître de son ame. Il résolut enfin de prendre pour confident son parent, qui était un homme prudent et sensé, et de lui demander conseil sur ce qu'il avait à faire. Contre son attente, Dick se montra beaucoup moins incrédule que Johnny ne l'avait pensé, et l'avidité jointe à la superstition les engagèrent tous deux à se mettre à l'ouvrage le plus tôt possible. On convint de ne pas perdre un instant et de partager fidèlement le trésor que l'on trouverait.

Après avoir fait un bon souper et bu plus d'un verre de bienheureux whiskey pour se donner des forces, Dick et Johnny se mirent en route. Ils furent obligés de passer sous les murs de Holycross, et le vent, qui commençait à souffler avec force, secouait si tristement les branches des vieux pins, gémissait d'une manière si lugubre à travers le lierre épais dont les murs étaient recouverts, et faisait tomber avec tant de force de grosses pierres sur la terre, que les deux aventuriers se sentirent de plus en plus effrayés. Mais ils se prirent sous le bras, et, passant rapidement sur le pont qui traverse la Suir, ils se dirigèrent sans retard vers l'arbre qui leur avait été indiqué. Aussitôt qu'ils y furent parvenus, Dick s'empressa d'ôter son habit, mesura avec soin six pas du pied de la butte, dans la direction de l'abbaye, et se mit à creuser la terre avec un zèle incroyable.

Johnny suivit en silence son exemple, et après qu'ils eurent travaillé ainsi pendant environ une heure, au milieu de maintes pieuses, mais muettes aspirations, et de maints signes de croix, Dick sentit le premier sa hêche arrêtée par quelque chose de dur. Ayant écarté la terre légère dont cet objet était recouvert, ils virent une pierre plate et large. Ils s'efforcèrent pendant long-temps en vain de la déplacer, et ce ne fut qu'après des peines infinies qu'ils réussirent enfin à la soulever un peu, et puis à la retourner tout-à-fait, moyennant des barres de fer qu'ils avaient eu la précaution d'apporter avec eux. Ils découvrirent alors un étroit escalier, et, encouragés par la certitude qu'ils venaient d'acquérir que l'apparition ne les avait pas trompés, ils allumèrent leurs lanternes sourdes, et descendirent l'un après l'autre avec beaucoup de confiance, quoique non sans un peu d'effroi. L'escalier conduisait dans une longue galerie, à l'extrémité de laquelle une épaisse porte en fer semblait devoir mettre un terme à leurs recherches. Cependant, s'en étant approchés de plus près, ils virent une clef d'or qui y était suspendue, et qui l'ouvrit avec facilité. Ils entrèrent dans un corridor où ils trouvèrent bientôt une seconde porte, au-dessus de laquelle, et à la hauteur de leur poitrine, une grille à jour attira leurs regards. Johnny souleva la lanterne, afin que Dick pût voir dans l'intérieur; mais à peine celui-ci y eut-il jeté un coup

d'œil, qu'il s'écria plein de joie : « Vivat ! par l'esprit de Noonen, notre fortune est faite ! »

Le dernier mot n'était pas encore sorti de ses lèvres qu'un coup de tonnerre effroyable fit écrouler la voûte ; un tourbillon de vent précipita la lanterne par terre, et Johnny, tombant sur le visage, perdit à la fois et la connaissance et le souvenir. Quand il reprit ses sens il était couché sous le grand if solitaire, et une flamme ressemblant à un gigantesque feu follet se jouait sur le sommet de la tour de l'abbaye. Une figure noire paraissait y danser gaiement, et ce même rire étouffé qu'il avait entendu dans la ruine retentit, mais plus distinctement encore, à son oreille. Pâle d'effroi, il regarda autour de lui pour chercher son parent qu'il découvrit à la lueur funèbre de la flamme. L'infortuné Dick était couché à ses côtés, le cou tendu, les traits livides, gonflés et terriblement défigurés, et les yeux hagards fixés sur Johnny.

Ma chère Julie, je crains que la vie matérielle que je mène depuis quelques jours n'ait un peu étouffé mon imagination, et que mon histoire n'en porte les marques. Elle a, en effet, tout l'air d'un rêve, suite d'une indigestion. Après quelques jours de diète je pourrai peut-être t'en offrir une meilleure.

En attendant, je te souhaite une bonne nuit et des songes plus agréables que ceux du pauvre Johnny.

Le 20.

J'avais si souvent mis à contribution l'hospitalité de ces bons gentilshommes de campagne, qu'en conscience j'ai cru devoir la leur rendre une fois. En conséquence je les ai invités tous aujourd'hui à une petite fête avant mon départ. J'ai commencé par leur offrir un combat de coqs; *car il faut hurler avec les loups*, puis un concert du grand joueur de cornemuse, une promenade sur leurs propres chevaux, et enfin *grand festin, grande ohère et bon feu*. Dans le cours de notre promenade nous yîmes à un endroit où, il y a trois ans, un magistrat nommé Baker a été assassiné à coups de fusil. C'était un homme qui ressemblait parfaitement aux baillis des comédies d'Iffland, mais auprès de qui, malheureusement, ne se trouvait pas une âme honnête pour le neutraliser. Le jour qui précéda celui de sa mort, ayant remis enfin en liberté un homme qu'il avait tenu en prison pendant plus de six semaines, comme soupçonné de manœuvres révolutionnaires, il lui dit : « Il y a un mois je vous ai fait dire que je désirais vous parler; vous n'êtes pas venu; c'est pour cela que je vous ai donné cette petite leçon qui, j'espère, vous rendra un peu plus docile à l'avenir; sinon vous pouvez être assuré que d'ici à six semaines je vous fais pendre. »

Le comté se trouvait à cette époque, à la suite

d'un soulèvement partiel, en état de siège, ce qui donnait aux autorités un pouvoir presque absolu, dont elles ne manquaient pas d'abuser. Les motifs qui donnèrent lieu à l'assassinat de Baker étaient d'une telle nature, qu'il est à peine possible de le plaindre. Il devait à un laitier, tant pour du lait fourni que pour de l'argent prêté, 500 livres, qu'il avait promis de lui payer quand il marierait sa fille, de qui cette somme devait faire la dot. Ce cas étant arrivé au bout de quelques années, le laitier demanda poliment son argent; mais Baker lui répondant toujours par des subterfuges, le créancier le menaça de le poursuivre en justice, et se rendit en effet à Cork pour consulter un avocat. Profitant de son absence, Baker se rendit à sa maison suivi d'un détachement de soldats, et demanda de l'air le plus doucereux à sa femme, qui était enceinte de son septième enfant, si elle avait connaissance d'armes cachées, parce que l'on avait porté à cet égard une plainte très-grave contre son mari. La femme répondit qu'il n'y avait certainement pas d'armes chez elle, parce que son mari ne s'était jamais mêlé d'affaires de ce genre, et ajouta que M. Baker, qui le connaissait depuis long-temps, devait savoir cela mieux que personne. « Faites bien attention à ce que vous dites, reprit le magistrat; car si l'on en trouve après que vous aurez nié, la loi vous condamne à une déportation perpétuelle. » La femme persista dans

sa dénégation. « Eh bien donc, ce sera à vos risques et périls ! » En parlant ainsi, il ordonna aux soldats de visiter la maison et les granges, et de lui faire un rapport sur ce qu'ils trouveraient. On ne trouva rien. Mais Baker ayant fait lui-même une seconde visite, quelqu'un découvrit un pistolet chargé, caché, à ce que l'on prétendit, sous la paille, mais que tout le monde soupçonna Baker d'y avoir placé lui-même. La femme fut sur-le-champ enmenée, et après de sommaires, procédures condamnée à la déportation. Son mari revint au bout de quelques jours, et remua ciel et terre pour obtenir sa liberté, ou du moins pour que l'on voulût consentir à l'envoyer à sa place à Botany-Bay, et à ne pas y traîner une femme enceinte, déjà mère de six enfans. Il offrit de donner quittance des 500 liv. ; mais Baker demeura inexorable, rappelant ironiquement à l'époux désespéré que cet argent lui était absolument nécessaire pour marier sa fille, qui tiendrait sa maison, si après les poursuites judiciaires il lui en restait encore une. Quant aux frais de voyage de sa femme, il n'avait pas besoin de s'en occuper, le gouvernement ayant la générosité de s'en charger. La loi fut en effet exécutée, la femme fut déportée, et vit peut-être encore aujourd'hui à Port Jackson. Mais son mari, son frère et deux autres personnes, résolurent de la venger. Ils surprirent Baker en rase campagne, le pourchassèrent comme une bête féroce, et l'étendirent mort

de plusieurs coups de fusil. Ils furent tous pendus.

De pareilles horreurs étaient à cette époque communes dans ce malheureux pays, et il en arrive encore parfois aujourd'hui. Mais ce qu'il y a de plus affligeant, c'est de songer au contraste qui existe entre l'Angleterre et l'Irlande, soumises toutes deux au même gouvernement. Six millions d'hommes sont les victimes d'une bigoterie que rien ne peut vaincre, et d'une avidité qui se refuse à restituer des biens acquis par la source infame de la confiscation.

Je ne te parle pas de ma fête. Elle a ressemblé à tant d'autres, et ne s'est prolongée que trop avant dans la nuit. Je ne veux te citer que deux anecdotes, parce qu'elles me paraissent remarquables, et qu'elles peignent bien les mœurs du pays. Je te demande pardon d'avance si tu trouves la première un peu trop libre; mais on ne peut pas assister, comme tu le fais, à tant de repas dans la province, sans entendre parfois quelque chose d'équivoque. Du reste, comme cette affaire a été traitée publiquement devant une cour de justice, il me semble qu'on peut bien l'insérer dans une lettre familière.

On raillait un des convives sur ses bonnes fortunes, sur quoi quelqu'un prétendit qu'il serait capable d'imiter son cousin R^{***}. Je demandai ce que ce cousin avait fait, et voici la réponse que je reçus. « L'année dernière, me dit-on, le gentleman en question s'est cassé le cou pendant une chasse au renard,

ce qui a sans doute sauvé la vertu de plus d'une femme, et l'a préservé peut-être lui-même d'une mort plus funeste encore qu'il fut même un jour bien près de subir.

M. R***, déjà célèbre par de nombreuses aventures, poursuivait depuis long-temps en vain la fille d'un fermier, sans avoir pu parvenir à obtenir d'elle un rendez-vous ou même à la voir seule. A la fin, il la rencontra un jour, non loin de la maison de son père, allant à la fontaine, deux cruches suspendues à ses épaules, et les tenant des deux mains selon l'usage du pays. Il cominença par plaisanter avec elle et lui faire toutes sortes d'agaceries, puis il profita de sa position si mal adaptée à la défense.... Enfin, moitié sans doute de force, il parvint à obtenir d'elle tout ce qu'elle pouvait accorder. D'après les lois anglaises ces sortes d'aventures ne se jugent pas selon le principe de l'impératrice Catherine et de la reine Elisabeth; elles sont regardées, au contraire, comme des violences criminelles, et si l'accusé en peut être convaincu par témoins, il est pendu sans rémission. Que l'on juge d'après cela de la frayeur de M. R***, qui, pendant qu'il consolait encore la jeune fille en pleurs, aperçut non loin d'elle sa jeune sœur, qui, étant venue aussi à la fontaine pour y puiser de l'eau, avait vu tout ce qui venait de se passer: « *Oh! for shame!* (Oh! quelle honte!) s'écria celle-ci en colère; je n'aurais jamais cru cela

de toi, ma sœur ! Je vais tout raconter à papa et à maman ! »

« A cette menace la pauvre Marie se sentit plus morte que vive ; mais son amant sut, avec une singulière présence d'esprit, donner une tournure tout-à-fait inattendue à l'affaire. Feignant une colère terrible, il tira son couteau de chasse, et se jeta sur la sœur cadette comme pour lui imposer un éternel silence. Celle-ci tomba presque sans connaissance à ses pieds, en lui demandant grâce. Là elle partagea le sort qu'avait éprouvé sa sœur peu d'instans auparavant. Toutes les deux gardèrent, comme de raison, le silence sur cette aventure. Mais au bout de quelque temps la nature trahit leur secret ; elles se trouvèrent enceintes toutes deux, et mirent au monde, l'une un garçon et l'autre une fille. Les parens portèrent plainte. L'affaire était claire ; la plus jeune des filles n'avait d'ailleurs que quinze ans. Déjà l'on regardait M. R^{***} comme perdu. Mais, contre toute attente, le jury compatissant (*que tant de valeur avait sans doute désarmé*) déclara l'accusé non coupable, parce qu'ayant consulté le médecin de la ville, celui-ci avait eu la complaisance de déclarer que le cas était impossible. *Voilà une belle occasion de disputer pour les juriscôultes et les médecins. Les mauvais plaisans* prétendent que M. R^{***}, qui avant son procès n'avait été que dangereux pour les femmes, devint après tout-à-fait irrésistible. »

Maintenant, ma seconde histoire.

Il y a environ dix ans que lord L^{***}, que l'on regardait à cette époque comme invincible en face d'une batterie de verres remplis de punch au whiskey, donna un grand dîner, dont le principal but devait être de boire sans aucune mesure, mode qui, du reste, a beaucoup diminué aujourd'hui. C'était alors une chose assez ordinaire que de s'enfermer avec une pièce de vin et une société de bons vivans, et de ne quitter la table que quand la pièce était vide. Barrington parle dans ses mémoires d'une partie de ce genre qui se donnait dans un pavillon de chasse, dont les murs étaient enduits de plâtre qui n'avait pas encore eu le temps de sécher. La société s'était enfermée avec une pièce de vin de Bordeaux qui venait d'arriver de France, et le matin, quand les buveurs, qui avaient roulé contre les murailles, se réveillèrent de leur ivresse, ils s'y trouvèrent si fortement attachés qu'on fut obligé de couper aux uns les habits, et aux autres les cheveux.

Or, ce fut un dîner de cette espèce que donna lord L^{***}. La société très-nombreuse devint bientôt fort gâie et fort bruyante, et quand la vue des convives commença à s'obscurcir et leurs langues à s'embarasser, lord L^{***} entendit une personne placée au bas de la table s'écrier à plusieurs reprises : *« Oh serjeant Scully, that wo'nt do ! Fair play Mr. Scully. (O sergent Scully ! cela n'est pas juste. Il*

faut ne pas tricher au jeu, M. Scully !). Ce Scully était sergent dans le corps de milice commandé par lord L^{***}, et était connu d'ailleurs pour un buveur déterminé. Lord L^{***}, qui s'imaginait d'après ce qu'il entendait que le sergent refusait de remplir son verre, lui cria en colère de l'autre bout de la table : « Vous devriez rougir, Scully, de vous laisser presser ainsi ! Allons, remplissez sur-le-champ votre verre ! vive l'Irlande ! » — « Oh ! Milord, s'écrièrent à-la-fois plusieurs personnes, Votre Seigneurie est dans une grande erreur. Le sergent Scully a devant lui deux verres qu'il remplit chaque fois contre un des nôtres. C'est un privilège que nous ne voulons pas supporter plus long-temps. »

Depuis lors, toutes les fois que l'on fait plus qu'un autre, ou qu'on veut tirer un double profit d'une affaire, on a adopté dans toute l'Irlande le dicton : « Il fait comme le sergent Scully. »

Quand on n'eut plus d'anecdotes à raconter, on se mit à faire des tours de force, et dans le nombre il s'en trouva un que je n'avais pas encore vu. C'est une expérience avec un coq, que tout le monde peut essayer, mais qui est pourtant assez curieuse. L'animal le plus méchant et le plus sauvage devient sur-le-champ immobile, et reste aussi long-temps que l'on veut comme mort sur la table, le bec étendu, et les yeux fixés sur une ligne droite que l'on a tracée devant lui avec de la craie. On n'a qu'à commencer

par tracer cette ligne ; on prend ensuite le coq des deux mains , et on le traîne le long de la ligne sur laquelle on appuie son bec. On le pose ensuite, en le pressant un peu, sur la table, et il y restera jusqu'à ce qu'on le retire. Cette expérience ne peut se faire qu'à la lumière.

Voilà de grandes bagatelles, mais à la guerre comme à la guerre.

Le 22.

Fitzpatrick, le joueur de cornemuse que j'avais fait venir hier, étant resté eucore aujourd'hui dans la ville, j'ai profité de sa présence pour le faire jouer pour moi seul dans ma chambre, pendant mon déjeuner, et en même temps pour examiner son instrument de plus près. Tu sais que cet instrument est particulier à l'Irlande, et qu'il offre un singulier mélange d'antique et de moderne. La cornemuse originelle et simple s'y est unie à la flûte, au hautbois, et à quelques tous d'orgue et de basse. Le tout ensemble forme un concert étrange, mais assez complet. L'élégant petit soufflet qui y est attaché se suspend au bras gauche par le moyen d'un ruban de soie, et le tuyau qui communique du soufflet au sac est posé en sautoir sur la poitrine, tandis que les doigts parcourent un tube garni de trous, semblable à un flageolet, qui forme l'extrémité de l'instrument et communique avec cinq ou six autres plus courts,

et ressemblant ensemble à une énorme flûte de Pan. Pendant que l'on joue, le bras droit ne fait qu'aller et venir pour tenir le soufflet en haleine. Une clef en soupape qui s'avance donne un son qui se prolonge durant tout le jeu, faisant l'effet de ce que les musiciens appellent une pédale. En agitant tout son corps en même temps que le tube que je viens de décrire, Fitzpatrick produisait des sons tels qu'aucun autre instrument n'en possède. L'aspect de ce beau vieillard, à cheveux blancs comme la neige, jouant de sa cornemuse, était réellement très-pittoresque, et je pourrais presque dire tragi-comique. Sa cornemuse était, du reste, décorée avec beaucoup de magnificence; les tubes étaient de bois d'ébène garni d'argent, le ruban était richement brodé, et le sac entouré de soie couleur de feu et de franges d'argent.

Il joua, à ma prière, de très-anciennes mélodies irlandaises : ce sont des compositions sauvages, pour l'ordinaire tristes et mélancoliques, comme les chants des nations slaves, mais qui souvent se terminent par une gigue, danse nationale des Irlandais, ou par une musique guerrière. Une de ces mélodies imitait à s'y méprendre une chasse au renard, et une autre paraissait empruntée au chœur des chasseurs dans le *Freyschutz*; mais elle était de cinq cents ans plus âgée que lui. *Les beaux esprits se rencontrent dans tous les âges.*

Au bout de quelque temps le *piper* s'arrêta tout à coup, et dit en souriant : « Vous savez sans doute, monseigneur, que la cornemuse irlandaise ne raisonne jamais bien à jeun. Elle a besoin de la fraîcheur de la soirée, du calme de la nuit, d'une société enjouée et de la douce vapeur d'un fumant punch au whiskey. Permettez-moi, d'après cela, de prendre maintenant congé de vous. »

Je payai bien le bon vieillard, dont je me souviendrai toujours comme d'un vrai représentant de la nationalité irlandaise.

Je profite du départ de Fitzpatrick pour prendre aussi congé de toi, ma chère Julie, et pour retourner après une longue excursion à Dublin, d'où je t'adresserai ma prochaine lettre.

Ton fidèle, L.

LETTRE XL.

Le Jardin des Fées. — Guérite romantique. — Retour à la ville. — Madame de Sévigné. — Orage de lord Byron. — Dîner chez le Viceroi. — Le marquis d'Anglesey. — Service à la chapelle catholique. — Musique invisible. — Saint-Christophe. — Parallèle entre le culte catholique et le culte anglican. — Allégorie. — Journal de Londres. — Différence entre la manière de voir en Angleterre et en Allemagne. — Deux Demoiselles modèles. — Leur Histoire. — Remarques générales sur les Anglaises. — Malahide. — Meubles âgés de sept cents ans. — La duchesse de Portsmouth. — Charles I^{er} à la cour d'Espagne. — Howth Castle. — Statues vivantes de Ducrow. — Le Courrier russe et le *poney* en vieille femme.

Dublin, le 24 octobre 1828.

BONNE ET CHÈRE AMIE,

Quand on a mené pendant si long-temps une vie demi-sauvage, l'existence si apprivoisée de la ville paraît fort étrange. Je commence maintenant à concevoir la nostalgie des Indiens, dont les moins civilisés finissent par retourner dans leurs forêts. La liberté a vraiment de très-grands charmes.

Hier dans l'après-midi j'ai quitté Cashel, et j'ai pris avec moi dans ma voiture le frère du capitaine S^{***}. Avant que la nuit ne tombât nous passâmes devant vingt ruines pour le moins, les unes proches, les autres éloignées. Une des plus belles est située au sud d'une colline isolée, appelée Killough Hill, et surnommée le Jardin de l'Irlande, parce que l'on prétend que toutes les plantes naturelles à l'Irlande y croissent. L'origine de cette fertilité extraordinaire vint de ce que Killough Hill était autrefois le séjour d'été de la reine des Fées qui y avait ses jardins, et ce sol magnétisé en quelque sorte par ces êtres surnaturels conserve une partie de sa miraculeuse force productive. La ruine dont je viens de parler a aussi une de ces tours mystérieuses rondes et étroites, sans ouverture, qui de loin ressemble à une seule quille qui serait restée debout sur les neuf. Dans un petit nombre on voit à la vérité l'ouverture d'une porte, mais à la moitié de leur hauteur, et non pas au niveau du sol. Il aurait été impossible d'imaginer une guêrite plus romantique pour la sentinelle de la colline des Fées. Le temps était extraordinairement doux et beau, et la pleine lune si brillante, que je lisais sans peine dans ma voiture, ce qui ne m'empêcha pas de dormir une bonne partie de la nuit.

En arrivant à Dublin je trouvai une lettre de toi. Mille remerciemens sont tout ce que tu me dis

d'amical. Le passage que tu cites des Lettres de madame de Sévigné m'a fort amusé. Ces lettres sont certainement fort remarquables. Il n'y avait qu'elle au monde pour dire, pendant tant de volumes, la même chose, et une chose assez peu intéressante par elle-même, avec des tours toujours nouveaux et souvent enchanteurs, pour peindre la cour, la ville et la campagne avec un pinceau également gracieux, et pour prendre pour sujet principal de sa correspondance un amour un peu affecté pour la personne la plus insignifiante du monde, sans jamais ennuyer. Elle n'est rien moins que romantique, elle a été assez peu remarquable pendant sa vie, mais elle offre, sans contredit, un modèle incomparable *du ton le plus parfait*. Elle possédait certainement aussi du *temper*, qu'elle avait reçu de la nature et que l'art avait perfectionné et ennobli. L'art est en effet visible partout; et, selon toute apparence, ses lettres, qu'elle savait être lues avec tant de plaisir, étaient-elles destinées autant à la société qu'à sa fille, car l'étonnante légèreté de son style indique beaucoup plus de soin que ne le permettait l'épanchement du moment. Ce qui paraît le plus facile a, de tout temps, été le plus difficile à atteindre. La peinture des mœurs du temps contribue beaucoup aujourd'hui à l'intérêt du livre; mais je doute que des lettres de ce genre écrites à présent obtinssent le même succès. On est devenu

pour cela trop sérieux et trop intellectuel. *Les jolis riens ne suffisent plus.* L'âme veut être émue. Quand un géant comme lord Byron apparaît les jolis riens disparaissent.

Le 25.

J'ai fait hier une visite au vice-roi dans le Phoenix-Park; et Son Excellence m'a invité à dîner pour aujourd'hui. J'y ai trouvé une société assez brillante. Il est aimé en Irlande, parce qu'il se conduit avec impartialité et qu'il paraît désirer l'émancipation. Ses exploits comme général d'armée sont connus. Personne aussi ne représente mieux que lui, et je n'ai jamais vu de jambe de bois plus artistement faite que celle qu'il porte. Quoique le marquis ne soit plus jeune, il est encore très-bien fait, et sa fausse jambe ainsi que le pied rivalisent avec les véritables, à s'y méprendre. On remarque seulement un peu de difficulté dans sa marche. A tout prendre je connais peu d'Anglais qui aient meilleure tournure que le vice-roi d'Irlande. Quand il habite la ville il observe une étiquette très-sévère, comme à une petite cour; mais à la campagne il agit en simple particulier. La puissance et la considération d'un vice-roi sont assez grandes, puisqu'il représente le roi, quoique le ministère prenne soin de rogner passablement ses privilèges. C'est ainsi qu'il a le droit de faire des baronets, et il est arrivé parfois que

des aubergistes et des gens même moins considérables encore ont obtenu cet honneur. Quand ses fonctions cessent, le rang qu'il a occupé ne lui donne droit à aucune distinction particulière. Les appointemens d'un vice-roi d'Irlande sont de cinquante mille livres sterling, plus des frais de représentation, de sorte qu'il peut très-bien économiser, pendant ce temps, ses revenus particuliers, ce que pourtant celui d'aujourd'hui ne fait pas. J'ai trouvé sa maison parfaitement montée. Il est d'ailleurs entouré de quelques personnages intéressans qui réunissent un très-bon ton avec beaucoup d'originalité, et qui paraissent attachés au parti politique de la modération et de la sagesse. On peut prévoir, d'après cela, que lord Anglesey ne se soutiendra pas long-temps ici, et j'entendis même faire des allusions à cette position. Il souffre beaucoup de l'affreuse maladie du *tio douloureux*. Je lui conseillai d'après cela les eaux de H***, qui sont, à ce que l'on dit, si efficaces contre ce mal, et je remis à son médecin ordinaire le livre qui en traite. « Je ne pense pas, dit le vice-roi, que l'on me refuse un congé », et il regarda, en parlant, son secrétaire particulier d'un air significatif. En attendant ce serait un grand malheur pour l'Irlande si elle le perdait, car c'est la première fois qu'elle a le bonheur d'avoir un vice-roi qui regarde les affaires de religion d'une manière philosophique.

Avant de me rendre au Phoenix-Park, j'assistai au service dans la chapelle catholique. L'édifice est fort beau. L'intérieur forme une grande salle ovale à l'entour de laquelle règne une colonnade d'ordre ionique. Le dôme est élégant, et la moitié du cintre est occupée par un superbe *alto relievo*, qui s'étend au-dessus de l'autel placé à l'extrémité de la salle, et qui représente l'Ascension de Notre Seigneur. La figure et l'expression du Sauveur sont surtout remarquables. Quoique l'artiste n'ait consulté que son imagination, on croirait qu'il a pu connaître la vérité.

Le maître-autel est tout-à-fait isolé, d'une forme simple et élégante, et construit en marbre blanc d'Italie. La table et le socle sont en marbre noir. Le devant est divisé en trois compartimens dont celui du milieu offre l'image d'un saint ciboire en bronze doré, et les deux autres des anges priant en bas-reliefs. Au-dessus de l'autel il y a un magnifique tabernacle de pierres de prix et d'or dans lequel se conserve le vrai saint ciboire, et aux deux côtés deux superbes flambeaux dorés. Aux côtés de l'autel sont en outre deux guéridons de bronze supportés par des anges aux ailes éployées, et qui servent à placer, pendant la messe, les burettes et l'hostie : tous les détails sont exécutés dans le meilleur goût, et la plus noble simplicité règne partout. Au plafond est suspendu, à une grosse chaîne d'ar-

gent, une lampe antique du même métal qui brûle perpétuellement. C'est certainement une des plus belles coutumes de la religion catholique que celle de laisser les églises ouvertes en tout temps pour les personnes qui veulent venir y méditer. En Italie je n'allais jamais me coucher sans avoir visité une de ces églises, et sans avoir contemplé le merveilleux effet que font ces voûtes immenses faiblement éclairées au milieu de la nuit par une seule lampe rougeâtre. Dans ces occasions je ne manquais jamais de trouver quelque femme solitaire prosternée au pied de l'autel, occupée uniquement d'elle-même et de son dieu, sans s'embarrasser le moins du monde de ce qui se passait autour d'elle. Dans un de ces édifices sacrés l'image gigantesque de saint Christophe s'appuyait contre la colonne du milieu, sa tête touchant au sommet de la voûte. Sur ses épaules il portait l'enfant Jésus, et dans sa main il tenait, en guise de bâton, un tronc d'arbre chargé de rameaux verts, que l'on prenait soin de renouveler tous les mois. La lumière de la lampe environnait la tête de l'enfant d'une auréole, et jetait quelques rayons isolés comme des bénédictions sur le pieux géant.

Quand je compare ici le culte catholique avec celui de l'église anglicane, je ne puis m'empêcher de donner, sous tous les rapports, la préférence au premier. En admettant qu'il s'y trouve quelques ce-

rémonies de trop, et qu'il y en ait même quelques-unes de ridicules, telles que le balancement continu des encensoirs et le fréquent changement d'habits, il n'en est pas moins incontestable que ce culte a une grandeur antique qui impose et qui satisfait l'esprit. La musique était excellente et les chanteurs fort bons, et ce qui ajoutait encore à l'effet, c'est que ces derniers étaient invisibles. Il y a, à la vérité, des protestans qui appellent cela une séduction des sens; mais pour moi, je ne saurais comprendre en quoi les hurlemens d'une communauté luthérienne sont plus conformes à la vraie piété qu'une bonne musique exécutée par des gens instruits dans l'art. Le sujet du sermon était aussi tout-à-fait en faveur du culte catholique. Pendant que la communauté anglicane de Tuam, le jour où j'assistai à l'office, n'entendit parler que de miracles, de cochons et d'esprits malins, ici le sermon n'a roulé que sur des sujets de morale pratique. Le prédicateur a parlé principalement de l'envie, et dit entre autres choses, avec beaucoup de feu : « Voulez-vous savoir si vous êtes entièrement exempt de ce vice si contraire à l'humanité et si avilissant pour vous-mêmes, examinez-vous avec soin; voyez si, à l'aspect de la prospérité toujours croissante d'un autre, vous n'avez jamais découvert en votre cœur une sensation pénible, ou si vous n'avez jamais éprouvé une légère satisfaction en apprenant que le projet

d'un homme heureux avait échoué, ou que tel ou tel accident était arrivé à votre prochain. C'est là une question sérieuse, et qu'on ne s'adressera jamais sans en retirer quelque profit.»

La manière dont tout le monde lit tranquillement dans son livre tandis qu'une musique excellente élève l'ame et l'éloigne des intérêts de la terre me paraît aussi bien préférable à la lecture à haute voix des prières, dans les églises protestantes. Pendant que l'on est ainsi livré à des méditations silencieuses, on fait peu d'attention aux cérémonies, aux changemens d'habits, et aux encensemens des prêtres à l'autel, qui font, en quelque sorte, l'effet d'une toilette d'habitude qui n'a rien d'extraordinaire. D'ailleurs, cette même petite ombre au tableau, fait de l'église catholique un tout que son antiquité et son ensemble rendent respectable, tandis que le culte anglican ne se compose que de parties hétérogènes.

Le 27.

Si je prenais la résolution de ne jamais parler de choses étrangères à mon voyage et à mon séjour ici, la manière dont je passe ma vie dans le monde ne suffirait certainement pas pour remplir mes lettres. Je pourrais en faire lithographier d'avance un modèle, dans lequel il suffirait de laisser quelques blancs à remplir, comme par exemple :

« Je me suis levé tard et de mauvaise humeur.

« J'ai dîné chez milord ou chez M.
(bien ou mal).

« Conversation.

« Lieux communs.

« Le soir, une société ennuyeuse, un *roué*, un bal,
ou même un concert d'amateurs.

« N. B. Les oreilles m'en font encore mal. »

A Londres, je pourrais ajouter une fois pour toutes :

« J'ai manqué d'être écrasé par la foule, et la chaleur était plus forte que sur le banc le plus élevé d'un bain à la russe.

« J'ai fait aujourd'hui cinq degrés d'exercice corporel (en comptant une chasse au rebard pour le maximum de vingt degrés).

« Profit intellectuel : 0.

« Résultat : *diem perdidit*. »

Ici le mal n'est pas tout-à-fait aussi grand. Dans cette saison de l'année on ne se fatigue pas plus que dans une grande ville d'Allemagne; mais on reçoit toujours plus d'invitations que l'on ne peut convenablement en refuser. Car je puis bien m'écrier avec le poète anglais : « Que les sentimens des convives sont divers dans ce monde qu'on appelle le grand et le gai ! Il est certes de tous le plus mélancolique et le plus ennuyeux, quand on ne partage point sa gaieté. »

Je reviens à l'instant de la campagne, où j'ai fait un dîner de petite ville, qui n'en a pas été pour cela moins prétentieux. Il a offert des parties comiques ; mais, malheureusement, dans ces occasions, et qu'il y a d'amusant s'achète au prix d'un trop grand ennui. Cette fête se donnait chez deux miss très-laides, très-maigres, mais, à ce que l'on assure, très-riches. Si cela est exact, il faut qu'elles soient aussi très-avarées : car le dîner était une véritable mystification pour un gourmand, tandis que la maison et le parc sont à l'avenant. En attendant, ma bonne étoile me plaça à table à côté de lord Plunkett, célèbre personnage politique qui a embrassé le noble et le bon parti, et qui est toujours resté fidèle à la cause de l'émancipation. Je fus charmé de voir que ses idées s'accordaient si bien avec celles que je m'étais formées à ce sujet. Une de ses expressions me frappa pourtant par sa naïveté. Je lui avais fait observer que d'après tout ce que j'avais vu il me semblait que l'émancipation même ne serait pas d'un très-grand avantage ici, attendu que le vrai mal consistait en ce que la plus grande partie des terres et des richesses de la nation appartenaient à une noblesse que son intérêt principal porterait toujours à demeurer en Angleterre, et en ce que les pauvres catholiques étaient obligés de déboursier, tous les ans,

des sommes considérables pour l'entretien du clergé protestant. J'ajoutai que tant que ces deux inconvénients ne seraient point écartés les affaires ne prendraient jamais une tournure plus stable et plus florissante. « Ah ! me répondit-il, pour cela, il est impossible d'y rien changer. Sans ces richesses le clergé anglais perdrait toute sa considération. » — « Comment cela est-il possible ? répondis-je en riant. La vertu, des doctrines pleines de douceur et du zèle dans sa profession, ne rendraient-ils donc pas un prêtre plus respectable qu'un luxe mondain exagéré ? Ou bien un revenu de 20,000 livres serait-il absolument indispensable *to make a bishop or archbishop appear decently in society* ? (pour donner à un évêque ou à un archevêque le moyen de représenter convenablement dans la société.) — « *My dear Sir*, me répondit lord Plunkett, *such a thing may exist and maintain itself abroad, but will never do in old England, where above all money, and much money, is required and necessary to obtain respectability and consideration.* (Mon cher Monsieur, ces choses peuvent exister et se maintenir dans les pays étrangers, mais ne réussiront jamais dans la vieille Angleterre, où par-dessus tout de l'argent, et beaucoup d'argent, est absolument nécessaire pour obtenir de la considération et un rang dans la société.) A la vérité, dans cette observation il ne fut pas question de l'aristocratie ; mais il n'en

est pas moins vrai que sans argent elle perdrait bientôt tout son crédit, quoiqu'en Angleterre on affecte avec orgueil de placer la naissance fort au-dessus de la richesse.

Lady M***, qui était aussi présente, amusa, selon sa coutume, la société par sa conversation spirituelle, après quoi elle me raconta une aventure assez singulière de nos hôtes elles-mêmes. « Il n'y a que l'une des deux, dit-elle (je ne me rappelle plus si c'était la plus grande ou la plus petite) qui possède une grande fortune; l'autre n'en a guère que le tiers. En attendant, afin de trouver, s'il était possible, à se marier toutes deux, elles se rendirent ensemble à Londres il y a bien des années. Le bon parti fut proposé à un ambassadeur étranger, peut-être à l'instigation secrète de la dame elle-même, et, à ce que dit la renommée, il vint se présenter sans hésitation. Il fut accueilli avec autant d'étonnement que de plaisir, car son choix imprévu était tombé sur la plus pauvre, des charmes de laquelle il s'était, à plusieurs reprises, déclaré l'ardent admirateur. En attendant, cette grande adoration n'était que l'effet d'une erreur, et il ne découvrit la vérité qu'au dernier moment. Furieux à l'idée du danger qu'il avait couru, il écrivit sur-le-champ à ces dames qu'il s'était trompé dans ses sentimens, et qu'après mûre délibération il s'était convaincu que ce n'était pas la grande, mais bien la petite qui

pouvait seule faire son bonheur, et qu'en conséquence il prenait humblement la liberté de solliciter sa main. Après de longues incertitudes l'orgueil féminin prit le dessus sur la vanité, et toutes deux refusèrent l'illustre alliance. Depuis ce temps, elles vont, à la vérité, tous les hivers à Londres, se montrent dans tous les grands dîners, exagèrent le *Journal des Modes* de Paris dans leurs toilettes, parlent beaucoup de propriétés territoriales et d'actions de la Banque, à quoi il faut ajouter que l'une des deux tape du piano et que l'autre chante sans voix, ce qui n'empêche pas qu'elles ne soient restées jusqu'à présent demoiselles. Il est, du reste, digne de remarque que l'on ne trouve nulle part, à beaucoup près, autant de vieilles filles qu'en Angleterre; et dans le nombre il y en a de fort riches. La principale cause de ce phénomène est en premier lieu la fierté qu'inspire en Angleterre l'argent, ce qui fait que quand on en possède, on croit qu'il n'y a pas de rang trop élevé auquel on n'ait droit d'aspirer; et, secondement, l'éducation romanesque des jeunes personnes, qui fait qu'elles veulent absolument être aimées pour elles-mêmes. Une Française, par exemple, ne s'embarrasse pas du tout de cela; elle dit avec raison que l'amour viendra après le mariage s'il y a de quoi, et que s'il n'y a pas de quoi, il ne durera pas, quand même le futur croirait en éprouver d'avance. Du reste, les Anglais, en véritables

Tures; tiennent leurs filles et leurs femmes aussi resserrées que possible sous le rapport intellectuel, parce qu'ils croient par ce moyen s'assurer plus irrévocablement la propriété de leurs personnes, et en général cela leur réussit parfaitement. Les Anglais se servent des étrangers comme d'objets d'amusement ou de jouets; mais ils leur inspirent toujours une sorte d'effroi. Il est bien rare qu'elles accordent à un étranger autant de confiance qu'à un compatriote. D'abord elles les prennent tous pour des athées, ou tout au moins pour des adorateurs de Baal, et parfois elles se divertissent en essayant de les convertir. Je ne parle pas ici des exclusives de Londres. Quant à celles-ci, elles font l'effet du mélange de toutes les couleurs, qui finit par n'en plus offrir aucune.

Le 29.

Le beau temps m'a engagé à sortir. J'ai passé toute la journée à cheval, et j'ai vu deux châteaux remarquables, Malahide et Howth - Castle. Tous deux offrent une particularité singulière, savoir : d'être restés depuis neuf cents ans dans la même famille, ce qui est, je crois, sans exemple parmi les demeures de la noblesse anglaise. Malahide jouit en outre d'une célébrité historique; il appartient aux Talbot, et l'on y conserve l'armure du fameux guerrier de ce nom, bossuée sur la poitrine d'un coup de per-

ruisane. Une moitié du château est d'une antiquité extrême; l'autre moitié, détruite par Cromwell, a été rebâtie dans le style de la première. Dans celui-ci on n'a fait voir des chaises âgées de cinquante ans et une salle dont la boiserie de chêne noirci par le temps, remontait à plus de sept siècles. L'aile qui a été reconstruite renferme plusieurs tableaux intéressans; le portrait de la duchesse de Portsmouth était si charmant que j'aurais envié à Charles II, même après sa mort, l'avantage qu'il a eu de la créer duchesse, si je ne m'étais souvenu du sermon de mon prédicateur catholique sur l'envie. Un vieux portrait de Marie Stuart, quoique peint quand elle était déjà sur le retour, me confirma néanmoins combien celui que j'avais vu dans le comté de Wicklow, de cette belle et malheureuse reine, était ressemblant. Je vis aussi avec intérêt un tableau représentant la cour de Madrid, avec le portrait du roi gravement assis, dans un habit écarlate, tandis que Charles II danse avec assez de légèreté un menuet avec l'Infante, et que le séduisant Buckingham, dans un costume magnifique, paraît causer très-intimement avec une belle dame de la cour.

Howth-Castle appartient à la famille de Saint-Lawrence, et est habitée par lord Howth, qui n'est point un *absentee*, mais qui dépense généreusement ses revenus dans le pays. Ce château a été dans le cours des années plus modernisé que

l'autre, et pas d'une manière heureuse, un portique grec s'unissant assez baroquement avec les petites fenêtres gothiques et les toits en forme de trèfle. Là aussi on conserve l'épée et l'armure d'un célèbre ancêtre dont le nom est assez bizarre. Il s'appelait sir Armoricus Trisram; il livra l'an 1000 une bataille aux Danois, dans les environs de ce château, et y perdit, je crois, la vie. Les antiques écuries sont remplies de superbes chevaux de chasse, et les chiens (*hounds*) de lord Howth ont aussi une grande réputation.

A mon retour, j'allai au spectacle où le Francioni anglais, Ducrow, ennoblit l'art de l'équilibriste en représentant d'une manière étonnante des statues mouvantes. Ce spectacle est vraiment intéressant pour un amateur, et infiniment supérieur à ce que l'on appelle des *tableaux*. Au lever de la toile, on voit au milieu du théâtre une statue immobile placée sur un piedestal élevé. C'est Ducrow; et il est inconcevable que l'on puisse faire du tricot aussi parfaitement collant et qui ressemble tant à du marbre sur lequel une veine bleuâtre se fait voir par-ci par-là je crois. Aussi qu'il était réellement nu et qu'il n'avait fait que donner cette apparence de marbre à sa peau, en couvrant seulement de tricot les parties dont nos mœurs ne souffrent par la nudité. Du reste, la première statue qu'il représenta

était l'Hercule en repos, et la peau de lion dont il était recouvert lui épargna tout embarras. Puis quittant par degrés sa position, le mime, avec un art et une précision extrêmes, en prit un grand nombre d'autres, développant de plus en plus ses forces, mais s'arrêtant dans les principaux momens et redevenant du marbre pour représenter l'une après l'autre les plus célèbres statues. On lui présenta alors un casque, une épée et un bouchier, à l'aide desquels il se transforma en un instant en Achille irrité, en Ajax, et dans les autres héros de la Grèce et de Troie. Il imita le Remouleur, puis le Discobole, etc., et toujours avec la même vérité. Il termina par les diverses positions du Gladiateur, et représenta en dernier lieu le Gladiateur mourant avec une rare perfection. Cet homme ferait un modèle incomparable pour des peintres et des sculpteurs, car il est impossible d'être mieux fait que lui, et il sait prendre toutes les positions avec une inconcevable facilité. Cela me fit penser que l'on pourrait singulièrement ennoblir la danse, qui maintenant ne signifie rien, si, au lieu des sauts et des gambades, on y introduisait des attitudes du genre de celles que je viens de décrire. Ce fut en quelque sorte avec regret que je vis plus tard cet artiste, car il mérite réellement ce nom, parcourir le manège sous les habits d'un sorcier chinois, monté sur neuf chevaux à la fois ;

puis en courrier russe conduire une voiture attelée de douze chevaux, et enfin se mettre au lit avec un ponëy habillé en vieille femme.

En attendant, je vais suivre à présent son exemple, du moins quant au lit. Je te souhaite d'après cela le bonsoir, et je te quitte même pour quelques jours, car ma lettre part demain par la poste.

Ton fidèle L**.

LETTRE XLI.

Soirée chez lady Morgan. — Ses Nièces. — Encore de la Théologie. —
Les Rossignols. — Tout le blé de l'Europe. — La Scène Nationale.
— Les Tableaux d'intérieur. — Le Boudoir de l'Auteur. — La Plume
de nacre. — Le Napoléon en diminutif. — L'Association catholique.
— Shiel, Lawless et autres. — Naïvetés. — Promenades dans les
Montagnes. — Le Dandy sentimental.

Dublin, le 30 octobre 1828.

EXCELLENTE JULIE,

Quels reproches cruels ! Mais trois lettres à la
fois, cela raccommode tout. Pour une fois j'ai pu
presque me rassasier de nouvelles de chez moi, et
je ne sais comment t'en exprimer toute ma recon-
naissance.

.

Le 31.

Je viens de passer une soirée très-agréable chez

lady Morgau. La société était peu nombreuse, mais spirituelle et animée par la présence de deux nièces de la maîtresse de la maison, très-belles personnes et qui chantaient l'italien avec une méthode parfaite. Je causai beaucoup avec lady Morgau sur différens sujets et je lui trouvai tout l'esprit et toute la sensibilité nécessaire pour rendre sa conversation toujours intéressante. Je ne lui avais pas jusqu'à présent rendu assez de justice; d'ailleurs je ne lui connaissais pas l'aimable prérogative de posséder deux nièces si jolies.

Le 1^{er} novembre.

Les catholiques me font la cour ici. L'archevêque m'a fait dire ce matin par une dame, que puisque j'aimais leur musique d'église je ne devais pas manquer de venir aujourd'hui à la chapelle, où le personnel des chanteurs avait été porté au grand complet et où il célébrerait les offices lui-même. J'entendis en effet une excellente musique vocale (les femmes sont admises ici à chanter dans les chapelles), avec un accompagnement d'orgue très-simple. Cette musique des sphères remplit mon ame de la plus douce volupté; mes soucis terrestres s'en-volaient en quelque sorte sur les ailes de la mélodie, et rien ne troublait ma jouissance, car tous les fidèles agenouillés priaient dans un profond silence.

Tu croiras peut-être, ma chère Julie, que je suis

disposé à imiter le duc de C*** et à me faire catholique. A te dire vrai, je conçois assez le motif par lequel on y peut être porté. Le protestantisme, du moins tel qu'il est exercé par bien des gens, n'est guère plus raisonnable que le catholicisme, et est certainement beaucoup moins poétique et moins beau. Je ne puis m'empêcher de penser que nous sommes sur le point de voir paraître un nouveau Luther, peut-être même un nouveau Christ; mais jusqu'à ce qu'il soit arrivé, il est incontestable que le culte catholique est plus conséquent; quand ce ne serait que parce que l'idolâtrie s'y montre à découvert, tandis qu'elle se couvre chez nous d'un voile.

Ma dernière et ma plus longue visite fut ce matin chez les aimables jeunes personnes dont j'avais fait la connaissance chez lady Morgan. Je leur ai apporté quelques morceaux de musique italienne, qu'elles ont chantés comme des rossignols, sans se montrer pour cela moins modestes et moins naturelles. Leur père est un médecin fort estimé, et comme tous les grands docteurs ici, un baronet ou *sir*, titre qui, par parenthèse, ne donne point la noblesse en Angleterre, quoiqu'il soit possédé par plusieurs familles très-anciennes et très-distinguées. En attendant, il est porté aussi par une foule de gens de rien, comme il en est chez nous de la basse noblesse. Quand on parle d'un baronet ou qu'on lui adresse la parole, ce n'est jamais par son nom de famille, mais toujours par

le nom de baptême, comme *sir Charles*, *sir Anthony*, etc., de même qu'on a coutume de dire à Vienne, le comte Tinterle, le prince Muckerle; et le doctoral chevalier dont je viens de parler a obtenu ce titre pour avoir formé dans sa maison un très-bel établissement de bains. C'est du reste un homme intéressant; sa femme m'a paru encore plus spirituelle que lui; elle possède surtout un talent extraordinaire pour l'imitation, et quand elle s'y adonne, elle n'épargne pas même sa propre famille. Les deux filles, fort différentes de leur mère, ont aussi beaucoup d'originalité, l'une dans le genre vif et l'autre dans le doux; aussi ai-je surnommé la première, d'après le roman de sa parente *the wild Irish Girl*; mais toutes trois offrent une nationalité très-caractéristique que l'on rencontre rarement ici dans le grand monde: parce que l'éducation et les mœurs anglaises y ont pris généralement le dessus; aussi n'ont-elles jamais quitté l'Irlande.

Le soir, lady Morgan se plaignit à moi des contresens que renfermaient les traductions françaises de ses ouvrages. Ainsi, dans ses Lettres sur l'Italie, elle disait, en parlant des Génois: *They bought the scorn of all Europe*, ce qui signifie « ils achetèrent le mépris de toute l'Europe »; mais le traducteur ayant lu *corn* pour *scorn* n'hésita pas à mettre *Génes dans ce temps achetait tout le blé de l'Europe*.

M'étant levé de bonne heure et m'étant mis à la fenêtre, je vis au milieu des rues de la capitale une de ces scènes purement irlandaises, telles que la campagne seule a coutume d'en offrir. En face de la maison était assise une vieille femme qui vendait des pommes et qui se délectait en fumant son cigare; plus près, un homme déguenillé faisait toutes sortes de tours, assisté de son singe. Il était entouré d'un cercle de curieux, et à chaque nouveau tour qu'il faisait, on entendait des applaudissemens si bruyans, accompagnés de chants, de cris, de gestes et de démonstrations, que l'on aurait juré qu'un combat terrible était sur le point de s'engager. Mais le renouvellement du spectacle ramenait sur-le-champ le plus profond silence. En attendant, la vieille marchande de pommes, qui était sans contredit la plus gaie de toute la société, ne fut bientôt plus en état de se contenter du rôle de spectatrice. Elle s'élança au milieu du cercle magique, et ne tarda pas à surpasser le singe lui-même en grimaces et en gambades, à la grande joie des spectateurs, qui finirent par vouloir imiter son exemple. Le bon ordre, comme tu te l'imagines bien, ne fut pas à l'épreuve d'une pareille confusion. L'artiste, craignant pour la sûreté de son singe, ou peut-être ne voulant pas qu'il se laisse entraîner par le mauvais exemple,

clierche à se retirer ; mais toute la troupe se met à le suivre avec des cris et des juremens. Des *shileila* se font voir ; on menace le maître du singe, d'autres prennent son parti , et en moins de rien une bataille générale se trouve engagée.

Un dîner de garçons , auquel j'ai assisté plus tard , chez lord S*** , a terminé ma journée d'une manière presque aussi bruyante et m'a tenu éveillé pendant une grande partie de la nuit. *Voilà tout ce que j'ai à vous conter aujourd'hui.*

Le 16.

Je passe ma vie presque tout entière chez les petits rossignols , je vois souvent lady Morgan , et j'évite , tant que je le peux , le reste de la société. Les jeunes personnes tiennent un journal burlesque , dans lequel elles consignent , dans le style le plus amusant , leurs aventures de la journée , qu'elles accompagnent des dessins les plus extravagans. Après cela , nous chantons , nous causons ou nous représentons des *tableaux* dans lesquels la mère , avec le talent d'imitation dont elle est douée , se sert pour nous draper des objets les plus hétérogènes. Tu aurais ri , si tu avais vu aujourd'hui la *jeune Irlandaise Sauvage* se faire des moustaches et des favoris avec du charbon , mettre la redingote de son père ; et puis , la canne et le mouchoir à la main , entrer dans le salon en imitant mes gestes , pour faire ,

à ce qu'elle disait, comme moi, la cour à sa sœur. Ces jeunes filles ont une grace et une gaieté inépuisables, qui n'ont rien d'anglais, mais sont purement irlandaises; et l'on me permet heureusement de m'écarter un peu de l'étiquette d'usage dans ce pays, et de venir passer toutes mes soirées chez elles, ce qui ne se fait du reste jamais en Angleterre, où les visites ne sont permises que le matin. Aussi mon séjour à Dublin est-il beaucoup plus agréable que je n'avais osé l'espérer. Quand vient minuit, on me reproche toujours d'être trop long-temps; mais comme je suis incorrigible on finit aussi toujours par me pardonner.

Après les *tableaux*, j'ai magnétisé l'ainée qui souffre beaucoup de la migraine. Tu sais que ce genre de cure m'a souvent réussi. Je ne saurais douter du rapport entre le magnétisme et l'électricité; car, en touchant du bout de mes doigts sa robe de soie ou l'extrémité de ses cheveux, il me semblait en voir et en entendre sortir en pétillant des étincelles. Cette amie, qui est affligée de dix-huit ans, a des cheveux d'une qualité et des yeux bruns d'une expression particulière. Ceux-là ressemblent à du feu sans être rouges, et ceux-ci ont un éclat humide, sur lequel s'étend aussi parfois une lueur rougeâtre, qui a réellement quelque rapport avec le feu, sans pour cela briller de la vive flamme qui étincelle dans ceux de la cadette. La vivacité de cette dernière est inex-

primable, et tout en rougissant comme une fille, elle déploya souvent le courage déterminé d'un garçon. Parfois même, entraînée par la sensation du moment, elle se laisse aller à des traits de vivacité trop grands, mais qui, par son aimable naturel et sa grace inimitable, ne font qu'ajouter aux charmes qu'elle répand autour d'elle. Aujourd'hui, quand on annonça ma voiture, je m'écriai en soupirant : « *Ah ! que cette voiture vient mal à propos !* » — « *Eh bien !* répondit-elle du ton d'un vrai petit hussard dont elle portait en ce moment le costume, *envoyez-la au diable !* » Un regard extrêmement sévère de sa mère et l'effroi que témoigna sa sœur couvrirent sur-le-champ de rougeur toute la partie de ce joli visage que la moustache avait laissée à découvert. Elle baissa les yeux de confusion, et me parut en ce moment si jolie que je... Quoi ? Bonne Julie, finis toi-même la phrase, et.... bonne nuit.

Le 17.

Lady Morgan m'a reçu ce matin dans son boudoir d'auteur, où, dans le costume le plus élégant, une plume de nacre et d'or à la main, elle travaille à ses ouvrages non sans un grain de coquetterie. Elle compose en ce moment un nouveau livre, pour lequel elle avait imaginé un fort bon titre : « *Mémoires de Moi et pour Moi.* » Elle me demanda s'il fallait commencer par le *de* ou par le *pour*. Je décidai

en faveur du *de*, attendu qu'il fallait nécessairement commencer par écrire avant que ce pût être pour quelqu'un. Il s'en suivit entre nous une discussion assez plaisante, dans laquelle elle me reprocha ma pédanterie allemande, et soutint que *bonnet blanc* et *blanc bonnet* avait toujours été la même chose. L'épigraphe qu'elle a choisie pour son livre est tirée de Montaigne; c'est : *Je n'enseigne pas, je raconte*. Elle me lut quelques passages que je trouvai excellents. Il faut convenir que cette femme qui paraît un peu superficielle dans le monde change tout-à-fait de caractère quand elle prend la plume en main. On dirait que cette plume de nacre produit de véritables perles.

Elle m'a dit qu'elle comptait aller cet hiver à Paris, et qu'elle voudrait bien se rendre de là en Allemagne, mais qu'elle haïssait beaucoup la police autrichienne. Je l'engageai à choisir Berlin de préférence. « N'y serai-je pas poursuivie ? » demandait-elle vivement. — « Non, certes, répondis-je ; à Berlin, on rend un vrai culte au talent. »

Le soir, je louai pour les jeunes personnes, à qui il n'est encore que très-peu permis de sortir, une loge au théâtre du Cirque, et je les y accompagnai. Le plaisir plein de naïveté, que leur firent éprouver les nombreux tours d'équitation, était délicieux à voir. La plus jeune ne détourna pas un instant les yeux des exercices périlleux de Ducrow, tandis que,

pendant tout le temps, l'inquiétude et l'attention lui faisaient tenir les deux mains jointes. L'aînée contemplait en rougissant les belles formes et les attitudes voluptueuses du bel équilibriste.

Parmi la troupe il y avait une enfant d'une beauté merveilleuse qui, à peine âgée de sept ans, dansait déjà sur les chevaux, jouait avec une grace extraordinaire un grand nombre de rôles, et recueillait d'abondans applaudissemens surtout quand, revêtue du costume de Napoléon, cette toute petite fille cherchait à imiter les manières brusques de l'empereur. Nos jeunes amies ayant désiré de voir cet enfant de plus près, je me rendis sur le théâtre où l'on venait de déshabiller le petit ange, qui se tenait tout nu devant une glace, comme un véritable Amour. Son rôle était terminé pour aujourd'hui, et dès que sa nouvelle toilette fut achevée je la pris dans mes bras et j'emportai en triomphe *l'enfant prodige*, nom qu'elle portait sur l'affiche. Après les premières caresses la petite devint une spectatrice plus attentive encore que nous de ce qui se passait sur la scène, quoique l'on eût pu croire que la répétition journalière du même spectacle aurait dû l'ennuyer. Elle ne s'en laissa pourtant distraire que par un cornet de sucreries que je lui présentai, et nous ne pûmes nous empêcher de rire de ses mines drôles et naïves. Assise sur les genoux de miss S^{***}, elle renversa la moitié de ses bonbons dans la poi-

trine de celle-ci, et se mit ensuite à les y chercher de ses mains douces et veloutées. Miss S^{***}, ayant essayé de la repousser, elle s'écria : *Let me alone, that's my favourite sugar plumb* (laissez-moi faire, c'est mon bonbon favori). Miss S^{***}, que la persistance et l'expression de la petite avaient fait rougir, la repoussa avec un peu de précipitation, de sorte que l'enfant se piqua à une épingle. Nous craignions qu'elle ne pleurât; mais la petite Napoléon se fâcha, et, frappant de toutes ses forces celle qui avait été la cause de son accident, elle s'écria en colère : *Fie, for shame! you stung me like a bee* (fi, vous devriez rougir; vous m'avez piquée comme une abeille). Puis, voltigeant sur les genoux de la sœur, elle appuya ses petits bras sur le devant de la loge, et donna de nouveau toute son attention au siège de Saragosse. Dans l'entr'acte lady C^{***}, faisant allusion au ridicule quiproquo qui avait eu lieu à Limerick, et dont je lui avais parlé, dit à la petite que j'étais le fils de Napoléon. Celle-ci me regarda vivement, fixa pendant quelque temps les yeux sur moi, et s'écria ensuite de l'air le plus majestueux : « Oh! j'ai plus d'une fois joué le rôle de M. votre père, et j'y ai toujours obtenu le plus grand succès. » Cette enfant si naturelle, si drôle, et qui ne témoignait pas le moindre embarras, fit la conquête de nous tous, et ce ne fut pas sans regret que nous vîmes arriver la fin du spectacle, parce que nous

allions être obligés de nous en séparer. Elle insista pour que ce fût moi qui la reconduisise, parce que c'était moi qui l'avais amenée, et quand j'arrivai derrière les coulisses, où tout était plein, comme je montrais quelque incertitude pour y pénétrer, elle me dit avec vivacité et en me donnant d'un air d'importance une petite tape sur le bras : « Eh bien ! aurez-vous peur ? Allez toujours ; je tiendrai les chevaux en respect. » Et en effet elle se mit à distribuer à droite et à gauche des coups sur le nez et les oreilles à ses vieilles connaissances, qui s'empressèrent d'entr'ouvrir leurs rangs pour nous laisser passer. « Maintenant mettez-moi par terre, » dit-elle ; et aussitôt elle s'échappa avec la promptitude d'un levreau, et courut au fond du théâtre se mêler à la foule des acteurs. Les enfans sont sans contredit les créatures les plus attachantes qu'il y ait, quand ils ne sont pas gâtés par l'éducation ; mais il est sans doute rare de trouver tant de naturel sur les planches, et plus rare encore de le rencontrer sur ce grand théâtre qu'on appelle le monde.

Le 13.

J'avais oublié de te dire que j'ai retrouvé M. O'Connel. Je l'avais déjà entendu parler dans l'Association catholique, qui est maintenant le parlement national de l'Irlande, et où j'ai été aujourd'hui pour la seconde fois. On m'y a reçu comme

un étranger bien pensant, avec des applaudissemens, et M. O'Connel me fit place sur-le-champ, entre lui et un certain lord C^{***}. La salle n'est pas fort grande et elle est aussi malpropre que celle de la chambre des communes de Londres. Ici aussi tout le monde garde le chapeau sur la tête, excepté quand on parle; ici comme là, il y a de bons et mauvais orateurs, et parfois aussi des manières plus inconvenantes encore. La chaleur était étouffante, et je fus pourtant obligé de la supporter pendant cinq heures; mais la discussion était si intéressante que je remarquai à peine ce désagrément. Ce fut sans contredit O'Connel qui parla le mieux. Quoique divinisé par le plus grand nombre, il y en eut aussi qui le poussèrent très-vivement, et il se défendit avec autant de modération que d'adresse. Quant aux ministres et au gouvernement anglais, il les attaqua sans pitié, et, selon moi, avec des expressions trop fortes. Il est facile de voir qu'ici, comme dans d'autres corps de ce genre, il règne de grandes intrigues et des partis dont le rôle est calculé d'avance, de sorte que la discussion n'est le plus souvent qu'un jeu concerté. Dans cette occasion les chefs ont très-bien étudié leurs rôles. Les trois principaux orateurs sont O'Connel, Shiel et Lawless. MM. Fin et Ford parlent bien aussi et avec beaucoup de dignité. Shiel est un homme du monde, qui porte dans la société plus d'aisance encore

qu'O'Connel; mais comme orateur, je le trouve beaucoup trop affecté; ce qu'il dit est trop préparé, et avec cela il est comédien, et son élocution est entièrement dépourvue de sensibilité. Je ne suis pas surpris de ce que, malgré son talent, qui est réel, il soit beaucoup moins populaire qu'O'Connel. Ces deux hommes sont vains; mais la vanité d'O'Connel est plus franche; on s'aperçoit du reste qu'elle est déjà plus satisfaite, tandis que celle de Shiel est pénible, sombre et susceptible. Combat-tant pour la même cause, ils sont jaloux l'un de l'autre. M. Lawless, de son côté, n'est que le Don Quichotte de l'Association : sa belle tête, ses cheveux blancs, son maintien sauvage mais noble, et son magnifique organe, excitent les plus belles espérances quand il prend la parole; mais son discours ne tarde pas à dégénérer dans les extravagances les plus incroyables et dans des phrases qui n'ont aucun sens. Il attaque à la fois ses amis et ses ennemis. On l'estime d'après cela très-peu. On se moque de lui, quand il extravague comme le roi Lear, sans égard pour le public qui l'écoute et pour ce qui se passe autour de lui. En attendant, le parti se sert de lui pour faire du bruit quand il faut. Ainsi aujourd'hui, dans cette société archicatholique, il ne craignit pas de planter l'étendard du déisme; mais peut-être aussi cela était-il convenu pour donner à O'Connel l'occasion de le rappeler à

l'ordre avec indignation et de débiter une tirade pleine de piété : car à la tribune comme dans le tonneau ; sur le trône comme chez Polichinelle, le bavardage fait partie du métier.

Le soir, je me suis délassé au lieu accoutumé. Les *tableaux* furent de nouveau à l'ordre du jour. Je fus obligé de remplir l'un après l'autre les différents rôles de Brutus, d'un juif d'Orient, de François I^{er}, et de Saladin. Miss J^{***}, dans les habits d'un étudiant d'Alcala, fut un libertin très-séduisant, tandis que sa sœur aînée, en odalisque, se montra une compagne très-agréable pour Saladin, et en Rebecca de Walter-Scott, accompagna bien le juif d'Orient. La mère de ces demoiselles, pour exécuter toutes ces métamorphoses, ne se servit que de quatre chandelles, deux glaces, quelques châles, quelques foulards, un bouchon brûlé, un pot de rouge, et plusieurs tours de faux cheveux ; et pourtant Talma n'aurait pas pu mieux se draper dans le rôle de Brutus, ni changer de physionomie plus complètement que ne le fit l'adroite lady C^{***} à l'aide de moyens si bornés. On finit par dessiner des caricatures, et à ma prière les deux sœurs firent aussi le portrait l'une de l'autre. Elles réussirent parfaitement, et les deux portraits se trouvent déjà dans ma galerie vivante.

Le 12.

Je me suis vu forcé aujourd'hui à faire une chose désagréable que j'avais remise de jour en jour, et pour laquelle il m'a fallu enfin employer mon grand moyen, afin de vaincre la répugnance que j'y avais. Tu riras quand je t'aurai dit quel est ce grand moyen; mais tel qu'il est, j'y trouve une ressource certaine dans les grandes comme dans les petites occasions. Il consiste à me donner solennellement à moi-même ma parole d'honneur de faire ou de ne pas faire une chose. Je suis, comme de raison, très-prudent à cet égard. Je mesure bien mes forces, avant de m'y décider; mais une fois que la chose est faite, quand même je me serais trompé, et que j'y aurais mis de la précipitation, je persévère quoi qu'il en puisse arriver. Je me sens parfaitement content d'être ainsi soumis à une loi irrévocable. Si je pouvais la violer, je perdrais à l'instant même tout respect pour moi-même, et quel est l'homme doué de raison qui ne préférât mille fois la mort? Aussi suis-je loin de penser que cette parole que je me donne me mette dans la dépendance; je trouve au contraire qu'elle me rend encore plus indépendant. En attendant elle est surtout utile dans les choses de peu d'importance: comme, par exemple, quand il s'agit de remplir sans murmurer les devoirs de société les plus ennuyeux,

ou bien de vaincre ma paresse et d'achever un ouvrage long-temps remis, ou bien encore de m'imposer une privation salutaire, afin de mieux jouir ensuite, et autres choses de ce genre qui se présentent journellement dans la vie.

Le soir, afin de chasser d'importunes pensées, j'allai faire une longue promenade hors de la ville, du côté des montagnes. Après avoir parcouru environ douze milles de chemin, j'arrivai dans un endroit très-dépouillé, où je n'apercevais de tous côtés que des marais à tourbes, étendant leurs ondulations à perte de vue. On se serait cru à cent milles d'une capitale. L'impression n'était pas celle que fait un pays sauvage; ce n'était pas ce vide immense des terrains sablonneux, mais pourtant triste, solitaire et monotone. Au milieu des marais s'élevait une seule cabane misérable; elle était ruinée et sans habitans; et un sentier blanc y conduisait, en serpentant comme un énorme ver à travers la bruyère foncée. Le tout était légèrement saupoudré d'un peu de neige, et le vent soufflait glacé sur les hauteurs dépouillées. Malgré cela, la mélancolie de la scène m'attacha si fortement que ce ne fut qu'à regret que je retournai la tête de mon cheval. Plus près de Dublin, je vis sur le sommet d'une montagne isolée un édifice d'un genre très-bizarre: c'était une maison construite sous la forme d'un rocher, et qui en effet l'imitait si bien, qu'on ne reconnaissait la dif-

férence qu'en se trouvant devant la porte. J'arrivai à mon auberge avec le lever de la lune, et le visage enflammé par le froid piquant qu'il faisait. J'avais invité le père Lestrangé à dîner avec moi ; *car j'aime les prêtres comme Voltaire la Bible, malgré tout ce que j'en dis.*

J'ai trouvé aussi une lettre de toi ; mais je ne puis que me plaindre de ce que tu m'écris si peu de détails. Songe donc que les moindres choses sont inappréciables quand elles viennent de chez moi. C'est ainsi que je brûle de savoir si mon cheval favori se porte bien ; si ma douce amie, la perruche, se souvient encore de mon nom ; si Fancy, le tyran de la maison, est toujours méchant ; si les perroquets sont *in good spirits* ; si les nouvelles plantations ont réussi ; si les baigneurs se sont bien amusés ; enfin tout ce qui peut intéresser quand on est à quelques centaines de milles de ses foyers. Mais je vois bien que pour savoir tout cela il faudra que je te surprenne au moment où tu t'y attendras le moins. Ainsi, un beau matin, quand tu descendras pour déjeuner, tu me trouveras établi dans ton petit salon, et je me moquerai de toi, et je te soutiendrai que tout ce long voyage n'a été qu'un songe ; *et toute la vie, hélas ! est-elle autre chose ?* En général, on devrait prendre toutes ces circonstances-là beaucoup moins sérieusement qu'on ne le fait d'ordinaire, et suivre l'exemple de ce dandy anglais à qui un de ses

amis, partant pour les grandes Indes, voulait serrer la main pour la dernière fois, et qui se contenta de lui tendre le bout des doigts, en disant qu'il ne concevait pas d'où venait la ridicule et fatigante mode anglaise de se secouer mutuellement le bras comme la bascule d'une pompe.

Ton fidèle L.***.

LETTRE XLII.

O'Connel en perruque. — Le Don Quichotte et le Dandy de l'Association Catholique. — Jeu des Proverbes chez lady Morgan. — Miss O'Neil. — Son jeu.

Dublin, le 20 novembre 1828.

MA CHÈRE AMIE,

J'ai été ce matin, avec le père Lestrang, au tribunal pour voir O'Connel plaider dans une grande perruque, une robe noire et un rabat. De là, je me rendis à l'Association pour y contempler le grand agitateur sous un tout autre aspect. La séance fut très-orageuse. M. Lawless parla comme un fou, et attaqua même si vivement O'Connel, que celui-ci faillit à en perdre sa dignité accoutumée. Dans sa réponse, qui du reste fut excellente, il courut un peu trop après l'esprit, et celui qu'il déploya ne fut pas toujours de très-bon goût. Plus tard, dix personnes

parlèrent à-la-fois. Le secrétaire les rappela à l'ordre; mais il n'avait plus assez d'autorité pour se faire obéir. En un mot, la scène devenait un peu inconvenante, lorsqu'un beau jeune homme, avec une barbe énorme et un costume outré (c'était le dandy de l'Association, comme Lawless en était le Don Quichotte), sauta sur une table, prononça un discours fulminant qui fut applaudi à tout rompre, et rétablit ainsi la tranquillité.

J'ai dîné chez lady Morgan. Elle m'avait invité par un billet tel que j'en ai reçu au moins une douzaine d'elle depuis que je suis ici, ce que je cite comme étant tout-à-fait caractéristique : car de ma vie je n'ai vu de femme peindre plus mal, et écrire d'un style plus négligé. Il est évident, du reste, qu'il y a en cela de l'affectation de la femme auteur et bel-esprit, qui s'efforce de mettre la plus grande *insouciance*, le plus complet *abandon* possible, dans la vie habituelle; de même que les grands danseurs à Paris, qui affectent de marcher les pieds en dedans dans la partie mimique de leur rôle, pour ne pas avoir l'air de danseurs de profession. Pendant le dîner, lady Morgan et son aide-de-camp, M. Cl***, firent les frais d'une conversation spirituelle, et M. Shiel fut aussi très-aimable. Mais ce qui m'amusa le plus, ce fut le soir, quand lady Morgan et sa sœur jouèrent aux proverbes, qu'elles improvisèrent parfaitement bien en français. Voici entre autres com-

ment elles représentèrent le proverbe *Love me, love my dog* (Si vous m'aimez, il faut aimer mon chien). Les personnages furent lady Morgan en vieille coquette; lady C*** en aventurier (*fortune hunter*) irlandais; la fille aînée de celle-ci en femme-de-chambre française, et la cadette en capitaine de la garde, amant de la vieille dame. Au commencement, on voit lady Morgan à sa toilette avec sa femme-de-chambre; conseils donnés par celle-ci, renfermant plusieurs ridicules secrets de toilette; regrets de la coquette sur les rides qui commencent à lui venir; la soubrette l'assure néanmoins que personne ne saurait être plus belle que sa maîtresse à la lumière. Elle allègue, comme une preuve de ce qu'elle dit, ses nombreux adorateurs, et rappelle des aventures du temps passé. *La comtesse convient de ses conquêtes*, et fait avec beaucoup de gaieté le tableau de ses triomphes. *Chut*, s'écrie la soubrette, *j'entends le capitaine*. Celui-ci, qui est un *exclusif*, entre avec fracas, portant un petit chien sous le bras, et il déclare, après plusieurs tendres complimens, qu'obligé de partir pour rejoindre son régiment, il veut laisser son chien *fidèle* à la belle comtesse, afin qu'elle n'oublie jamais qu'elle doit être aussi fidèle que lui. Serpens burlesques, sanglots, embrassemens, départ. A peine le capitaine est-il parti que l'Irlandais paraît tenant à la main un contrat de mariage, par lequel la comtesse lui fait don de tous ses biens. En homme

qui connaît les femmes, il la rudoie, tout en montrant beaucoup de passion ; de sorte qu'après une faible résistance et une assez courte scène ils se trouvent tous deux d'accord. En attendant, l'Irlandais aperçoit le chien étranger, et demande avec étonnement à qui il appartient. On balbutie quelques excuses. O'Connor Mac Farlane joue alors le jaloux furieux. Vainement les femmes cherchent-elles à le calmer ; il s'emporte, et insiste pour que l'intrus soit renvoyé sur-le-champ. La comtesse essaie de se trouver mal ; mais tout est inutile. Joséphine elle-même, qui, à l'occasion du contrat de mariage, a reçu une bourse d'or derrière le dos de sa maîtresse, prend le parti du jaloux qui, d'une main retenant les dames, saisit de l'autre le petit malheureux, et le jette à la porte. Mais, hélas ! voilà que précisément en ce moment le capitaine revient pour apporter le collier qu'il avait oublié, et *Fidèle* vole dans ses bras. Les dames effrayées prennent la fuite, les hommes se menacent des yeux, O'Connor Mac Farlane profère d'horribles menaces ; mais le capitaine tire l'épée, et le fanfaron saute par la fenêtre. Ce croquis est maigre ; mais la gaieté et l'esprit le rendirent fort amusant. L'imperfection du costume ne fit qu'ajouter à ce qu'il avait de piquant ; ainsi, par exemple, les dames n'étaient hommes que jusqu'à la ceinture ; c'est-à-dire qu'elles n'avaient fait que mettre une veste et un habit par-dessus leur robe, et un

chapeau sur la tête. En place d'épées, elles avaient des houssines, et *Fidèle* était un manchon.

Lady Morgan me raconta après cela plusieurs détails intéressans sur la célèbre miss O'Neil, que je regarde, ainsi que je te l'ai déjà dit, comme le plus grand grand talent dramatique que j'aie jamais eu l'occasion d'admirer. Elle me raconta que cette actrice, qui est douée d'un si grand génie, a joué dans l'origine fort long-temps au théâtre de Dublin, sans fixer le moins du monde l'attention. On la négligeait complètement, et elle était si pauvre, qu'en rentrant chez elle le soir elle ne trouvait qu'un plat de pommes de terre pour souper, et un mauvais lit qu'elle partageait avec ses trois sœurs. Lady Morgan étant allée la voir une fois, la trouva raccommo-
dant ses deux vieilles paires de bas, qu'elle lavait elle-même tous les matins afin de paraître en bas blancs sur la scène. Lady Morgan lui procura le moyen de soigner un peu sa toilette, que jusqu'à ce moment elle avait négligée. Après cela elle réussit un peu mieux, mais toujours faiblement. Vers cette époque, un des directeurs du théâtre de Londres vint par hasard à Dublin, la vit et, meilleur connaisseur que le public irlandais, l'engagea sur-le-champ pour la capitale, où elle fit fureur dès sa première apparition, et, de pauvre et obscure comédienne de province, devint, en peu de temps, la plus célèbre actrice du royaume. Quant à moi, je

ne puis songer sans ravissement aux pièces où je l'ai vue. Jamais depuis ce temps je n'ai pu supporter aucune actrice dans le rôle de Juliette. Toutes me semblent maniérées, affectées, à côté de la nature. Chez elle, au contraire, la vie tout entière de la Juliette de Shakspeare s'offrait en peu d'heures devant les yeux des spectateurs. D'abord on ne voyait que l'enfant innocente, jeune, gaie et naïve; puis, quand l'amour se réveillait dans son sein, il semblait qu'un nouveau soleil venait de se lever sur elle; tous ses mouvemens devenaient plus voluptueux, ses yeux plus brillans : c'était vraiment la vierge du midi s'abandonnant à sa passion avec toute l'ardeur du ciel sous lequel elle était née. Ce n'était pourtant encore qu'une fleur qui s'épanouissait; mais les chagrins et les malheurs ne faisaient que trop tôt mûrir le fruit. Une dignité imposante, la plus vive tendresse, la plus ferme résolution dans l'adversité, prenaient la place de l'ardente passion jusqu'à ce que le désespoir vînt tout flétrir. Comme elle représentait ce désespoir ! qu'elle était terrible ! qu'elle était déchirante, et pourtant qu'elle était toujours belle jusqu'au dernier moment ! Sûre d'elle-même, elle se permettait souvent des écarts qui, dans toute autre circonstance, auraient donné prise au ridicule. C'est ainsi que sa folie et sa mort, dans la *Belvidera de Venise Sauvée*, étaient d'une vérité physique si effrayante, que l'on pouvait à peine en

supporter l'aspect, et pourtant la douleur que l'on éprouvait était toujours morale. Quant à moi, je sais bien qu'après l'avoir vue, je fus incapable, pendant tout le reste de la soirée, d'éprouver aucune sensation physique, et le matin même, en me réveillant, je me surpris versant des larmes sur le sort de Belvidera. A la vérité, j'étais à cette époque encore fort jeune; mais bien des gens éprouvaient la même chose que moi : et ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que les Allemands, les Français, les Italiens, portaient tous le même jugement sur elle, quoique d'ordinaire il faille d'abord s'accoutumer aux usages du pays avant de pouvoir bien apprécier un comédien étranger. Elle seule faisait exception; parce qu'il n'y avait pas dans son jeu la moindre trace de manière. Elle n'était pas, à proprement parler, belle, quoiqu'elle fût très-bien faite et qu'elle eût des épaules, des bras et des cheveux superbes; mais sa physionomie possédait cette expression tragique, indéfinissable, qui, dès qu'elle se montre, remue tous les sentimens de l'ame. On croit lire dans de pareils traits le germe de toutes les passions, recouvert d'un repos surnaturel, comme la neige couvre les feux d'un volcan.

Les habitans de Dublin étaient restés aveugles pour tant de génie et de talent; mais quand, l'année d'après, cette même miss O'Neil, fêtée, célébrée, divinisée à Londres, revint jouer quelques rôles de passage

dans sa ville natale, l'effet qu'elle fit fut si grand, que non-seulement le public se montra comme enivré, mais encore qu'il fallut emmener de la salle plusieurs dames, qui s'étaient trouvées mal, et qu'il y en eut même une qui, à l'aspect de la démenie de Belvidera devint réellement folle et mourut à l'hôpital des aliénés. Quand on songe à ces choses-là, l'enthousiasme de la foule fait presque pitié.

Cette grande actrice s'est toujours distinguée par le caractère le plus aimable, et a fait vivre sa famille, même à l'époque où ses profits étaient le plus minces. Elle avait fait ses premiers débuts sur un petit théâtre particulier en province. Ce théâtre étant sur le point de fermer et ne devant plus donner qu'une seule représentation, au profit des pauvres, on écrivit à miss O'Neil en Angleterre pour la prier de venir déployer sur la scène de ses premiers essais un talent qui faisait alors l'admiration des trois royaumes, en promettant de souscrire à toutes les conditions qu'elle ferait. Miss O'Neil répondit qu'elle se sentait à la fois flattée et honorée de la proposition, et que, loin de vouloir accepter aucune rémunération, elle saisirait avec joie cette occasion d'apporter son tribut au berceau de son faible talent. Elle promettait d'après cela de s'y trouver au jour fixé, sous la seule condition qu'il lui serait permis de contribuer aussi d'une légère somme à la bonne œuvre que l'on se proposait. Des témoins oculaires

m'ont assuré que jamais le chef-d'œuvre de Shakspeare ne fut plus parfaitement joué, et que miss O'Neil, qui se surpassa elle-même, fut merveilleusement bien secondée. Ce même jour, un riche baronet s'amouracha d'elle, et l'épousa peu de temps après. Il fit un grand vol au public, mais qui pourrait lui en vouloir? Miss O'Neil a maintenant plusieurs enfans; on assure qu'elle est toujours charmante. Elle vit heureuse dans la terre de son mari; et à compter de ce moment, elle ne s'est plus montrée sur aucun théâtre, ni public ni particulier

(La suite de cette lettre qui, d'après ce qu'on lit au commencement de la suivante, doit avoir contenu la description de quelques fêtes et réunions publiques, a été égarée).

LETTRE XLIII.

Bureau des Lettres mortes. — 2700 liv. sterl. incognito. — Le Médecin. — La Seriugue universelle. — Prophétesse du temps. — La Banque. — Métal des Billets de Banque. — Cerfs apprivoisés. — Gymnastique. — Départ de Dublin.

Dublin, le 1^{er} décembre 1828.

MA CHÈRE JULIE,

La description des *public dinners* étant maintenant terminée, ainsi que celle de la sottise perfidie de sir ***, je vais te conduire à un déjeuner à la Direction des Postes, dont le chef sir Edouard Lee, homme très-aimable et très-instruit, nous conduisit, ainsi que plusieurs dames qui y assistaient, dans les divers bureaux, *pour nous faire gagner de l'appétit*. Dans l'un d'eux, qu'on appelle *the dead letters* (les lettres mortes), il arriva, pendant que nous y étions, une aventure assez singulière. Toutes les lettres

dont les adresses sont tout-à-fait illisibles ou bien dont il a été absolument impossible de découvrir les destinataires, sont renvoyées à ce bureau, où on les ouvre au bout de quinze jours, et on les brûle si elles ne contiennent rien d'important. Cette manière me paraît assez barbare, puisqu'il pourrait résulter un chagrin mortel de ce qu'un employé de la poste trouverait sans aucune importance. Quoi qu'il en soit, tel est l'usage; et nous trouvâmes trois personnes fortement occupées de cette opération. Plusieurs d'entre nous s'emparèrent de quelques-unes de ces lettres destinées à périr et les parcoururent par curiosité. Tout à coup l'employé à côté duquel je me tenais prit en main une lettre assez épaisse, qui ne portait aucune adresse du tout, mais seulement la marque de la poste d'une ville de province d'Irlande. Que l'on juge de son étonnement lorsqu'en l'ouvrant il y trouva deux mille sept cent livres sterling en billets de banque renfermés sous une simple enveloppe. Ce fait parut important à tout le monde, et il fut décidé que l'on écrirait sur-le-champ à la ville d'où la lettre était timbrée pour prendre des renseignements à son égard.

Le soir, ayant voulu faire une visite à mes Philomèles, j'é les trouvai envolées. Le père était seul à la maison, et, *faute de mieux*, j'eus avec lui une conversation scientifique. Il me fit voir plusieurs

instrumens nouvellement découverts et fort intéressans; un entre autres qui fait connaître très-exactement la force des poumons et qui est, dit-on, inappréciable pour constater les affections de la poitrine. Sir A^{***} me raconta qu'un fonctionnaire distingué avait été l'année dernière abandonné de toute la médecine, comme attaqué d'une phthisie incurable. Prévoyant lui-même sa fin prochaine, il était sur le point de donner sa démission et de partir pour Montpellier, afin de retarder de quelques mois, s'il était possible, une mort inévitable. Sir A^{***} fut pourtant auparavant consulté, et l'idée lui étant venue de faire l'essai de cet instrument nouveau qu'il venait de recevoir de Londres, il vit à sa grande surprise que les poumons du patient avaient deux fois plus de force que les siens, qu'il regardait pourtant comme fort bons (1). Il reconnut d'après cela une maladie du foie qui avait pris tous les symptômes de la phthisie. Il ne fallut que quatre mois pour guérir complètement le malade, qui put ainsi conserver la place lucrative à laquelle il avait été sur le point de renoncer. Une autre petite machine très-compacte contenait en même temps une lancette, une ventouse, une pompe d'estomac, une petite seringue pour les oreilles et une seringue à clystère. Il faut convenir qu'il n'est guère pos-

(1) C'est sans doute le *stéthoscope*, dont il s'agit ici.

sible de pousser plus loin l'art de réunir beaucoup d'objets différens dans un petit espace. Je ne te décrirai pas les autres instrumens de torture; *tant pis pour l'humanité qu'il en faille tant!* Ce qui me plut davantage ce fut un baromètre représentant une dame qui, lorsque le temps est incertain, prend son parapluie, l'ouvre quand il pleut, et s'en sert comme d'une canne quand il fait beau. Se servir d'une dame pour annoncer les changemens si variés du temps! *Quelle insolence!*

Le 8.

Sir A^{***}, qui occupe, une place à la banque m'a fait voir aujourd'hui cet établissement. Le local est beau et servait autrefois à l'assemblée des deux chambres du parlement irlandais, que l'on voudrait si fort ravoïr. Ce qu'il y a de plus remarquable, ce sont les salles où l'on imprime les billets de banque; une magnifique machine à vapeur fait marcher les presses, tandis qu'une autre plus petite remplit la cuve d'eau et le fourneau de charbon, de sorte qu'il ne reste plus rien à faire aux hommes. Dans la première salle se prépare l'encre; dans celles qui suivent les billets reçoivent avec la plus grande promptitude leurs divers signes et ornemens. Il n'y a qu'un seul homme employé à chaque machine, et pendant qu'il porte les papiers blancs, l'un après l'autre, sous le timbre, le nombre des billets timbrés se marque dans une

boîte fermée, à côté. Dans la salle suivante, ils sont numérotés. Ceci se fait sur une petite boîte, et le mécanisme qu'il renferme numérote de lui-même, comme par une main invisible, depuis un jusqu'à cent mille. L'ouvrier qui y est employé n'a aussi chose à faire que noircir les numéros à mesure qu'ils se présentent et de placer les billets dans l'ordre convenable. Tout le reste se fait par le moyen de la machine elle-même.

Chaque billet qui, après l'émission, revient à la banque, est sur-le-champ déchiré, mais conservé pendant sept ans avant d'être brûlé. Lors de cette dernière opération, le papier et l'encre, qui sont d'une composition toute particulière, laissent un résidu d'indigo, de cuivre et de cendres de papier, qui ressemble à du métal et brille de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Comme de raison, il faut plusieurs quintaux de billets pour faire une once de cette substance dont je me suis procuré un beau morceau (1).

Nous montâmes après cela sur les toits de zinc de ce vaste édifice qui forme comme une espèce de petit monde à part. Montant et descendant tour à tour une foule d'escaliers, nous pûmes, comme *le diable*

(1) L'original dit en effet qu'il faut plusieurs *quintaux* (centner) de billets pour faire une *once* de résidu; mais c'est sans doute une faute d'impression, l'auteur aura voulu dire plusieurs centaines de livres sterling.
(N. du Trad.)

boiteux, plonger la vue dans beaucoup d'autres maison, mais nous finîmes par nous égarer si bien que nous eûmes besoin du fil d'Ariane pour nous retrouver. J'arrivai en conséquence trop tard à un grand dîner chez sir E. L^{***}, ce que du reste, en Angleterre, on ne prend pas en aussi mauvaise part que chez nous.

Le 9.

Lord Howth m'avait invité à une chasse au cerf, dont je reviens à l'instant, aussi satisfait que fatigué. Les leçons que j'avais prises à Cashel me furent très-utiles aujourd'hui, car lord Howth est un des cavaliers les plus adroits et les plus déterminés de l'Angleterre. On m'avait donné un très-bon cheval; et quoique je sois tombé deux fois et lord Howth une, je l'ai suivi de si près, que je ne crois pas avoir fait honte à notre cavalerie. Sur les cinquante habits rouges, il s'en est trouvé à la fin plus des deux tiers d'égarés. J'ai surtout remarqué un officier qui n'avait qu'un bras, ce qui ne l'empêchait pas d'être toujours parmi les premiers, sans que son excellent cheval ait refusé ou manqué un seul saut.

Cette chasse offre de temps en temps un divertissement très-agréable; mais ce qui m'est incompréhensible, c'est comment on peut pendant six mois se livrer trois fois par semaine à un plaisir en défi-

nitive si nul pour l'esprit, et cela toujours avec la même passion. Ce qui du reste rend pour moi la chasse au cerf moins agréable en Angleterre que partout ailleurs, c'est que les bêtes fauves que l'on poursuit sont toutes apprivoisées et dressées à cet exercice comme des chevaux de course. On les amène renfermées dans une caisse au rendez-vous de la chasse, et là on les met en liberté. La chasse commence quand on calcule que le cerf a eu le temps de gagner une avance assez considérable, et avant de le prendre on rappelle les chiens et on remet le cerf dans sa caisse. Cela n'est-il pas terriblement prosaïque, et suffit-il à l'agrément d'une pareille chasse que l'on y coure le risque de se casser le cou en sautant par-dessus un large fossé, ou la tête contre un grand mur ?

Le 10.

Depuis quelques semaines, je visite souvent l'académie de gymnastique, divertissement qui est maintenant très à la mode en Angleterre et en Italie. Il est certain que ces exercices sont inappréciables pour l'éducation de la jeunesse. Quand on songe aux moyens que l'on possède aujourd'hui pour le perfectionnement tant physique que moral de l'homme, aux établissemens d'orthopédie qui changent des bossus en Apollons, aux nouvelles inventions pour refaire des nez et des oreilles; enfin,

quand on voit journellement annoncer dans les gazettes des institutions, où l'on fait des savans achevés en trois ans, on éprouve presque l'envie de redevenir enfant, pour prendre sa part de ce mouvement général. On dirait que la loi du mouvement accéléré régit maintenant le moral comme le physique, et que la culture de l'esprit augmente dans la même proportion que la vitesse d'une bille qui tombe. Il ne faudra plus qu'une couple de révolutions en Europe, qu'un perfectionnement complet de l'action de la vapeur sur les esprits et sur les corps, et Dieu seul sait où nous en viendrons, même avant d'avoir découvert l'art de diriger les aérostats. Mais, pour en revenir à la gymnastique, son utilité est incontestable. Elle augmente à tel point les forces de la nature, et donne tant d'adresse au corps, que l'existence en est réellement doublée et triplée. Cela est littéralement vrai; car j'ai vu un jeune homme dont la poitrine, après trois mois d'exercice non interrompu, avait acquis sept pouces de plus en convexité. Les muscles des bras et des épaules devinrent comme du fer. Les personnes âgées même, fussent-elles sexagénaires, si elles n'en retiennent pas des avantages aussi frappans, ne laissent pas que de se renforcer considérablement par des exercices gymnastiques modérés. J'ai vu bien des gens de cet âge, qui pouvaient lutter avec de beaucoup plus jeunes qu'eux. Mais il faut pour cela de la constance; car plus on est âgé, plus les

commencemens sont pénibles et fatigans. Il y en a qui, pendant des mois entiers, éprouvent des douleurs cruelles dans les membres, comme celles que causerait un rhumatisme général. C'est un Français qui dirige maintenant cet établissement. Son prédécesseur, qui était Français aussi et qui s'appelait Beaujeu, est mort en quelque sorte sur le champ d'honneur. Voulant montrer à quelques dames combien l'exercice n° 7 était facile, la poutre céda, et en tombant il se cassa l'épine du dos. Il ne survécut que peu d'heures à cet accident, et mourut en s'écriant : « *Voilà le coup de grace pour la gymnastique en Irlande !* » Heureusement sa prédiction ne fut point vérifiée ; car elle est plus en vogue que jamais parmi les femmes comme parmi les hommes.

C'est ici la dernière lettre que je t'écris de Dublin. J'ai fait emballer ma voiture, et je l'ai envoyée à S... J'ai congédié mes domestiques anglais, et accompagné d'un seul honnête Irlandais, sous le *nom de guerre* connu, je pars romantiquement par Bath pour Paris, sans me presser et sans pourtant m'arrêter en chemin plus long-temps qu'il ne sera nécessaire. J'ai déjà fait mes adieux à mes amis des deux sexes, cérémonie la plus pénible de toutes au moment d'un départ, et il n'y a plus rien maintenant qui me retienne ici. En attendant, partout où je me trouverai, je serai toujours

Ton fidèle L***

LETTRE XLIV.

Faveur de Neptune. — Le Songe. — La Traversée. — Le jeune Héritier. — Nuit dans la Malle. — Shrewsbury. — Le *Tread-mill*. — Condamnés jaunes. — L'Eglise. — Singulières vieilles maisons. — Curiosité des rues. — Le petit Ecolier. — Ross. — La Rivière de Wye. — Le Château de Goderich. — Politesse forcée. — L'Echelle de Jacob. — Points de vue variés. — Trois Comtés à la fois. — Berceau de Henri V. — Rochers bizarres. — Le Malheureux Voyageur. — La Fête du Druid. — Monmouth. — Le Château de Henri V maintenant une basse-cour. — La Famille du Libraire. — Vol. — Bonté naturelle. — Fleurs de Feu. — Les Usines d'étain. — L'abbaye de Tintern. — Allée de Lierre. — La Roche des tempêtes. — Point de vue sublime. — Château de Chepstow. — Cromwell et Henri VIII embellissent les campagnes d'Angleterre. — Découverte.

Holyhead, le 15 décembre 1828.

CHÈRE ET FIDÈLE,

Tu m'as souvent dit que j'étais enfant, et rien n'aurait pu me flatter davantage. Oui, grâce au ciel, ma chère Julie, nous resterons enfans tous deux tant que nous respirerons, et quand même

nos traits seraient marqués de mille rides. Mais les eufans aiment à jouer; ils sont un peu inconséquens et toujours avides de plaisir. *C'est là l'essentiel.* C'est ainsi que tu dois me juger et ne pas attendre beaucoup plus de moi. Ne me reproche donc pas non plus que je parcoure le monde sans but. Juste ciel! Vois Parry: il avait un but celui-là, et il a été trois fois au pôle Arctique sans l'atteindre. Vois Napoléon, qui pendant vingt ans a entassé victoires sur victoires pour aller mourir à Sainte-Hélène, parce qu'il n'avait que trop bien et trop tôt atteint le sien. Et après tout, quel est le but des hommes? Personne ne peut le dire d'une manière précise. Le but ostensible n'est jamais qu'une partie du véritable; souvent même il n'est que le moyen qui doit y conduire, et quelquefois le vrai change et se modifie à l'infini pendant qu'on le poursuit. Il en a été ainsi avec moi. On a aussi d'ordinaire des buts collatéraux qui bien des fois deviennent les principaux, parce qu'ils conviennent mieux. J'ai aussi éprouvé cela. *Au bout du compte*, je suis content, et que peut-on désirer de plus?

Neptune paraît avoir une singulière prédilection pour moi, car toutes les fois qu'il m'a en son pouvoir, il m'y retient le plus long-temps qu'il peut. Le vent nous a été de nouveau absolument contraire et a soufflé avec une force extrême. Je ne suis heureux ni sur l'eau, ni sur les hautes montagnes: car je n'ai presque jamais eu un vent favorable sur

la mer, ni un ciel pur quand je me suis trouvé à plusieurs milliers de pieds plus près de lui.

Hier à onze heures du soir, j'ai quitté Dublin dans ma chaise de poste. Il faisait un beau clair de lune; l'air était doux comme en été. Je récapitulai un peu en moi-même les deux années qui venaient de s'écouler, et j'en passai les évènements en revue. Le résultat ne m'en déplut pas trop. A la vérité, j'ai erré de temps en temps; mais à tout prendre, je me crois devenu plus ferme et plus net. J'ai aussi profité, et j'ai appris, dans certaines spécialités, des choses que j'ignorais; ma machine physique ne s'est pas détériorée, et enfin j'ai déposé dans le portefeuille de la vie plusieurs souvenirs intéressans. Mais ce qui est plus important que tout le reste, c'est que je sens mon courage décuplé depuis que je t'ai quittée; aussi, tout en me réjouissant du présent, jetais-je un regard de satisfaction dans l'avenir. Quant à ce présent, il consistait dans la course rapide de mes chevaux, fouettés par un postillon à demi ivre, et qui, à la pâle lumière de la lune, volaient sur une digue bordant la mer; ils me conduisirent en peu de temps à l'élégante auberge de Howth, où je passai le reste de la nuit. Pendant que je prenais mon thé, je jouis de la société d'un monstrueux et superbe chien de Terre-Neuve, et j'eus le même honneur le lendemain à mon déjeuner. Tout-à-fait blanc, avec un museau noir, ce colossal animal

ressemblait parfaitement à un ours de la Mer glaciale qui aurait mis par distraction, comme dans l'Ours et le Pacha, la tête noire d'un de ses confrères d'Europe. Je voulus l'acheter ; mais l'hôte refusa de le vendre à quelque prix que fût.

La nuit, j'eus un singulier rêve. Je me croyais impliqué dans des affaires politiques par suite desquelles on en voulait à ma liberté ; ma vie même était menacée. D'abord j'échappai, par une suite de miracles, à la mort dans une grande chasse, quatre ou cinq chasseurs déguisés m'ayant surpris au fond d'un bois et ayant fait sur moi une décharge de leurs fusils, mais sans m'atteindre. Ensuite on tenta de m'empoisonner, et déjà j'avais avalé la poudre verte que l'on m'avait donnée en place d'une médecine, quand le duc de Wellington entra, et me dit du plus grand sang-froid que ce n'était rien, qu'on lui avait fait prendre le même poison, mais qu'il allait m'en donner l'antidote. Je l'avalai en effet, et je commençai sur-le-champ, toujours dans mon rêve, à vomir, ce qui était sans doute un pressentiment de ce que je devais éprouver le lendemain sur la mer. Bientôt pourtant, je me sentis mieux portant que jamais. Du reste, mon affaire allait au gré de mes désirs ; je partais et j'approchais déjà du but ; tout à coup des brigands me surprennent, m'arrachent de ma voiture, me traînent au milieu de broussailles, de ruines, jusqu'au haut d'un mur

très-étroit et très-élevé, sur lequel nous marchons pendant que les pierres usées par le temps tombent en poussière sous mes pieds. Notre course ne finissait pas, et indépendamment de l'effroi, j'étais encore, ainsi que les brigands eux-mêmes, en proie à une faim dévorante. Ils me crièrent aussi avec colère qu'il fallait que je leur procurasse à manger, sans quoi, ils me tueraient pour se nourrir de ma chair. Dans cet embarras, il me sembla entendre une voix qui me dit à l'oreille : « Indique-leur cette porte. » Je levai les yeux, et j'aperçus un grand édifice, ressemblant à un couvent, tout recouvert de lierre et entouré de noirs sapins. Il n'y avait de point de fenêtre, et pour toute entrée une *porte cochère* de bronze, mais assez haute pour pouvoir y faire entrer une maison. Je prends sur-le-champ mon parti, et je crie aux brigands : « Insensés ! pourquoi me demandez vous à manger quand le grand magasin est devant vos yeux ? » — « Où est-il ? » me demande le capitaine d'une voix terrible. — « Ouvrez cette porte, » lui dis-je d'un ton railleur. A ces mots la bande tout entière qui paraissait ne pas l'avoir encore aperçue, s'y élance, son capitaine à sa tête ; mais avant qu'elle n'y arrive, les deux énormes battans s'ouvrent majestueusement et en silence, et nous présentent un étrange spectacle. Nous apercevons une salle immense et qui paraît sans fin. Le plafond s'élève à une hauteur étourdis-

sante, l'ensemble est décoré avec magnificence d'ornemens d'or transparent et coloré, de bas-reliefs et de tableaux qui tous semblent avoir de la vie et du mouvement. Des deux côtés s'étendent, le long des murs, deux rangées à perte de vue de figures de bois grossièrement faites, à visages peints, vêtues d'or et d'acier, la lance en arrêt, et assises sur des chevaux empaillés. Au milieu, la perspective est fermée par un cheval noir et gigantesque, monté par un chevalier trois fois plus grand et plus effroyable que les autres. Des pieds jusqu'à la tête, il est revêtu d'une armure noire. En le voyant, je m'écrie comme inspiré : « Ah Roger, c'est donc toi ; mon respectable ancêtre, sauve-moi ! » Ces paroles répétées par les échos de ces voûtes retentirent comme du tonnerre. Nous crûmes voir les figures de bois ainsi que leurs chevaux tourner les yeux d'une manière terrible. Nous frémîmes tous. Soudain le géant jette en l'air son effrayante épée, et déjà son cheval, qui s'élance vers nous à grands pas, est tout près, quand une cloche se fait entendre et le géant redevient immobile. En attendant, saisis d'effroi, nous avions tous pris la fuite, et j'avouerai à ma honte que je ne fus pas le dernier à me sauver. J'arrivai au milieu de décombres ; la frayeur me permettait à peine d'avancer. En ce moment, j'aperçus une petite porte dérobée, et je voulus y passer, quand une voix claire cria à mon oreille : *Half past seven* (sept

heures et demie). Je me sentis prêt à rentrer sous terre de frayeur, mais au même instant une main vigoureuse me saisit : j'ouvris les yeux, et je vis au pied de mon lit mon domestique irlandais qui me dit que, si je ne me levais pas sur-le-champ, le bateau à vapeur partirait infailliblement sans moi. Tu vois, chère Julie, qu'aussitôt que je me remets en voyage, mes aventures recommencent, ne fût-ce qu'en songe.

En arrivant à bord du vaisseau, je trouvai l'équipage occupé à embarquer une belle voiture, chargée de plus d'inutilités et de commodités encore que je n'en emporte avec moi quand je me mets en route. Les domestiques du propriétaire l'entouraient d'un air zélé et respectueux, tandis qu'un petit jeune homme d'environ vingt ans, à cheveux blonds et soigneusement bouclés, habillé de noir, mais avec beaucoup d'élégance, se promenait nonchalamment sur le pont avec toute l'indolence d'un fashionable anglais, et sans faire la moindre attention ni à sa voiture, ni à la peine que prenaient ses gens. J'appris qu'il venait de recueillir en Irlande un héritage de 20,000 livres sterl. de rente, qu'il allait s'occuper à dépenser. Il partait en toute hâte pour Naples, et paraissait si content, que le mal de mer, lui-même ne fut pas capable de troubler sa belle humeur. Comme je causais avec lui, je pensai en moi-même, et en nous considérant intérieurement tous deux : *Voilà*

le commencement et la fin ! l'un que le monde envoie au dehors en lui disant : Repais-toi de mes plaisirs ! et l'autre que le monde rappelle chez lui avec ces mots : Digère mes plaisirs ! Veuille le ciel me conserver mon bon estomac pour cette digestion ! Mais ces idées mélancoliques n'étaient que l'effet du malaise de ma position sur le vaisseau. Après un peu de réflexion, je contemplai ce jeune homme et ses brillantes espérances avec autant de satisfaction que si j'eusse partagé son bonheur et ses illusions.

Je compte repartir ce soir par la malle, et j'espère qu'un bon dîner mettra un terme aux restes du mal de mer que la traversée m'a laissés.

Shrewsbury, le 16 au soir.

Je n'ai pas été tout-à-fait aussi heureux que je m'y attendais. Le dîner n'était pas bon, et les suites du mal de mer m'avaient donné la migraine, en compagnie de laquelle il me fallut partir à minuit. Par bonheur, nous n'étions que deux dans une voiture commode et disposée pour quatre personnes ; de sorte que nous avions chacun une banquette tout entière à notre disposition. Je dormis d'après cela passablement bien, et l'air ainsi que le mouvement uniforme eurent un effet si avantageux sur moi, qu'à sept heures, quand je me réveillai, mon mal de tête était à peu près passé. La malle de Holyhead est obligée de faire deux milles d'Allemagne par

heure, tous les repas compris, de sorte que les chevaux vont presque toujours au galop. Nous sommes arrivés à l'heure du déjeuner à Shrewsbury, où je suis resté pour voir la ville. Je suis d'abord allé visiter le château, antique édifice, construit en pierre rouge, mais dont l'intérieur est un peu modernisé. Le point de vue du haut de l'ancien donjon, où on a élevé un petit pavillon, est fort agréable; il s'étend sur la rivière et sur une campagne riche et fertile. Non loin de là est la prison de la ville, où je vis travailler les pauvres diables au *tread-mill*. Ils étaient tous vêtus de drap jaune, et ressemblaient à autant de postillons saxons, de qui le phlegme aurait souvent besoin d'un pareil aiguillon. De cet établissement moderne, me reportant tout à coup de huit cents ans en arrière, je me dirigeai vers les restes de l'ancienne abbaye, dont on n'a conservé que la belle église. Les vitraux peints y ont été, comme dans toute l'Angleterre, détruits par les fanatiques iconoclastes du temps de Cromwell; mais ici ils ont été singulièrement bien restaurés par des peintres modernes. Le fondateur de cette abbaye, Robert Manners, premier comte de Shrewsbury, est représenté dans l'église, où on lui a élevé un monument. A côté de lui se trouve un autre monument semblable à celui de Worcester, mais plus petit. Il est aussi

couché sur la pierre, les jambes croisées, position qui paraît avoir été particulièrement adoptée pour les tombeaux des templiers. Le comte de Shrewsbury ne se contenta pas de fonder et de doter cette abbaye ; il y prit encore l'habit de moine pour expier ses péchés, et y mourut.

La ville est très-remarquable par le grand nombre d'anciennes maisons particulières qu'elle renferme, et qui toutes présentent l'architecture et les formes les plus singulières. Je me suis plus d'une fois arrêté dans les rues pour en dessiner quelques-unes sur mes tablettes ; ce qui ne manquait pas de rassembler autour de moi une foule de gens qui me regardaient avec étonnement, et qui souvent me troublaient. Les Anglais ne doivent pas d'après cela témoigner trop de surprise, s'il leur en arrive autant en Turquie et en Égypte.

Hereford, le 17.

On ne saurait disconvenir qu'après en avoir été pendant quelque temps privé, on ne retrouve avec plaisir le *comfort anglais*. La variété est, sans contredit, l'ame de la vie, et donne un nouveau prix à chaque chose à *son tour*. Les bonnes auberges, les déjeuners et les dîners servis avec tant de propreté, les lits vastes et bien bassinés, les sommeliers polis et adroits, me causèrent une sensation fort agréable après les privations irlandaises, et m'eurent bientôt

réconcilié avec l'augmentation du prix. A dix heures du matin je quittai Shrewsbury, toujours par la malle, et j'arrivai à Hereford à huit heures du soir. Comme le temps n'était pas froid, je voyageai sur l'impériale, et je cédai ma place dans l'intérieur à mon domestique. J'eus pour société deux ou trois hommes assez insignifiants et un jeune garçon de onze ans très-éveillé. On parla force politique. L'enfant appartenait à des parens aisés, et il se rendait tout seul de sa pension située à cent milles de chez lui, à la maison paternelle, pour y passer les fêtes de Noël. Cet usage de livrer de si bonne heure les enfans à leurs propres forces, contribue sans doute à leur donner pour le reste de leur vie cette indépendance et cette fermeté qui distinguent les Anglais de toutes les autres nations, et surtout des Allemands. La joie et l'inquiète agitation de l'enfant, à mesure qu'il approchait de ses pénates, me touchèrent et me réjouirent. Il s'y montrait quelque chose de si naturel et de si vrai que je me reportai involontairement à ma propre enfance, temps duquel nous ne commençons à apprécier l'inappréciable bonheur que quand il est depuis long-temps loin de nous,

Monmouth, le 18.

Ma bonne Julie, je viens de passer de nouveau, aujourd'hui, une de ces journées romantiques dont j'avais été trop long-temps privé, une de ces jour-

nées dont les images variées réjouissent l'esprit comme les contes de fées dans l'enfance. Je la dois à la célèbre *scenery* (point de vue) des bords de la rivière de Wye, qui, même en hiver, pourraient à bon droit prétendre au titre d'une des plus belles contrées de l'Angleterre.

Avant de quitter Hereford j'allai encore, de très-grand matin, voir la cathédrale, qui ne renferme rien de fort remarquable, si ce n'est un beau portique, et qui faillit me faire manquer la malle, laquelle, en Angleterre, n'attend personne. Elle était déjà en route, et je puis dire sans exagération que je la rattrapai au vol. Du reste, je ne m'en servis que pendant les treize premiers milles jusqu'à Ross, chemin que nous parcourûmes avec une rapidité extraordinaire, quoique la voiture fût attelée de quatre chevaux aveugles. A Ross, je descendis et je louai une barque, que j'envoyai en avant m'attendre au château de Goderich, pour lequel je me mis en route à pied. Cette route me conduisit d'abord vers un cimetière élevé, avec une vue magnifique, et puis par une campagne fertile qui ressemblait aux bords du lac de Lugano, jusqu'à la rive, où je trouvai la petite barque avec deux rameurs et mon Irlandais. Il me fallut traverser la rivière, qui, en cet endroit est assez rapide, pour arriver à la montagne, dont le sommet est couronné par le vieux château. J'eus quelque peine à la gravir sur le ga-

zon glissant. Tandis que je passais sous la grande porte un coup de vent m'enleva ma casquette, comme si le génie de la montagne eût voulu me forcer de rendre hommage aux mânes des chevaliers qui avaient habité ces lieux. Mais cela n'était nullement nécessaire pour augmenter le respect et l'admiration avec lesquels je parcourais ces sombres passages, ces vastes cours, et ces escaliers vermoulus. Durant l'été et l'automne les bords du Wye ne désemplissent pas de curieux ; mais comme les méthodiques Anglais n'ont peut-être jamais songé à faire ce voyage en hiver, les habitans n'y sont pas préparés, et pendant toute la journée je ne trouvai nulle part de guide, ni rien de ce qui contribue à l'agrément des voyageurs. C'est ainsi que l'échelle dont on a besoin pour monter sur la principale tour avait déjà été serrée dans ses quartiers d'hiver. Cependant, à l'aide des rameurs et de mon domestique, j'établis une sorte d'échelle de Jacob, et en grimpant sur leurs dos je m'élançai dans la tour. Du sommet de cet édifice, l'œil embrasse une étendue de pays incommensurable, et si les chevaliers se livraient, comme tant d'autres, au brigandage, il devait leur être facile de voir, de cette hauteur, tous les voyageurs à plusieurs milles de distance. Après avoir visité avec soin tous les plus petits recoins de cette tour, je redescendis la montagne de l'autre côté, et je me rembarquai dans mon bateau, où je

déjeunai agréablement pendant que, d'une course rapide, il descendait le courant. Le temps était beau et le soleil brillant, circonstance fort rare dans cette saison de l'année, et l'air était aussi doux que chez nous dans un beau jour d'avril. A la vérité, les arbres n'avaient point de feuilles; mais comme leurs branches étaient remarquablement serrées, qu'ils étaient entremêlés de beaucoup d'arbres toujours verts, et que le gazon offrait une verdure beaucoup plus éclatante qu'en été, le paysage perdait bien moins qu'on ne l'aurait cru par l'effet de la saison. Le sol est d'une fertilité extraordinaire; les collines sont cultivées du bas jusqu'en haut; il y a peu de blé, mais principalement des bois entremêlés de prairies, où à chaque instant on voit apparaître une tour, un village ou un château, que les sinuosités de la rivière présentent sous une foule d'aspects différens. Pendant quelque temps nous voguâmes sur les limites de trois comtés : celui de Monmouth à droite, celui de Hereford à gauche, et celui de Gloucester devant nous. Dans un site pittoresque, en face de quelques forges dont les flammes sont visibles même le jour, s'élève une maison de campagne qui porte à moitié l'empreinte des temps modernes, et à moitié celle des siècles passés. Cette maison est le hertceau de Henri V; car c'est ici qu'il passa son enfance, sous la garde de la comtesse de Salisbury. Plus bas, au fond de la vallée, on voit la petite église,

peu remarquable, où il fut baptisé, et où reposent les restes de sa gouvernante. Azincourt et Falstaff, le moyen âge et Shakspeare, se présentèrent tout vivans à mon imagination, jusqu'à ce qu'une nature plus grande et plus ancienne encore vînt me faire oublier tout le reste. Notre barque entra dans la région des rochers, où la rivière écumante et ses bords pleins de hardiesse prennent le plus imposant caractère. Ce sont des murs de pierre usés par les siècles, de dimensions gigantesques, s'élevant, roides et perpendiculaires, au-dessus des forêts de chênes, et tapissés de festons de lierre de cent formes différentes. Les pluies et les tempêtes de tant de milliers d'années ont donné à cette masse friable des formes si bizarres, que l'on croirait voir le travail de la main des hommes. Des châteaux et des tours, des amphithéâtres et des remparts, des toits et des obélisques, semblent railler le voyageur, qui se croit transporté au milieu des ruines d'une ville de guerre. Souvent, pendant l'orage, quelques-unes de ces images se détachent, et roulent, avec un bruit effrayant, de rocher en rocher, jusque dans le fond de la rivière. On me fit voir les restes d'un de ces blocs et le tonbeau du malheureux Portugais qu'il écrasa dans sa chute. Ces singuliers rochers s'étendent pendant l'espace de près de huit milles jusqu'à une lieue de Monmouth, où ils se terminent par un colosse isolé que l'on a surnommé la Tête du Druides. Vu sous

un angle donné, il présente le profil antique et parfaitement formé d'un vieillard qui paraît plongé dans un profond sommeil. Comme nous passions devant, la lune se levait précisément au-dessus de cette tête, et lui prêtait une expression frappante. Depuis combien long-temps, me dis-je, les yeux de ce dormeur sont-ils fermés ! Combien de fois la lune a-t-elle déjà éclairé ses pâles traits, et que de choses n'a pas vues cet œil dans les siècles reculés, s'il a jamais été ouvert ! En ce moment, je ne doutais pas qu'il ne l'eût été réellement. Cette pierre inanimée avait acquis pour moi plus de vie que les êtres humains dont j'étais entouré.

En quittant ces rochers, nous voguâmes, pendant quelque temps, entre des bords resserrés et boisés, dont les arbres descendaient jusqu'à la surface de l'eau ; puis nous vîmes à un grand plateau de rochers qu'on appelle la Plaine du roi Arthur parce que l'on prétend que ce monarque fabuleux y avait dressé son camp. Une demi-heure après, nous arrivâmes à Monmouth, petite et ancienne ville, célèbre pour avoir vu naître Henri V. Sa statue orne le toit de l'hôtel-de-ville. Mais, quant au château où il vit le jour, il n'en reste plus qu'une fenêtre gothique et une cour dans laquelle on élève des coqs d'Inde, des oies et des canards. Cela aurait mieux convenu au lieu de la naissance de Falstaff.

Étant entré chez un libraire pour acheter une

description du lieu, j'y fis par hasard la connaissance d'une famille très-aimable. Elle se composait du vieux libraire, de sa femme et de leurs deux filles, jeunes campagnardes fort jolies et les plus innocentes que j'aie jamais rencontrées. Je les trouvai prenant leur thé; et le père, brave homme et étonnamment bavard pour un Anglais, me saisit pour ainsi dire au collet, pour me faire les questions les plus singulières sur le continent et sur la politique. Les filles, qui avaient l'air de me plaindre, sans doute parce qu'elles connaissaient leur père, voulurent mettre un frein à sa curiosité; mais je m'y prêtai *de bonne grace* pendant une demi-heure, ce qui me gagna si fort la bienveillance de la famille, que tous ses membres se réunirent pour me presser de rester, pendant quelques jours, dans ces beaux environs, et de prendre mes quartiers chez eux. Quand je me retirai, ils ne voulurent absolument pas me permettre de payer le livre que j'avais acheté, et il fallut *bon gré mal gré* que j'acceptasse ce cadeau.

De pareilles conquêtes me font plaisir, parce que c'est le cœur seul qui les procure.

Chepstow, le 19.

M'étant levé de bonne heure, et voulant partir après avoir déjeuné à la hâte, je remarquai, non sans une désagréable surprise, que ma bourse et mon portefeuille, qui ne quittent jamais ma poche,

avaient disparu. Je me rappelai parfaitement que, la veille au soir, me trouvant tout seul dans le *Coffee room*, j'y avais dîné, que j'y avais écrit, et que j'aurais posé l'un et l'autre à côté de moi, ayant tiré de mon portefeuille des notes pour ma lettre, et ayant eu besoin de ma bourse pour payer le batelier. Je les avais indubitablement laissés sur la table, et je soupçonnai le sommelier de les avoir pris. Je le fis sur-le-champ appeler; je récapitulai toutes ces circonstances; et je lui demandai, en le regardant fixement, s'il n'avait réellement rien trouvé. Il pâlit, se troubla, et me dit en balbutiant qu'il n'avait rien vu qu'une seule feuille de papier, sur laquelle il y avait de l'écriture, et qui, à ce qu'il croyait, devait être encore sous la table. J'y jetai les yeux, et je trouvai effectivement ce papier au lieu indiqué. Tout cela me paraissait de plus en plus suspect. Je fis, d'après cela, des représentations assez sérieuses, contenant même des menaces, à l'hôte, homme de mauvaise mine et haut comme un hêtre: mais il me répondit sèchement qu'il connaissait les gens qu'il avait à son service; que, depuis trente ans, aucun vol n'avait été commis chez lui, et que mon assertion lui paraissait, d'après cela, fort extraordinaire; que cependant; si je le désirais, il mènerait sur-le-champ tous ses domestiques chez un magistrat, pour y affirmer sous serment leur innocence; qu'il laisserait visiter sa maison du haut en bas. Mais, dans

ce cas, ajouta-t-il d'un ton railleur, n'oubliez pas que vos effets seront aussi visités dans le plus grand détail, et que, si l'on ne trouve rien chez nous, vous aurez à payer les frais et par-dessus le marché des dommages-intérêts. *Qu'allais-je faire dans cette galère ?* dis-je en moi-même ; je sentis bien que ce qu'il y avait de plus prudent était de me consoler de ma perte qui pouvait se monter à moins de dix guinées, et de partir. Je pris, d'après cela, de nouveaux billets de banque dans ma valise ; je payai le mémoire qui était assez raisonnable, et, dans l'argent qu'on me rendit, je crus bien évidemment reconnaître un de mes propres souverains à une petite raie au-dessus de l'œil de George IV. Convaincu que l'hôte et son sommelier s'étaient entendus pour me voler, je secouai la poussière de mes pieds, et, quand je fus hors de la maison, j'éprouvai la satisfaction d'un homme qui vient de sortir d'un repaire de brigands.

En attendant, pour rendre du moins un service aux voyageurs futurs, je fis arrêter ma voiture, dès que j'eus tourné le coin de la rue, et je me rendis à pied chez le libraire dont j'ai parlé hier, pour lui raconter ma mésaventure. L'étonnement et les regrets de toute la famille furent extrêmes ; mais, au bout d'un instant, les filles commencèrent à parler à l'oreille de leur mère, elles se firent des signes, puis elles prirent leur père à part, et, après une courte

délibération, la plus jeune s'approcha de moi avec hésitation, et me demanda en rougissant si la perte que je venais de faire ne m'aurait pas par hasard occasionné *a temporary embarrassment* (un embarras momentané), et si je ne consentirais pas à accepter un prêt de cinq livres sterling que je leur rendrais à mon retour. En parlant ainsi, elle voulut me glisser un billet dans la main. Cette générosité me toucha réellement jusqu'au fond du cœur. Elle avait quelque chose de si aimable et de si désintéressé que le plus grand bienfait, dans d'autres circonstances, ne m'aurait peut-être pas inspiré autant de reconnaissance que cette simple marque de bonne volonté. Je te laisse à penser combien mes remerciemens furent sincères ! Je répondis que si je m'étais trouvé le moins du monde dans l'embarras, je n'aurais certainement pas été trop fier pour accepter un prêt offert avec tant de franchise ; mais, comme je n'en avais nul besoin, je voulais mettre leur générosité à une autre épreuve, et je demandai en conséquence à pouvoir emporter avec moi sur le continent un baiser de chacune de mes deux aimables galloises ; elles me l'accordèrent en riant beaucoup et sans aucune prudence : ainsi chargé, je remontai dans ma chaise de poste.

Ayant voyagé hier par eau, je préférerai aujourd'hui la route de terre, qui conduit le long du bord de la rivière jusqu'à Chepstow. La campagne conserve

le même caractère; elle est riche, offrant alternativement de sombres forêts et de vertes prairies, animées ici par des usines d'étain et de fer, dont le feu sort des énormes cheminées en flammes jaunes, rouges, bleues et vertes, qui prennent souvent la forme de fleurs étincelantes quand le feu et la fumée rabaissés par le poids de l'atmosphère demeurent pendant long-temps suspendus en une masse compacte et immobile. Je descendis pour examiner une des usines d'étain. Elle n'était pas, comme à l'ordinaire, mise en mouvement par une machine à vapeur, mais par un énorme moulin à eau, dont la roue était haute comme une maison et qui, à son tour, en faisait tourner trois ou quatre petites. Cette roue avait la force de quatre-vingts chevaux, et la promptitude avec laquelle elle tournait, le bruit assourdissant qu'elle faisait au moment où on la mettait en mouvement, les étincelles qui volaient de tous côtés autour du fourneau où le métal rougissait, et les figures noires et à demi nues qui travaillaient avec leurs marteaux et leurs massues et retournaient les plaques rouges et sifflantes, tout cela donnait une parfaite idée des forges de Vulcain.

La manipulation commence en plaçant sous une lame qui agit d'elle-même des barres de fer forgées de huit pieds de long et d'un demi-pouce d'épaisseur. Cette lame les coupe en morceaux d'un pied de long avec autant de grace et de facilité que

si c'était du beurre frais. Les morceaux ainsi coupés sont sur-le-champ jetés à un ouvrier qui les glisse dans un feu d'enfer où ils rougissent en peu d'instans. Il les en retire alors avec des pincés et les jette un peu plus loin sur le terrain qui est recouvert de sable. Là un troisième ouvrier les retire et les pousse sous un cylindre qui, après quelques heures, les transforme en des plaques quatre fois plus longues et plus unies que la barre. Ces plaques rentrent encore dans le feu, repassent sous le cylindre, et cela à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'elles deviennent minces comme une feuille de papier. Ce n'est qu'après cela qu'on les découpe dans la forme définitive qu'elles doivent garder, et puis qu'on les bat et les nettoie, ce qui exige encore un passage par le feu et quelques autres opérations. Cela fait, elles passent dans une seconde maison, où on les lave dans du vitriol et du sable, et après quoi on les trempe dans l'étain tenu en fusion avec de la graisse pour empêcher qu'il ne s'oxide; et enfin des femmes les nettoient avec du son, et leur donnent un tel poli qu'on peut s'y mirer. Une usine de ce genre est comme un petit monde. On y voit, de même que dans le grand, le plus haut et le plus bas subsister en même temps, chacun passer difficilement par tous les degrés différens, et ce qu'il y a de plus grossier devenir, par la suite des temps, ce qu'il y a de plus fin.

Vers la moitié du chemin, l'agréable campagne

se changea de même qu'hier en sévères rochers, et dans un endroit où les montagnes, s'arrondissant en cercle, formaient au milieu d'elles un bassin profond, nous vîmes, s'élevant au-dessus des flots argentés de la rivière, les célèbres ruines de l'abbaye de Tintern. Il serait difficile d'imaginer un site plus favorable, et des restes plus imposans d'un couvent antique et vaste : son entrée ressemble à une décoration de théâtre dans laquelle le peintre se serait livré à toute la bizarrerie de son imagination. La grande église subsiste encore presque tout entière; il n'y manque que quelques colonnes et le toit. Les bâtimens ont été entretenus par les mains des hommes, tout juste autant qu'il convient que des ruines le soient, c'est-à-dire que les décombres peu pittoresques et qui auraient mis des obstacles à ce qu'on les parcourût avec commodité, ont été enlevés, sans pourtant que rien ait été réparé ou que l'on puisse reconnaître les soins qui y ont été donnés. Un beau tapis de roses bien uni couvre le terrain, et des plantes parasites à larges feuilles, croissent entre les pierres. Les ornemens qui jonchent la terre ont été disposés dans un désordre artificiel; et une double allée, je ne saurais lui donner un autre nom, de plants de lierre s'élève autour des colonnes et forme au-dessus de la tête un toit de verdure d'une beauté merveilleuse. Afin de mieux préserver la ruine, on a fait faire une porte neuve, garnie de fer, mais dans le

style de l'ancienne, qui, en s'ouvrant inopinément, produit l'effet le plus frappant. On se trouve tout à coup au milieu de cette allée de colonnes et de lierre, formant une perspective qui, à trois cents pas de distance, se termine par une magnifique fenêtré, haute de quatre-vingts pieds, large de trente, derrière les arceaux, artistement sculptés, de laquelle on aperçoit une haute montagne à pic et boisée du milieu des arbres de laquelle s'élèvent par-ci par-là des masses de rochers sourcilleux. Au-dessus de la tête le vent joue dans les guirlandes de lierre, et l'on voit les nuages glisser rapidement sur le ciel azuré. Quand on est parvenu au milieu de la nef, où l'on se trouve au point d'intersection de la croix, les fenêtres latérales, qui sont presque aussi grandes que celle du milieu, présentent des points de vue aussi beaux que celle-ci, quoique différents, mais toujours dans le style sauvage et sublime qui convient à la ruine. L'église est entourée d'un fertile verger qui doit offrir au printemps un aspect délicieux, quand les vieux murs noircis s'élèvent au milieu d'une mer de fleurs odoriférantes. Un lord qui était en même lord-lieutenant de la province, et du reste un vrai Vandale, avait formé, à ce que l'on m'assura, le pieux projet de rétablir l'église. Par bonheur le ciel l'appela à lui avant qu'il eût eu le temps d'exécuter son plan.

Depuis l'abbaye de Tintern la route s'élève tou-

jours jusqu'à ce qu'elle parvienne à une hauteur considérable au-dessus de la rivière, que cependant on ne perd jamais de vue. Au bout de deux ou trois milles, le pays acquiert son plus haut point de beauté. Non loin d'une maison de plaisance du duc de Beaufort, appelée *the moss house* (la maison de mousse), les jardins les plus délicieux s'y dessinent au milieu de bois sauvages et d'arbustes toujours verts, tantôt sur la crête des rochers, tantôt dans d'obscurs ravins formés par la nature, tantôt sur des plateaux découverts, et montent ainsi jusqu'au sommet de la montagne *the Windcliff* (la roche des tempêtes), d'où l'on jouit d'un des plus magnifiques points de vue de l'Angleterre et du style le plus sublime.

Le précipice, qui a environ huit cents pieds de profondeur et qui est assez roide, présente en partie des rochers qui avancent, et en partie une plaine vaste, boisée, et qui descend dans une pente rapide. A ses pieds, l'œil suit pendant plusieurs milles le cours du Wye, qui, sortant à gauche d'un ravin boisé, s'approche en un vaste demi-cercle, entoure une presque île verte, ressemblant à un jardin et fermée par une colline couverte de bosquets; puis à droite se fraie en écumant un chemin le long d'un énorme mur de rochers, presque aussi élevé que le point sur lequel on est placé, et finit non loin des ruines du château de Chepstow, qui ressemblent à une ville abandonnée, pour se jeter

dans le canal de Bristol, lequel lui-même se confond dans un lointain nébuleux avec les flots de l'Océan.

De l'autre côté de la rivière s'étend, presque sur toute la largeur du paysage, la crête aiguë d'une longue montagne couverte de bois, tandis que du milieu des arbres se montre de temps en temps un mur de rocher orné de festons pittoresques de lierre. Au-dessus de cette crête, on aperçoit encore de l'eau : c'est la Saverne, fleuve qui en cet endroit a cinq milles de large, dont la surface est sillonnée par cent voiles, et au-dessus de laquelle on voit deux rangées de collines bleuâtres s'élevant l'une au-dessus de l'autre et couvertes de la plus riche culture.

La manière dont tous ces objets sont groupés forme un idéal parfait, et je n'en connais pas de plus beau. Inexprimable dans ses détails, d'une étendue immense, il offre pourtant des traits principaux si frappans, si grandioses, que la confusion et le variété qui se font trop souvent remarquer dans les perspectives trop vastes ne s'y montrent en aucune façon. Le parc de Piercefield, qui s'étend sur le penchant des rochers et des montagnes depuis Windcliff jusqu'à Chepstow, est d'après cela sans contredit un des plus beaux de l'Angleterre, du moins en ce qui regarde le site. Il possède tout ce que la nature peut donner; des bois de haute futaie, de magnifiques rochers, le sol le plus fertile, un climat doux et favorable, et toute sorte de végétation,

une rivière rapide ; la proximité de la mer, la solitude, et du sein de son repos l'aspect de la riche campagne que je viens de dépeindre, relevé encore par une des plus belles ruines que le pinceau d'un artiste aurait pu inventer, je veux dire celle du château de Chepstow, qui couvre plus de six arpens de terre et qui borne le parc du côté de la ville, quoiqu'elle n'en fasse pas partie.

C'est à Cromwell que l'Angleterre doit presque toutes ses ruines de châteaux, comme à Henri VIII celles d'églises et de couvens. Les premiers furent détruits par le fer et le feu, et les seconds seulement supprimés et abandonnés à la lente action du temps et à l'avidité des hommes. Ces deux puissances ont agi avec une force égale, et ces deux grands hommes ont produit par-là un effet qu'ils n'avaient certes pas projeté, mais qui n'est pas sans rapport avec celui que leurs personnes font dans l'histoire ; c'est-à-dire un effet pittoresque. Je traversai le parc à pied, laissant la voiture me suivre par la grande route. Je n'atteignis la ruine qu'à la chute du jour, ce qui augmenta l'impression naturellement forte qu'elle fit sur moi. Le château a quatre vastes cours et une chapelle, et elle est en partie encore bien conservée. L'intérieur est orné de beaux noyers, de grands ifs, et de vertes pelouses, tandis que les murs sont couverts extérieurement de vigne sauvage et de toutes sortes de plantes rampantes. Dans

la partie la plus logeable du château, habite avec sa famille une femme qui paie au duc de Beaufort une somme annuelle pour le droit de faire voir la ruine aux étrangers, de qui elle prend pour cela un shilling. Tu vois *qu'en Angleterre on fait flèche de tout bois*, et qu'un duc qui jouit de 60,000 liv. sterl. de rente ne dédaigne pas le denier de la veuve et ne rougit pas de mettre les étrangers à contributions. Il y a malheureusement, en Allemagne, de petits souverains qui font la même chose.

Aussi content de la journée que je venais de passer que fatigué de grimper, et trempé par la pluie, qui avait recommencé depuis une heure, je fus charmé d'arriver dans l'auberge et de me mettre à table, en grand négligé. Ayant changé mon habit contre ma robe de chambre, je sentis quelque chose d'inusité dans la poche de celle-ci; j'y mis la main, et j'en retirai, à ma grande confusion, la bourse et le portefeuille que je croyais avoir perdus; et ce fut alors que, pour la première fois, je me rappelai de les y avoir mis la veille au soir, précisément de crainte de les laisser sur la table. Ce me sera désormais une leçon qui m'apprendra à ne pas condamner les hommes sur l'apparence et sur leur embarras : car chez des gens nerveux et susceptibles, la seule pensée d'avoir été crus capables d'une mauvaise action, fait souvent le même effet que la confusion chez le coupable. Tu connais assez

mon cœur pour être convaincue que je n'eus rien de plus pressé que d'écrire une lettre à mon ami le libraire, afin de disculper l'hôte et le sommelier, et que j'y ajoutai deux guinées pour ce dernier que je le priai d'accepter avec une excuse. Ceci me fit paraître mon dîner doublement bon par la pensée que j'avais réparé mes torts autant qu'il m'avait été possible.

Ton fidèle L**.

LETTRE XLV.

Le Régicide Martiu. — Explication de la jeune fille. — Les Voyageurs mis à contributions. — Le Propriétaire de Piercefield. — Passage du canal. — Les Hommes et les Chevaux *pêle-mêle*. — Récapitulation. — Les Peintres et les Sots. — Tableaux naturels. — Les plus beaux Edifices. — Bristol. — Les Eglises féodales. — Piété désintéressée. — L'Equipage du maire. — *Cook's Folly*. — Le Parc de lord Clifford. — La Flotille russe. — L'Idéal d'un Village. — L'Inscription du Dante retournée. — Clifton. — La Maison noire et blanche. — Sensibilité chirurgicale. — Bath. — Le Roi de Bath. — L'Eglise de l'Abbaye. — Décoration originale. — Exploit du roi Jacques. — L'homme singulier. — Beckford. — La Tour bâtie aux flambeaux. — Singulière manière de se promener à cheval. — La Visite par-dessus le mur. — Architecture gothique. — Le Marché de la veille de Noël. — Promenades de jour et de nuit. — L'Incendie.

Bristol, le 20 décembre 1828.

BONNE JULIE,

J'espère que tu me suis sur la carte, ce qui te rendra mes lettres plus intelligibles. A la vérité, elle ne te fera pas jouir avec moi des beaux points de vue que j'admire, mais je t'en apporterai de fidèles copies.

J'ai visité encore une fois ce matin le magnifique château où j'ai eu, cette fois, pour guide une jeune fille, dont la fraîcheur faisait un agréable contraste avec les tours brûlées, avec l'horrible cachot du régicide Martin et avec les sombres caves du château, dans lesquelles nous descendîmes ensemble par un escalier de plusieurs marches. J'allai voir, après cela, une église avec une très-belle porte dans l'ancien style saxon, et un baptistaire du même style, artistement travaillé. C'est là que le pauvre Martin est enseveli. Il fut un des juges de Charles I^{er}, et passa plus de quarante ans en prison, dans le château de Chepstow, sans jamais, à ce qu'on assure, perdre tout-à-fait sa gaieté. Du reste, après les premières années, sa prison devint plus douce, et il fut par degrés mieux logé, car Charles II n'était pas cruel. La jeune fille me fit voir trois chambres, dont la plus basse était, à vrai dire, un horrible lieu, et me les expliqua dans les termes suivans : « Ce fut ici que l'on renferma d'abord Martin, quand il était encore méchant ; plus tard, étant rentré en lui-même, on le fit monter d'un étage, et, quand enfin il fut devenu pieux, on lui donna l'appartement là-haut, avec la belle vue. »

A deux heures, je partis dans un *stage coach* tout plein, où je fus obligé, malgré une pluie abondante, de monter sur le siège du cocher, place que du reste on ne m'accorda qu'avec peine. Nous pas-

sâmes la rivière sur un beau pont, qui offre en même temps le point le plus favorable pour voir l'aspect du château, situé au sommet d'un rocher qui descend perpendiculairement vers la rivière de Wye, situation qui rend son effet si pittoresque. Nous conservâmes, après cela, pendant long-temps encore, la vue du parc de Piercefield et de son mur de rocher sur l'autre bord de la rivière. Je dis au maître du stage qui conduisait lui-même, que sans doute le propriétaire d'un si beau lieu devait être un homme fort heureux. Nullement, me répondit-il : le pauvre diable est accablé de dettes ; il a une famille nombreuse, et serait enchanté de trouver pour Piercefield un acheteur qui lui en donnât un bon prix. Il y a trois mois que le marché était presque conclu avec un riche marchand de Liverpool, qui destinait cette belle propriété pour son fils cadet. Mais, avant que l'affaire ne fût terminée, ce fils épousa une actrice ; le père le déshérita, et la vente fut manquée. Cette aventure aurait pu donner lieu à quelques réflexions morales.

En attendant, le temps devenait de plus en plus détestable, et il dégénéra enfin en une véritable tempête. Nous avions, à la vérité, le vent au dos ; ce qui n'empêcha pas que le passage du canal ne fût très-désagréable. Les quatre chevaux, tous les effets et les voyageurs furent jetés *pêle-mêle* dans un bateau, où l'on était si serré que l'on avait de la peine

à remuer. La place à côté des chevaux était vraiment dangereuse, ces animaux ayant parfois peur des voiles, surtout quand on virait de bord; un voyageur tomba dans une de ces occasions sous leurs pieds, avec la caisse sur laquelle il était assis; mais les bonnes bêtes se contentèrent de le piétiner un peu sans ruer, ce qui aurait très-bien pu arriver. La barque était tout-à-fait sur le côté, et les vagues ne cessèrent de passer par-dessus, et de nous mouiller des pieds jusqu'à la tête. Enfin, lorsque nous arrivâmes, nous trouvâmes le débarquement très-difficile. Nous fûmes couverts de boue, et je perdis, à mon regret, dans cette occurrence, une partie des œuvres de lord Byron. On m'a assuré que cette traversée donne souvent lieu à des accidens, à cause des fréquentes tempêtes, de l'humidité du sol et des nombreux écueils. Il y a six mois que le vaisseau qui portait la malle fit naufrage, et plusieurs personnes y perdirent la vie. Nous ne pûmes atteindre, cette fois, le lieu où l'on a coutume de débarquer, et nous fûmes mis à bord sur la côte, d'où nous nous rendîmes à pied à l'auberge, en suivant la grève de marbre à raies blanches et rouges. Là nous montâmes dans un autre *stage* qui contenait vingt personnes, et avec lequel nous allâmes, moins promptement que par la malle; à Bristol, ville célèbre par sa belle situation, mais dont je n'ai vu aujourd'hui que les brillans réverbères et les boutiques bien garnies.

Bath, le 21 au soir.

Quand je cherche à récapituler dans ma mémoire ce qui rend la rivière de Wye si belle et ce qui lui donne la supériorité sur tant d'autres, je trouve que cela est dû principalement à ce que ses rives sont nettement dessinées et ne se perdent jamais en lignes vagues; qu'elles ne présentent pas une variété insignifiante et sans caractère; qu'elles sont presque toujours bordées de forêts, de rochers ou de prairies, animées par des édifices; et qu'on n'y voit que très-rarement des champs cultivés, qui sont à la vérité des choses fort utiles, mais qui n'ont rien de pittoresque. Les détours nombreux et hardis qu'elle fait sont cause aussi que ses rives se déplacent pour ainsi dire sans cesse et qu'elles offrent souvent le même objet sous un grand nombre d'aspects différens, semblables à la voix qui, en se tournant de différens côtés, donne lieu à des échos divers. C'est par la même raison, soit dit en passant, que les jardiniers paysagistes préfèrent les chemins tortueux à ceux qui sont tirés en droite ligne. C'est là l'idée des peintres, mais les sots en font des anses de panier, parce qu'ils s'imaginent que le but est de produire leur ligne de beauté imaginaire et non de procurer des aspects variés de la campagne.

Les objets qui se présentent quand on suit les bords du Wye sont toujours peu nombreux et par **grandes masses**, ce qui fait qu'ils forment de beaux

tableaux, car des tableaux demandent à être bornés. La nature crée d'après une échelle dont nous ne sommes pas en état de juger l'effet total et dont par conséquent l'harmonie complète nous échappe. Les efforts de l'art tendent, d'après cela, à former l'idéal d'une partie de cet effet, qui devienne un tout compréhensible pour l'homme, et c'est là aussi, selon moi, l'idée qui doit faire la base de l'art du jardinier paysagiste. En attendant, la nature elle-même offre parfois des modèles parfaits de ces tableaux partiels, et nulle part ils ne sont réunis en aussi grand nombre que sur les bords du Wye où chaque détour de la rivière procure, pour ainsi dire, une nouvelle jouissance à l'artiste.

Ce n'est pas non plus un léger avantage pour cette rivière d'avoir sur ses bords deux des plus belles ruines du monde, et jamais je n'ai mieux senti qu'ici que nul n'est prophète dans son pays; car, sans cela, pourquoi tant de milliers d'Anglais quitteraient-ils leur patrie pour s'extasier chez l'étranger sur des beautés bien moins grandes que celles qu'ils possèdent chez eux? Je voudrais bien faire encore une question. Pourquoi en général des ruines parlent-elles plus fortement à l'âme que le plus beau morceau d'architecture? Il semblerait que ces travaux de l'homme n'acquièrent toute leur perfection que quand la nature les a corrigés; après quoi il est bon que l'homme y remette encore une fois la main quand

la nature commence à effacer trop complètement la trace de ses travaux. C'est ainsi qu'une ruine grandiose et bien conservée est le plus beau de tous les édifices.

J'ai déjà remarqué que les environs de Bristol jouissent avec raison d'une haute réputation. Ils ne sauraient en effet être surpassés pour la richesse de la végétation et la fertilité du sol, et les beautés pittoresques qu'ils offrent sont aussi fort nombreuses : *c'est comme la terre promise*. Tout ce que l'on voit, et en qualité de gourmand, j'ajouterai tout ce que l'on mange, est également beau et bon.

Bristol, ville de cent mille habitans, est située dans une vallée profonde. Clifton, qui s'élève en masse au-dessus, sur le penchant de la montagne, paraît n'être qu'un quartier de la même ville. Il est facile de comprendre que cette position doit donner lieu à des effets extraordinaires. Au milieu des masses confuses de maisons de la vieille ville, apparaissent trois églises gothiques, antiques et délabrées, restes orgueilleux de l'autorité féodale et monacale, qui, malgré leur inimitié, marchèrent d'un pas égal : ils semblent, dans le sentiment de leur ancienne puissance, ne pas vouloir plier la tête devant les bâtimens plus modernes qui les entourent. Une d'elles surtout, l'église de Radcliff, est un édifice tout-à-fait merveilleux. Malheureusement la pierre molle dont elle a été construite a tant souffert par les an-

nées, que tous les ornemens paraissent comme rongés. J'y entrai pendant que l'orgue jouait, et quoique, avec toute la convenance et le respect possible, je me tinsse immobile dans un coin d'où j'en pouvais distinguer l'intérieur à la dérobée, l'intolérance du culte anglican ne voulut pas même me permettre cela, et le prédicateur m'envoya une vieille femme pour me dire de m'asseoir. Comme dans les églises catholiques on ne court pas de risques de troubler si facilement les fidèles et que l'on peut y entrer pendant les cérémonies pour voir ce qu'elles renferment de remarquable, sans que personne vous en fasse un crime, je ne pus qu'être étonné de ce que la piété anglaise eût si peu de confiance dans ses propres forces, qu'elle craignît d'être renversée par un souffle. Mais cette énigme me fut bientôt expliquée. Si je m'étais assis, j'aurais été obligé de payer six pence pour ma place, et c'était là le vrai motif de l'injonction pieuse qui m'avait été faite. En attendant, j'en avais assez vu et je me retirai sans satisfaire à la contribution.

Rentré dans l'auberge, je fis sur-le-champ mettre des chevaux à ma chaise de poste, et m'étant placé sur le siège, non pas comme place d'honneur, à la manière de l'empereur de la Chine, mais comme celle d'où je pouvais le mieux voir le pays, je commençai une excursion dans les environs. J'allai d'abord visiter les eaux thermales, où commence, sur

les bords de la Saverne, une vallée entre des rochers qui ressemble beaucoup à celle de Plauen près de Dresde, si ce n'est que les roches sont plus élevées et la masse d'eau beaucoup plus riche. Nous y rencontrâmes le maire dans son carrosse de parade qui est plus magnifique que celui de bien des rois du continent. Il contrastait singulièrement avec les rochers solitaires au milieu desquels il roulait. Comme il venait de passer, le postillon m'indiqua une tour délabrée dans l'éloignement, qu'on appelle *Cook's Folly*. Un riche négociant, et qui était aussi maire de la ville, s'était ruiné pour l'élever, et sa mémoire continue à subsister dans une ruine. Il ne fut pas en état d'achever le château gothique qu'il avait voulu faire bâtir dans une des plus belles positions de monde. En attendant, tel qu'il est, il orne le paysage encore mieux qu'il ne l'aurait fait autrement.

En sortant de la vallée, nous montâmes dans une vaste plaine où se tiennent les courses de chevaux, et de là, par un terrain onduleux, jusqu'au parc de lord Clifford, dont l'entrée est très-belle. Sur la large pente d'une montagne on parcourt, pendant une demi-lieue, une allée de chênes séculaires, plantés assez loin l'un de l'autre, pour que leurs branches aient pu s'étendre de tous les côtés avant de se rejoindre. Dans les intervalles on découvre les plus beaux points de vue de la riche vallée de Bristol, de sorte que, comme dans une galerie de tableaux,

on en voit un nouveau presque sous chaque arbre, tandis qu'à droite, sur la hauteur, on distingue les sombres contours du *pleasure ground*, fermés derrière la pelouse par des plantations de lauriers, d'arbousiers et d'autres arbres toujours verts, jusqu'à ce qu'à un détour de la route, le château et les parterres se présentent tout à coup aux regards dans toute leur magnificence. A l'extrémité de ce parc est situé un promontoire nu, sur l'étroite crête duquel on marche pendant quelque temps pour trouver enfin une belle perspective de la mer. Sous nos pieds était mouillée une petite flotille russe, destinée pour la mer Méditerranée, et qui la semaine dernière n'a trouvé qu'avec peine en ce lieu un abri contre la tempête. A en croire les Anglais, l'ignorance de ces marins a été la seule cause de l'embarras où ils ont été. J'ai fait plus tard la connaissance du capitaine et de cinq autres officiers. A ma grande surprise, ils ne parlaient aucune autre langue que le russe; de sorte que notre conversation ne put se faire que par signes. Du reste, ils paraissaient être aimables et très-bien élevés.

Non loin du parc dont je viens de parler, se trouve un établissement intéressant, appelé *the Cottages*, dont le propriétaire, M. Harford, a voulu réaliser l'idéal d'un village. Une belle place vaste, au milieu de la forêt, est entourée d'un chemin qui serpente et sur le bord duquel sont construites

neuf maisons, chacune de forme et de matériaux différens; l'une est en pierres des champs, une seconde en pierres de taille, une troisième en briques, une quatrième en bois, etc. Celle-ci est couverte en chaume, celle-là en planches, une autre en ardoises, etc. Chacune est entourée d'arbres différens, et leurs murs sont garnis extérieurement de diverses espèces de clématites, de roses, de chèvre-feuille ou de pampre. Ces demeures séparées, et qui cependant forment un ensemble, ont aussi leurs jardins particuliers et une fontaine commune située au milieu de la place verte, et plusieurs massifs de vieux arbres. Les jardins clos de haies, proprement entretenus, forment comme une guirlande de fleurs et de légumes autour de tout ce petit village, et ce qu'il y a de plus beau, c'est que les habitans consistent exclusivement en pauvres familles auxquelles le généreux propriétaire accorde gratuitement la jouissance de ces habitations. Il était impossible de choisir un lieu plus agréable et plus convenable en même temps pour des malheureux. La solitude qui y règne respire le repos et l'oubli du monde.

Immédiatement en face du bois, s'élevait majestueusement de loin, au milieu de vieux chênes, un château gothique moderne. Je voulus le visiter ainsi que le parc qui l'entoure; mais je n'y fus point admis. Quand la route longe un parc anglais, une

partie du mur est toujours remplacée par un *Aha*, ou une grille en fer, afin que les regards des curieux puissent pénétrer respectueusement dans l'empire prohibé. Mais la libéralité des propriétaires anglais se borne à cela. C'était d'ailleurs aujourd'hui dimanche, de sorte que j'abandonnai sur-le-champ toute espérance de vaincre l'humeur farouche du portier, sur le front duquel se lisait distinctement le contraire de l'inscription que le Dante a placée au-dessus de la porte de l'enfer : *Voi che venite, di entrare lasciate ogni speranza.*

Je retournai par la ville de Clifton, du haut de laquelle on aperçoit celle de Bristol, comme au fond d'un précipice. La scène était d'ailleurs animée par la foule de personnes des deux sexes et en habit de toutes couleurs que je rencontrai sur mon chemin allant à l'église. Dans le nombre des maisons, il s'en trouvait une dont l'extérieur était tout entier peint en noir, excepté les fenêtres qui étaient blanches ; ce qui lui donnait l'air d'un énorme catafalque. On me dit que c'était l'hôpital de la ville, et un homme bien mis s'offrit pour me le faire voir. J'acceptai et je trouvai l'intérieur bien plus gai que le dehors. Les salles étaient vastes, agréables et d'une propreté extraordinaire ; aucune mauvaise odeur, si ce n'est celle des drogues dans la pharmacie. L'aile droite de l'établissement est consacrée aux hommes et l'aile gauche aux femmes.

Dans l'une comme dans l'autre, les patients qui ont besoin des secours du médecin sont placés dans l'étage inférieur, et ceux qui réclament des soins chirurgicaux à l'étage supérieur. La salle des opérations est d'une élégance remarquable; ses murs sont garnis de plusieurs robinets d'où l'eau coule dans des bassins de marbre, afin de pouvoir sur-le-champ laver le sang. Un échafaudage en bois d'acajou, garni de coussins de maroquin, est destiné aux autopsies. A dire vrai, je trouvais tout cela on ne peut plus attrayant pour un amateur. Du reste, quelque utile que soit la profession de chirurgien, elle rend toujours un peu insensible. Celui qui m'accompagnait ne faisait point exception à la règle. Dans une des salles, je vis une femme qui s'était enveloppée complètement dans son drap. Je lui demandai quelle était sa maladie. « Oh ! me répondit-il tout haut, son mal est incurable. C'est un anévrisme; dès qu'il crèvera, il faudra qu'elle meure. » Les soupirs de la patiente me firent connaître combien cette nouvelle l'avait affectée, et je me reprochai ma curiosité. Arrivé dans la salle des hommes, j'en vis un qui était couché dans son lit, tout blanc et ressemblant à une statue de marbre. Comme nous en étions encore assez loin, je fis encore la même question. Le chirurgien me répondit qu'il n'en savait rien lui-même, mais qu'il allait le lui demander. Je le priai en vain de n'en rien faire, il

était déjà parti et il revint au bout de quelques instans me dire en riant : « Pour celui-ci, il est guéri, car il est mort. »

Le soir, je me rendis à Bath, par une des petites voitures qui vont de Bristol dans cette ville. J'étais seul, et je dormis pendant toute la route. En me réveillant, j'aperçus, au clair de la lune, un vaste palais éclairé, situé sur une colline nue, et l'on me dit que c'était un hospice fondé par un simple particulier pour cinquante veuves qui y vivent dans l'aisance.

Bath, le 22.

Depuis le jour où je t'ai fait part d'un important événement, savoir : que j'avais vu luire le soleil, je n'ai plus joui de l'aspect de cet astre bienfaisant. Cependant, en dépit du brouillard et de la pluie, je me suis promené pendant toute la journée dans cette merveilleuse ville qui, d'abord construite au fond d'un étroit et profond ravin, a fini par couvrir tous les bords élevés des montagnes. La magnificence des ses palais, de ses jardins, de ses rues, de ses terrasses, des ses places en demi-lunes et qu'on appelle *crescents* (croissans), qui brillent sur les sommets et les penchans de ces montagnes, est imposante et bien digne de l'opulence anglaise. Mais malgré cela, et quoique la nature aussi soit belle à Bath, la *mode* l'a abandonné

pour se livrer avec fureur à l'insignifiant Brighton, si dépourvu d'action et si prosaïque. Il ne faut pas croire pour cela que l'on ne vienne plus prendre les eaux à Bath, que d'ailleurs ses 40,000 habitans aisés rendent fort vivant; mais ce sont les fashionables que l'on n'y rencontre plus. Le roi de Bath, jadis si célèbre, et dont le *far famed Nash*, remplissait ses fonctions d'une manière si distinguée, a encore plus perdu que ses collègues de l'éclat qui l'entourait. Celui qui remplit maintenant cette place, au lieu de ne se montrer en public, comme son prédécesseur, que dans une voiture à six chevaux, et avec de nombreux domestiques, va modestement à pied et ne se permettrait plus de renvoyer du bal la duchesse de Queensbury, parce que son costume ne serait pas classique.

L'ancienne église de l'Abbaye a fait sur moi une vive impression. Quand j'y entrai, elle était éclairée avec magnificence, ce qui ajoutait encore à l'effet de l'intérieur. J'ai déjà observé plusieurs fois que toutes les anciennes églises en Angleterre sont gâtées par un petit nombre de tombeaux modernes; mais ici il y en a tant et ils sont rangés avec une sorte de symétrie si originale, que le contraste qu'ils offrent avec l'architecture simple et sublime de l'église produit un effet pittoresque d'un genre tout-à-fait neuf. Figure-toi une superbe église gothique, élancée, dans les plus belles pro-

portions, parfaitement éclairée et partagée dans le milieu par un rideau rouge. La moitié dans laquelle on se trouve présente un espace tout-à-fait vide, sans chaises, bancs ou autel. Seulement le pavé forme une mosaïque de pierres tumulaires chargées d'inscriptions, tandis que les murs, jusqu'à une certaine hauteur, à laquelle règne une ligne horizontale, sont remplis sans aucun intervalle de bustes, de statues, de tablettes de marbre incrustées et de monumens de tous les genres, tantôt de marbre noir ou bleu, tantôt de porphyre, de granit, ou d'autres pierres de toutes couleurs, ce qui donne à l'ensemble l'air d'un musée dans lequel un riche amateur se serait plu à rassembler une foule de curiosités. Au-dessous de la ligne horizontale où les monumens cessent, régnait une lumière éclatante; mais plus haut cette lumière s'affaiblissait peu à peu de sorte que le sommet des ogives se trouvait presque dans l'obscurité. J'étais seul avec le sacristain dans cet espace; mais au-delà du rideau rouge, brillait une lumière plus vive encore, et de cette moitié cachée de l'église, le chant étouffé des fidèles arrivait jusqu'à nous comme du sein d'un invisible sanctuaire.

Plusieurs personnages intéressans ont été enterrés ici, entre autres le célèbre bel esprit Quin, de qui Garrick a fait faire le buste en marbre avec une inscription en vers de sa composition. Le nez man-

que au monument de Waller et l'on prétend que Jacques II l'a coupé lui-même avec son épée dans un accès de dévotion, lorsqu'il visita cette église peu de temps après son couronnement.

Le 23.

As-tu jamais entendu parler de Beckford l'original? C'était une espèce de lord Byron en prose, qui a fait construire le plus magnifique château de l'Angleterre, mais qui a fait entourer son parc de murs de douze pieds de haut, et qui, pendant douze ans, n'a permis à personne d'y pénétrer. Tout à coup cet homme exposa en vente, avec tout ce qu'elle renfermait, cette habitation merveilleuse appelée Fonthill Abbey (dont, par parenthèse, la grande tour à laquelle les maçons avaient travaillé aux flambeaux s'écroula peu de temps après). La vente dura plusieurs mois, et jamais on ne vit une si riche collection d'objets curieux et du meilleur goût. Maintenant le propriétaire vit à Bath dans une profonde retraite. Il a fait construire dans les environs de la ville une autre tour fort étrange, au milieu des champs, et dont le toit offre une copie exacte du petit temple d'Athènes appelé la Lanterne de Diogène, mais qui est en effet un monument élevé pour Lysicrate. Je m'y suis rendu aujourd'hui, et j'ai pu juger par la position combien le point de vue y doit être beau; je n'en obtins pas l'entrée et je fus obligé de

m'en retourner avec les tableaux que mon imagination m'en avait fournis. La tour n'est pas encore achevée; elle est très-haute et placée dans la vaste solitude d'un plateau élevé, où elle ressemble à un fantôme. Le propriétaire possédait, dit-on, autrefois une fortune de trois millions de livres sterling (75 millions de francs), et il est encore fort riche. On m'a raconté qu'il se fait voir très-rarement; mais quand il sort, voici le cortège dont il se fait accompagner. Un très-vieux maître-d'hôtel à cheveux blancs paraît d'abord à cheval; puis viennent deux piqueurs avec de grands fouets; puis M. Beckford lui-même entouré de cinq ou six chiens, et enfin deux piqueurs encore, toujours armés de fouets. Aussitôt que, pendant la promenade, un des chiens montre de la désobéissance, toute la cavalcade s'arrête, et le châtiment s'applique sous la forme de plusieurs coups de fouet. Ce cours d'éducation canine se prolonge pendant toute la promenade et ne cesse qu'au retour à la maison. M. Beckford a écrit autrefois en langue française un roman très-singulier, mais spirituel, et qui a été traduit avec beaucoup de succès en anglais. Une grande tour y joue aussi un rôle important, et le diable finit par emporter tous les personnages.

Voici encore une anecdote singulière de Beckford. Du temps qu'il demeurait à Fonthill, un lord du voisinage éprouva une si vive curiosité de voir

cette terre, qu'une nuit il fit poser une échelle contre le mur et y monta. Il fut pourtant bientôt découvert et conduit en présence de M. Beckford, qui, lorsqu'il se fut nommé, l'accueillit contre l'attente générale, avec beaucoup de politesse, lui servit le lendemain matin de guide lui-même, dans toute l'étendue de sa terre, le traita avec somptuosité et se retira ensuite en prenant respectueusement congé du lord. Celui-ci, enchanté d'avoir si bien atteint son but, voulut retourner chez lui; cependant toutes les portes du parc étaient fermées et il ne trouva personne pour les ouvrir. Il retourna donc au château pour demander du secours, mais il reçut pour réponse que M. Beckford le priait de vouloir bien sortir par le même chemin par lequel il était entré, ce qui lui serait facile attendu que l'échelle s'y trouvait toujours. Le lord se récria, mais inutilement; il fut forcé de chercher l'endroit où il avait escaladé le mur, et de recommencer la périlleuse opération. Ce fut ainsi qu'il sortit de Fonthill, maudissant le misanthrope qui l'habitait et guéri pour jamais du désir de revoir ce paradis prohibé.

Après la vente de Fonthill, M. Beckford resta pendant quelque temps à Londres, où il demeura caché dans un faubourg. Il y avait dans son voisinage un jardinier fleuriste célèbre pour les fleurs curieuses que son jardin renfermait. Là M. Beckford allait journellement se promener et il payait cinquante

guinées par semaine pour la permission de cueillir pendant sa promenade autant de fleurs qu'il voulait.

Le soir, j'allai au spectacle. La salle est fort jolie; mais la représentation était détestable. On donnait Rieuzi, mauvaise tragédie moderne, jouée d'ailleurs avec une médiocrité et une exagération qui ne faisaient ni pleurer ni rire et n'excitaient que le dégoût et l'ennui. Je ne tardai pas d'après cela à quitter ce temple profané de Melpomène et j'allai voir mon ami, le sacristain de l'Abbaye, pour lui demander la permission de voir l'église au clair de la lune. Aussitôt qu'il me l'eut ouverte, je le renvoyai et je me mis à errer, comme une ombre solitaire, au milieu des colonnes et des tombeaux; et entouré des terreurs de la nuit et de la mort, j'évoquai la tragédie plus sérieuse de la vie humaine.

Le 24.

Le temps est toujours si mauvais, et couvre tous les objets éloignés d'un rideau si épais, que je ne puis songer à aucune excursion et que je suis obligé de rester dans l'intérieur de la ville, où d'ailleurs on peut faire les promenades les plus intéressantes par le nombre et la variété des points de vue qu'on y rencontre. Je commence toujours par ma chère église aux tombeaux et je termine aussi par elle, semblable à la vie de l'homme qui commence et finit par la mort. L'architecte qui a construit ce superbe

vaisseau s'est tout-à-fait écarté de l'usage pour les ornemens et les proportions. C'est ainsi par exemple, qu'à l'extérieur, à côté de la porte, deux échelles de Jacob, sur lesquelles montent des anges, s'élèvent jusqu'au toit où les figures d'enfans se perdent derrière les pignons. Rien n'est plus joli que de les voir ainsi prendre le ciel d'assaut, et j'y trouve bien le caractère de cette architecture fantastique qui unit l'enfantillage à la sublimité, les ornemens les plus recherchés avec l'effet le plus grandiose des masses; qui a voulu pour ainsi dire représenter toute la nature terrestre, ses arbres gigantesques et ses fleurs, ses rochers et ses pierres précieuses (les vitraux peints), ses hommes et ses animaux, mais qui par ce moyen a su le plus sûrement diriger les sentimens pieux vers l'autre côté de la tombe. Cette architecture m'a toujours paru la plus véritablement romantique, c'est-à-dire allemande, née de notre génie individuel. Je crois pourtant qu'il ne nous convient plus, car il lui faut un temps plus fanatique. Nous pouvons bien encore l'admirer et l'aimer, mais nous ne pourrions plus rien créer dans ce genre qui ne portât l'empreinte de l'imitation. Les machines à vapeur et les constitutions réussissent maintenant mieux que les arts. Chaque siècle a son génie (1).

(1) Les machines à vapeur réussissent sans doute merveilleusement bien. Quant aux constitutions on pourrait en dire autant si l'on n'avait égard qu'à la quantité, mais il n'en est peut-être pas de même pour la qualité.

(N. de l'Ed.)

Comme j'aime les contrastes, je me suis rendu, ce soir, en sortant de ce temple si plein d'objets divers, au marché, non moins plein dans son genre et aussi bien éclairé, où, sous des galeries couvertes, on vend des comestibles de toute espèce. Là, tout est attrayant, tout est élégant; là, on trouve par milliers des sujets pour des chefs-d'œuvre dans le genre flamand; là enfin, le gastronome jouit d'un spectacle délicieux, et admire les beautés qu'il prise le plus dans la nature. Jamais mon œil étonné ne contempla de plus énormes morceaux de bœuf d'un rouge vif, entrelardé d'une graisse dorée, de volailles mieux engraisées et comme remplies de duvet, de légumes plus monstrueux, de beurre d'un plus beau jaune, de fruits plus savoureux ou de poissons plus appétissans. Tout cela était éclairé, à l'occasion de la veille de Noël, d'une foule de chandelles et de lampions de toutes couleurs, et orné de branches de laurier-sauce et de houx aux baies rouges. Je croyais me retrouver en Allemagne et assister à une nuit de Noël, mais d'une espèce toute particulière. Les boutiques représentaient les tables sur lesquelles chez nous on étale les sucreries pour les enfans; les marchandes étaient les bonnes femmes de pain d'épice, et nous autres acheteurs étions les enfans étonnés et joyeux à la vue de tant de bonnes choses. La plus brillante société ne m'aurait pas amusé davantage. Ici, c'était un mouton tenant gravement

une chaudière dans chacun de ses pieds, et s'éclairant ainsi lui-même; là, une poularde à qui on avait fiché une bougie rouge dans le croupion; plus loin, une tête de veau avec une lanterne entre les dents; puis une oie gigantesque, au-devant de laquelle brûlaient deux cierges, ou bien une queue de bœuf, au travers de laquelle passait un tuyau de gaz, se terminant par une brillante aigrette de feu; et au milieu de tout cela, les allées, les venues, le mouvement et le bruit formaient un spectacle animé, du plus grand et plus amusant intérêt.

On vit ici à beaucoup meilleur compte que dans d'autres villes de l'Angleterre, et surtout dans ce que l'on appelle *boarding houses*, où pour deux à trois guinées par semaine on est parfaitement logé et nourri, et où l'on jouit en outre d'une société agréable et sans gêne. On n'a pas besoin d'équipage, car les chaises à porteurs sont d'un usage général.

Le 25.

Quarante-huit heures de mauvais temps ont enfin apaisé la colère du ciel, et la journée d'aujourd'hui est ce qu'on appelle *a glorious day*, c'est-à-dire un jour où le soleil perce par momens les nuages. Tu penses que j'ai su en profiter. Je suis monté sur une colline non loin de la ville, d'où l'on en découvre toute la banlieue et pour ainsi dire chaque

maison. L'abbaye est placée au centre; de tous côtés, les rues montent comme des rayons, et au fond de la vallée les flots argentés de l'Avon serpentent au milieu d'elles. De là je me rendis, par une agréable promenade, à Prior Park, grande et jadis brillante propriété, construite par un lord orgueilleux, mais possédée aujourd'hui par un modeste quaker, qui laisse le château vide, et par humilité habite ce qui était autrefois l'écurie.

C'est ainsi que j'ai passé la matinée; vers le soir et au clair de la lune, je fis une seconde promenade de l'autre côté de la ville, et j'y trouvai l'aspect plus magnifique encore par une nuit tranquille et pure. Le ciel offrait une teinte verdâtre; à droite étaient amoncelées des masses de nuages noirs; de l'autre côté, au contraire, les montagnes dessinaient leurs lignes doucement arrondies sur un ciel serein, pendant que la vallée était entièrement remplie d'un brouillard bleu, au travers duquel on voyait briller des milliers de becs de gaz, sans pouvoir néanmoins distinguer les maisons elles-mêmes. On eût dit une nuée de vapeurs, dans lesquelles d'innombrables étoiles se réfléchissaient avec un éclat redoublé.

Je terminai la journée par un bain chaud, dans le grand établissement dont je trouvai l'arrangement commode, propre et d'un prix raisonnable, tandis que le service y est prompt et fait avec discrétion.

Le 26.

La mauvaise habitude que j'ai de lire dans mon lit m'a occasionné, cette nuit, un accident risible : le feu prit à mes cheveux, et je fus obligé de m'entortiller la tête dans la couverture pour l'éteindre. Le dommage est effroyable : la moitié de ma chevelure est détruite, de sorte que j'ai été obligé de me faire raser presque toute la tête. Par bonheur, ce n'est pas dans ma chevelure que réside ma force.

A mon réveil, j'ai été consolé par la réception d'une lettre de toi. Son contenu me fait dire plus que jamais : *que tout est pour le mieux dans ce meilleur des mondes.*

Je désire vraiment que tu puisses, comme moi, toujours penser ainsi, et je suis à jamais

Ton fidèle L***

LETTRE XLVI.

La Veuve. — Têtes de morts vivantes. — Compagne de voyage plus agréable. — Stonehenge. — Singulière rencontre et accident. — La Cathédrale. — Tombeaux qu'elle renferme. — Le Clocher. — Dangereuse Ascension. — L'Epervier sur la croix et les Pigeons de monseigneur l'évêque. — *His Lordship* et ses occupations. — Miroir du Passé et de l'Avenir. — Le Château de Wilton. — La chevaleresque Femme de charge. — Les Antiques. — Les Tableaux. — Le Temple bâti par Holbein. — Le Talent des Dames Anglaises. — Ruse de guerre. — Langford-Park — Beaux Tableaux. — Egmond, Albe, Orange. — Le Trône de l'empereur Rodolphe. — *Boxing match*. — Le Cocher parieur. — Nouvelle Morale des grands en Angleterre. — Progrès de l'Esprit humain. — L'Ecole militaire. — La Chasse au Renard en déroute. — Devoir national. — La Nouvelle année. — Londres. — La Chienne nou trouvée. — Gouvernement. — La Cathédrale de Cantorbery. — Le Priuce Noir. — Couleur brillante. — L'Archevêque. — La Chaudière endommagée. — Le fort de Douvres. — Courte traversée. — Sans-gêne national. — Le Climat de la France. — La Jetée. — Les Enfans anglais. — Le vieux, grand Dandy. — Anecdotes.

Salisbury, le 27 décembre 1828.

MA CHÈRE AMIE,

Hier au soir, à sept heures, j'ai quitté Bath, tou-

jours par la malle, pour me rendre à Salisbury. J'étais seul dans la voiture avec une veuve en grand deuil, mais que sa douleur n'empêchait pas de s'être déjà pourvue d'un amant. Celui-ci s'introduisit en passe-volant dans la malle, dès que nous fûmes hors des portes. Quand il ne parlait pas d'économie rurale, la conversation de ce vrai John Bull ne roulait que sur les accidens effroyables et sur les horribles assassinats arrivés depuis peu, détails dont les Anglais sont si grands amateurs et dont ils remplissent journellement les colonnes de leurs gazettes. C'est ainsi qu'il nous raconta, entre autres choses, que deux jeunes gens, ouvriers dans une fabrique de draps d'Exeter, en luttant ensemble pour se divertir, étaient tombés dans une cuve remplie d'une matière chauffée à un degré fort supérieur à celui de l'eau bouillante. Quoique tous deux fussent tombés la tête la première, ils ne laissèrent pas de sauter en un instant dehors; mais, exaspérés par la douleur, ils se mirent à courir comme des fous contre le mur où ils expirèrent dans des convulsions. Des témoins oculaires assurent que rien ne pouvait être plus effrayant que leur aspect; les chairs de toutes les parties de leur corps qui n'étaient pas défendues par leurs habits ayant été consumées sur-le-champ par l'excès de la chaleur; de sorte que, quand ils s'élancèrent hors de la cuve, leurs têtes ressemblaient à des têtes de morts vivantes. En attendant, il est

possible que l'homme qui nous débitait des histoires si terribles ne fût qu'un *accident maker* (faiseur d'accidens), car il les enfilait l'un après l'autre sans aucun intervalle. Il nous dit ensuite que la malle d'Holyhead; la même par laquelle j'avais voyagé, avait été entraînée par une trombe d'eau, et que le cocher, les chevaux, avec un des voyageurs, avaient été noyés. Si le fait est vrai, je me réjouis beaucoup d'avoir mieux choisi mon temps pour m'en servir. Au bout de quelques lieues, le tendre couple me quitta dans un endroit où la veuve possédait une auberge qui, sans doute, était le véritable objet des amours de John Bull, et je demeurai tout seul. Mais au bout de quelques instans une jeune et jolie fille, que nous dépassâmes dans l'obscurité, nous pria de vouloir bien la conduire jusqu'à Salisbury, sans quoi elle serait obligée de passer la nuit dans le premier village. Je lui accordai avec plaisir sa demande, et je promis même au cocher de payer sa place, après quoi la jeune fille reconnaissante m'apprit qu'elle était marchande de modes, qu'elle avait été passer les fêtes de Noël chez ses parens, où elles'étaient attardée, mais qu'elle avait compté sur le passage de la malle. La conversation fut plus agréable que celle que j'avais eue en dernier lieu avec la vieille puritaine septuagénaire; de sorte que le temps me parut s'être écoulé très-promptement quand, à minuit, j'arrivai dans cette ville, où je trouvai un bon

souper, mais une chambre à coucher froide et remplie de fumée.

Le 28.

Dès le matin, je fus réveillé par la pluie qui n'a cessé de tomber depuis hier, de sorte que, quoiqu'il soit près de midi, je suis assis à côté de mon feu et je lis. Un bon livre est une vraie machine électrique; il vous tire vos idées comme autant d'étincelles; mais elles se dissipent avec la même promptitude: car si on entreprenait de les fixer à l'aide de la plume et du papier, il n'y aurait plus de plaisir; et d'ailleurs, de même que quand il s'agit d'un songe, elles n'en vaudraient peut-être pas la peine.

Le soir.

Vers trois heures, le ciel s'est un peu éclairci; et comme je n'attendais que cela, je me suis jeté à la hâte dans un *gig* et, traîné par un vieux chasseur, je suis parti au grand galop pour Stonehenge, temple, tombeau ou autel des Druides. Les environs de Salisbury sont très-fertiles; mais ils manquent d'arbres et ne sont nullement pittoresques. Le célèbre Stonehenge est situé sur une large colline de gazon, toute nue. Le disque du soleil, d'un rouge foncé, se couchait dans un horizon sans nuage, comme j'arrivais devant la première pierre de ce monument inexplicable, sur lequel il jetait une lumière rosée, et dont

l'aspect me frappa d'étonnement. Il n'est pas étonnant que le peuple ait attribué à ces pierres un pouvoir surnaturel ; car de nos jours , avec tout le secours que nous prête le perfectionnement de nos machines , nous ne serions peut-être pas en état d'exécuter un pareil ouvrage. Comment donc un peuple à demi sauvage est-il parvenu à remuer de pareilles masses et à les transporter à la distance de trente milles , car il n'y a pas de carrière plus proche de ce lieu ? L'ensemble forme un cercle irrégulier de *cromlechs* , chacun composé de deux pierres placées à côté l'une de l'autre , avec une troisième au-dessus. De ces cromlechs , une partie est encore intacte et une autre partie est renversée et à moitié enfoncée dans la terre. Quelques-uns d'entre eux ne sont que des pierres isolées , depuis cinq jusqu'à vingt pieds de long et dix pieds de large , ressemblant à de vrais rochers , ce qui a fait présumer à quelques personnes que Stonehenge n'était qu'un jeu de la nature ; mais il suffit de l'examiner pour être convaincu du contraire. Je n'étais pas le seul curieux. Je vis à plusieurs reprises un étranger qui , sans faire attention à moi , se promenait depuis plus d'un quart d'heure au milieu des pierres , en ayant l'air de compter et de considérer quelque chose avec beaucoup d'impatience. Je pris , d'après cela , la liberté , quand il revint de mon côté , de le questionner sur sa singulière conduite , et il me répondit avec beaucoup de

politesse : « On m'avait dit qu'il était impossible de compter ces pierres avec exactitude, que chaque fois que l'on recommençait on trouvait un nombre différent, et que c'était là un tour (*a trick*) que Satan, qui avait construit cet ouvrage, jouait aux curieux. Voilà en effet, depuis deux heures, sept fois que je recommence et je n'ai pu encore réussir à en trouver le compte. Je deviendrais fou si je continuais. » Je lui conseillai, comme de raison, d'y renoncer et de rentrer chez lui, d'autant plus qu'il commençait à faire nuit, et que, s'il persistait, Satan pourrait bien lui jouer un plus mauvais tour encore. Il me regarda fixement avec un œil satirique et qui ne me plut en aucune façon, se retourna comme pour chercher quelqu'un, puis s'écria tout à coup : *Good bye, Sir* (adieu, Monsieur) et traversant la prairie à si grands pas qu'on eût dit qu'il avait des bottes de sept lieues, il disparut bientôt derrière la colline. De mon côté, je me préparai au départ et je ne tardai pas à me diriger de nouveau vers le grand clocher de Salisbury que le crépuscule ne permettait déjà presque plus de distinguer. Mais à peine avais-je fait un mille, que le gig vermoulu tomba en pièces, et le cocher, ainsi que moi, nous fûmes jetés par terre d'une manière fort peu douce. Pendant ce temps, le vieux cheval continuait à courir au grand galop du côté de la ville avec le brancard qu'il traînait seul après lui. Comme nous nous rele-

levions, non sans peine, nous entendîmes du bruit : c'était l'étranger qui passa devant nous, monté sur un superbe cheval noir, qui me cria en riant : « Le diable vous fait ses complimens, Monsieur, *à revoir* ; » il s'éloigna ensuite avec la rapidité du vent. Cette raillerie me piqua vivement. « Oh ! plaisant intempestif, criai-je de toutes mes forces, venez plutôt à notre secours ! » Mais le vent emporta mes paroles et l'écho seul y répondit. Mon cocher courut après son vieux cheval, pendant l'espace d'un mille, et revint sans avoir pu le rejoindre. Il n'y avait donc pas de remède ; et comme il ne se trouvait pas même une cabane dans tout le voisinage, il fallut faire à pied les six milles qui restaient. Jamais chemin ne m'a paru plus ennuyeux, et je n'en fus pas dédommagé par les histoires merveilleuses que le cocher ne cessa de me raconter de son cheval, qui était, il y a vingt ans, à la tête (*the leader*) de la chasse de Salisbury.

Le 29.

J'ai très-bien employé la journée d'aujourd'hui ; mais, par suite sans doute de mon expédition nocturne d'hier, j'ai souffert d'une forte migraine. En attendant, comme elle n'est que rhumatismale, je ne m'en tourmente pas. Je mets mes pieds dans de l'eau chaude, du sel et de la moutarde, et je commence.

La célèbre cathédrale de Salisbury se glorifie de posséder le clocher le plus élevé de l'Europe. Il a

quatre cent dix pieds de haut, ce qui fait, si je ne me trompe, cinq pieds de plus que le Munster de Strasbourg; mais ce dernier est beaucoup plus beau. L'extérieur de la cathédrale se distingue principalement par un air frappant de nouveauté et d'élégance, ainsi que par sa grande perfection dans ses moindres détails. Il le doit à deux grandes opérations qui y ont été faites dans le cours du temps; l'une sous l'inspection de Christophe Wren, et l'autre sous celle de Wyatt. La position de cette église est aussi toute particulière, étant placée seule au milieu d'une pelouse bien entretenue, l'un des côtés de laquelle est occupé par le palais de l'évêque, et l'autre par une promenade de grands tilleuls. Le clocher se termine par une flèche en forme d'obélisque, surmontée par une croix à laquelle est attachée une girouette. Cet usage de mauvais goût dépare presque toutes les églises gothiques de l'Angleterre. Le clocher dévie de vingt-cinq pouces de la perpendiculaire sans pourtant que l'on s'en aperçoive, du moins à l'extérieur; car dans l'intérieur on remarque l'inclinaison des piliers destinés à l'étayer. Cet intérieur est extrêmement imposant, et le génie de Wyatt a su très-bien faire ressortir tout ce qu'il a de majestueux. Il a eu surtout une excellente idée quand il a fait détacher des murs et tirer des recoins les antiques monumens que l'église renferme et qu'il les a fait placer isolément entre le double

rang de magnifiques colonnes dont la hauteur élan-
cée, que rien ne coupe, donne presque des vertiges
quand on les regarde. L'effet est surprenant de cette
longue rangée de tombeaux gothiques sur lesquels
les statues gigantesques des chevaliers et des princes
de l'Église, sont étendues, couchées dans leur éternel
sommeil, tandis que leurs armures de pierre ou de
métal sont teintes, par le reflet des vitraux peints,
de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Parmi les
templiers et autres chevaliers qui reposent ici, se
trouve Richard-Longue-Épée, qui vint en Angle-
terre avec Guillaume-le-Conquérant; et à côté de lui
on voit une statue gigantesque en albâtre, représen-
tant le porte-épée de Henri VII, qui fut tué à la ba-
taille de Bosworth et qui avait coutume de se battre
avec une grande épée dans chaque main.

Les cloîtres sont aussi très-beaux. De longues et
belles galeries font le tour de la salle carrée du cha-
pitre, qui n'est soutenue que par une seule colonne
placée au centre comme le Remter à Mariembourg.
Les bas-reliefs qui entourent la salle en une large
bande, m'ont paru fort bien exécutés; mais ils ont
beaucoup souffert du temps de Cromwell. Au milieu
on voit encore une vieille table vermoulue faite dans
le treizième siècle et sur laquelle une tradition, qui
paraît assez authentique, assure que les ouvriers
qui travaillaient à la construction de l'église rece-
vaient tous les soirs leur salaire qui était d'un sol par

tête. Il est très-difficile de monter au haut du clocher. Pendant la dernière moitié, on ne trouve que des échelles étroites, comme dans la tour de Saint-Etienne à Vienne. On arrive enfin à une petite porte qui donne sur le toit, à trente picds au-dessous de la boule. C'est par cette porte que sort l'homme qui toutes les semaines graisse la girouette, et la manière dont il s'y prend pour y arriver est tellement dangereuse, qu'il est inconcevable que le vieillard qui est chargé de cet emploi puisse encore le remplir à l'âge de soixante-dix ans. Ainsi que je l'ai dit, la flèche est encore élevée de trente pieds au-dessus de la petite porte, et pour y monter on n'a que quelques croes de fer. Il faut que le vieillard sorte à reculons du petit trou, et plié en deux à cause de la gouttière qui avance. Dans cette position il doit chercher à tâtons le premier croc, et quand il l'a trouvé, sans le voir, il faut qu'il s'y élance, suspendu en l'air, pendant que du pied il s'efforce d'atteindre la gouttière, d'où il continue en suite à marcher de croc en croc. Il serait sans doute facile de trouver un moyen plus commode et moins dangereux; mais cet homme y est habitué depuis son enfance et ne veut pas que l'on y change rien. Il n'a jamais plus de plaisir que quand il voit des étrangers, et même des matelots, qui grimpent partout, ne pas oser le suivre.

Quand nous descendîmes à la première galerie

qui tourne autour de l'extérieur du clocher, le guide me fit remarquer un épervier qui planait à vingt ou trente pieds seulement au-dessus de nos têtes. Depuis bien des années, me dit-il, un couple de ces oiseaux habite la tour et se nourrit des pigeons de monseigneur l'évêque. « Je vois souvent, ajouta-t-il, l'un d'entre eux se balancer au-dessus de la croix et puis tout à coup s'élancer sur les oiseaux au-dessous. Souvent il lui arrive de laisser tomber sa proie sur le toit de l'église ou sur la galerie; mais il ne retourne jamais la chercher. Elle y pourrait certainement si moi je ne l'emportais pas. »

Le palais et le jardin de l'évêque s'étendaient à nos pieds d'une manière pittoresque. Toutes les cheminées fumaient, car *His Lordship* venait d'arriver, mais se préparait bientôt à repartir pour les eaux. Mon guide me dit que monseigneur l'évêque ne se montre pas plus de deux ou trois fois par an dans sa cathédrale. Quant à prêcher, c'est ce que Sa Grandeur ne fait jamais. Sa sainte occupation consiste uniquement à dépenser 15,000 liv. sterl. de rente avec autant de bon goût que le ciel lui en a départi, tandis que ses travaux spirituels sont confiés à des subalternes. A mon retour, je me promenai encore pendant quelque temps dans la cathédrale faiblement éclairée, au milieu des tombeaux et des vieux chevaliers que mon imagination rappela de nouveau à la vie; car

tu sais, bonne Julie, que, d'après mon système, nous avons déjà vécu au milieu d'eux, et que dans mille an nous reviendrons admirer nos propres restes d'aujourd'hui.

J'avais pris soin de me procurer une voiture plus solide que celle d'hier, et je m'en servis pour aller très-commodément à Wilton, beau château du comte de Pembroke. On y trouve une collection précieuse d'antiques, formée et disposée avec beaucoup de goût par le feu comte, qui était grand amateur des arts. Elle est contenue dans une large galerie qui entoure la cour intérieure du château; elle communique avec les divers appartemens du premier étage, et est parfaitement éclairée, quoique d'un seul côté. Elle offre, en hiver comme en été, la plus intéressante promenade, et l'on y arrive en quelques pas de chacune des pièces. On a adapté aux croisées les armoiries de toutes les maisons avec lesquelles celle de Pembroke s'est alliée, et dans le nombre se trouvent aussi celles de la famille royale d'Angleterre. Dans le *hall*, sont suspendues les armures des anciens héros de la famille, ainsi que celles des principaux prisonniers qu'ils ont faits. Parmi ceux-ci, on compte un connétable de Montmorency, un prince du sang français et plusieurs autres. Certes, ces antiques souvenirs d'une haute et puissante aristocratie ont aussi leur côté poétique.

La femme de charge qui me servait de guide paraissait être elle-même sortie d'une de ces colossales armures, car elle avait au moins six pieds, et elle était décorée d'une moustache qui aurait fait honneur au vieux connétable lui-même. Aussi était-elle singulièrement bien versée dans l'histoire du moyen âge. En revanche elle étropiait les noms des empereurs romains et des philosophes grecs de la manière la plus barbare; mais elle expliqua certaines figures d'une nature un peu équivoque, d'une manière fort précise et avec des expressions techniques tout-à-fait singulières.

Un des salons est tapissé de portraits de famille, qui tirent plus d'éclat des peintres Holbein et Van-Dyk que des personnages qu'ils représentent. Au bout de quelque temps, la noblesse que donnent les arts efface, *comme de raison*, celle de la naissance. Le château contient en outre plusieurs tableaux remarquables, entre autres, un Christ au tombeau, d'Albert Durer, à l'aquarelle, d'un fini remarquable dans les détails. Le jardin de la comtesse, qui communique avec la bibliothèque, est dessiné dans l'ancien style français et se termine par un petit temple-très-srichement orné, et qui est par lui-même un monument fort singulier. Il a été bâti par le peintre Holbein, mais il n'en est pas pour cela plus gracieux. Il est laid et surchargé d'ornemens. Le jardin est au contraire fort joli, et il faut convenir

que les dames anglaises ont sous ce rapport un talent particulier. On se tromperait beaucoup si l'on croyait qu'il existe un jardinier anglais en état de dessiner les chefs-d'œuvre en ce genre que je t'ai décrits dans mes précédentes lettres : ils doivent tous leur existence au goût et à l'imagination des dames à qui ils appartiennent.

Je ne serais pas parvenu à voir ce château, dont l'entrée est strictement prohibée à tout étranger qui n'apporte pas avec lui une permission par écrit du propriétaire, si je n'avais pas employé une ruse innocente, que sans doute le maître de la maison m'aura pardonnée en l'apprenant. Je me suis fait annoncer auprès de la chevaleresque femme de charge, comme un parent russe de la famille, avec un nom qui, pour elle, devait être également difficile à lire et à prononcer. Il est par trop désagréable de faire quatre milles dans un tel but, et de revenir sur ses pas sans l'avoir atteint. Je rejette d'après cela le péché de mon mensonge sur les mœurs inhumaines des Anglais ; car chez nous on n'est pas si cruel, et jamais Anglais n'y a été traité d'une façon si peu libérale.

De l'autre côté de la ville, se trouve encore une propriété intéressante, appelée Laugford, et qui appartient au comte de Raduor. C'est un vaste parc et un très-vieux château, d'une singulière forme triangulaire, avec des tours d'une épaisseur énorme,

dont les murs imitent la mosaïque. Là, dans des salons petits, bas et mal meublés, je trouvai une des plus précieuses collections de tableaux que l'on puisse rencontrer. C'étaient des morceaux choisis des meilleurs maîtres, tels qu'il en existe tant chez les particuliers anglais; trésors cachés que personne ne voit et que personne ne connaît. Un lever et un coucher du soleil, de Claude Lorrain, sont parmi les plus remarquables. Le premier représente Enée débarquant avec sa suite sur les rivages de l'Italie, et on ne peut s'empêcher d'envier à ce héros le paradis terrestre qui se développe à ses regards. Dans le tableau du soir, le soleil à l'horizon dore de magnifiques ruines de temples et de palais, situés au milieu d'une campagne solitaire et déserte. Ces deux tableaux sont des allégories qui se rattachent à la naissance et à la chute de l'empire romain. L'eau, les nuages, le ciel, les astres, l'atmosphère transparente et tremblotante du soleil sont, comme dans tous les ouvrages de Claude, la nature prise sur le fait, mais qui semble nouvellement créée. On a bien de la peine à se figurer qu'un homme qui, à l'âge de trente-cinq ans, était encore cuisinier et broyeur de couleurs, ait pu, dix ans après, étonner le monde par de pareils chefs-d'œuvre! Je demeurai pendant fort long-temps sans pouvoir m'arracher d'auprès de tant de belles choses, parmi lesquelles j'admirai encore une Madeleine du Guide, dont les

yeux humides de larmes et la bouche entr'ouverte inspiraient des pensées bien éloignées de la pénitence, une *Sainte-Famille* d'André del Sarto, brillante de tout l'éclat du plus beau coloris; et tant d'autres qu'il serait trop long d'énumérer. Un portrait du comte d'Égmond n'aurait guère pu servir de frontispice à la tragédie de *Gœthe* : car ce bon vivant fanatique s'y montrait sous les traits d'un homme de quarante ans, assez gros, chauve et avec une physionomie plus qu'ordinaire. Son ami, le prince d'Orange, qui était placé non loin de lui, offrait des traits bien différens. Entre les deux, on voyait à cheval le sombre duo d'Albe, pour qui les actes de cruauté étaient une jouissance.

Indépendamment des tableaux et de quelques antiques, le château renfermait encore une curiosité très-précieuse : c'était une chaise ou un trône en acier, présent de la ville d'Augsbourg à l'empereur Rodolphe II, dont les Suédois s'étaient emparés sous Gustave-Adolphe, et qu'un des ancêtres du comte de Raduor a acheté à Stockholm. Le travail en est admirable. Combien, auprès d'un pareil ouvrage, se réduit à rien tout ce qui se fait aujourd'hui en ce genre à Birmingham, à Berlin, etc. ! On croit voir un morceau sorti de la main de Benvenuto Cellini, et l'on ne sait ce qu'il faut plus admirer, ou l'exécution pleine de grace des détails, ou l'art et le bon goût qui ont présidé à la disposition de l'ensemble.

Londres, le 31.

Pendant toute la journée d'hier, j'ai été au pouvoir de mon ennemie capitale, la migraine. Ce matin, je suis parti par une pluie battante pour la capitale, et demain je poursuis mon voyage pour la France. La campagne offrit peu d'intérêt, mais la conversation sur notre impériale n'en fut que plus animée. Elle roula exclusivement sur un célèbre *boxing match* (combat à coups de poings pour de l'argent), dans lequel, à ce qu'il paraît, un *yankee* (nom que les Anglais donnent par dérision aux citoyens des États-Unis), a été plus fin que John Bull, et lui a gagné 10,000 liv. st. en corrompant un des principaux boxeurs. Ces tricheries dans toutes les espèces de *sport* sont devenues aussi générales en Angleterre, chez les personnes de toutes les classes, que l'était, du temps du chevalier de Grammont, l'usage de tromper au jeu. Il y a des gens qui s'en vantent hautement, et je n'ai jamais trouvé que ceux qui passent pour être *the most knowing ones* (qui savent le mieux tromper les autres) aient eu pour cela leur réputation entachée dans la société; au contraire, ils étaient cités pour avoir plus d'esprit, et seulement on vous avertissait de temps en temps de vous tenir en garde contre tel ou tel. Quelques-uns des premiers membres de l'aristocratie sont tout-à-fait célèbres sous ce rap-

port, au point que le père d'un de ces nobles escrocs répondit un jour à une personne qui exprimait la crainte que ce jeune homme ne fût la dupe d'un *blackleg* (filou) : « Je suis bien plus en peine des *blacklegs* que de mon fils ! »

Un autre trait caractéristique de l'Angleterre est celui-ci, que le cocher qui nous conduisait avait perdu pour sa part 200 livres st. dans ce malheureux combat, mais ne faisait qu'en rire, attendu qu'il disait qu'à la première occasion il trouverait à son tour une dupe qui lui rendrait son argent avec usure. Jusqu'où ne faudra-t-il pas que les progrès de l'esprit humain aillent encore sur le continent, avant que les postillons des princes de Tour et Taxis et les conducteurs des diligences de M. de Nagler puissent proposer des paris de ce genre à leurs voyageurs ?

A quelques lieues de Windsor nous passâmes par une campagne d'une nature fort rare en Angleterre. On n'y voit que du sable et des pins. C'est là qu'on a construit la nouvelle école militaire, palais magnifique, avec un parc et des jardins, et qui est orné avec tout le luxe d'une demeure royale. Les pins me firent souvenir de mon pays, mais non pas le palais. Pendant que je caressais les premiers des yeux, car

A tous les cœurs Bien nés que la patrie est chère !

nous vîmes un vieux renard qui traversait la

brûyère en traînant la queue. Le cocher parieur fut le premier qui l'aperçut, et il s'écria : « *By G—d, a fox, a fox!* » (Par Dieu ! un renard , un renard !) — « *It's a dog* (c'est un chien) », dit un autre. — « *I bet you five pounds to four it's a fox.* » (Je vous parie cinq livres contre quatre que c'est un renard), » reprit l'Automédon. — « *Done!* » (tope), s'écria l'incrédule qui fut obligé de payer presque à l'instant même ; car il n'y avait plus à douter que ce ne fût un renard d'une grosseur extraordinaire. Nous vîmes bientôt paraître plusieurs chiens qui avaient perdu la piste, et puis quelques habits rouges, à travers le taillis. Tous les voyageurs leur crièrent de quel côté le renard avait passé, mais sans parvenir à le leur faire comprendre. Le temps de la malle est strictement compté, et tout retard inutile défendu sous de fortes peines ; mais, dans cette occasion, il s'agissait d'une infortune nationale : la meute et les chasseurs avaient perdu la piste du renard ! Le cocher arrêta ses chevaux ; plusieurs voyageurs s'empressèrent de descendre pour enseigner à la compagnie, dont le nombre augmentait à chaque instant, le chemin que le renard avait pris, et nous ne repartîmes que quand nous vîmes la chasse de nouveau en train ; sur quoi nous secouâmes le chapeau, et criâmes : *Tally ho!* (Tayaut). Aussitôt que notre conscience fut parfaitement à l'aise, et que nous sûmes le renard dans la plaine, livré à son sort inévitable, le cocher fouetta ses chevaux pour rega-

gner le temps perdu, et nous fîmes le reste du chemin au grand galop, comme si le chasseur sauvage eût été lui-même à nos trousses.

Mais minuit vient de sonner et j'allais presque oublier, selon l'usage de bon vieux temps, de te faire le compliment de la nouvelle année.

.

Douvres, le 1^{er} janvier 1829.

Le siège du cocher de la malle est devenu mon trône. Non content de régner, je gouverne parfois et je dirige fort bien les rênes de quatre coursiers écumans. Je jette alors un regard orgueilleux sur la campagne, je marche en avant avec rapidité, mérite dont tous les souverains ne pourraient pas se vanter, et pourtant je souhaite souvent de pouvoir avancer plus vite encore et d'avoir des ailes afin d'être plus promptement de retour auprès de toi.

A Londres, je n'ai fait pendant toute la matinée que chercher, conformément à tes ordres, une digne épouse pour Francis; mais les vrais épagueuls de Bleinheim sont excessivement rares. J'en ai vu beaucoup, mais aucun ne m'a convenu. Aux uns les oreilles étaient trop longues, aux autres trop courtes; tantôt les jambes étaient trop torses, tantôt trop en dehors; à ceux-ci la peau était trop bigarrée, ceux-là ne l'avaient pas assez richement tachetée; les uns étaient trop méchants, les autres trop

lourds; en un mot, je me suis vu forcé de renoncer à la recherche.

Comme j'arrivais à Cantorbéry, je trouvai tous les clochers pavoisés en l'honneur de la nouvelle année; quant à moi, j'en célébrai le commencement dans la plus noble et la plus belle de toutes les cathédrales anglaises. Cet édifice romantique, commencé par les Saxons, continué par les Normands, et qui vient d'être depuis peu restauré avec goût, forme, à proprement dire, trois églises entièrement distinctes, mais cependant rattachées l'une à l'autre, avec plusieurs chapelles irrégulières, des escaliers, des pavés, noirs et blancs, montant et descendant, et une forêt de colonnes dans la confusion la plus harmonieuse. La couleur jaune de la pierre dont l'église est construite fait aussi un très-bon effet, surtout dans la partie normande, où elle est relevée par des colonnes de marbre noir. C'est là qu'on voit la statue en bronze du prince Noir, couchée sur son tombeau. Au-dessus est suspendu un gantelet qui tombe en poussière, ainsi que l'épée et le bouclier qu'il portait à la bataille de Poitiers. Une foule d'autres monumens ornent cette église et dans le nombre sont ceux de Henri IV et de saint Thomas-à-Becket, qui a été assassiné dans une des chapelles latérales. Une grande partie des anciens vitraux peints a été conservée, et les couleurs sont d'une beauté remarquable. Les uns n'offrent que des arabesques et des

fleurs et ressemblent à des tapis transparens, tandis que d'autres paraissent composées de pierres précieuses de toutes les couleurs. Un très-petit nombre d'entre eux représentent des sujets historiques. Ce qui donne à cette grande cathédrale un avantage particulier sur toutes les autres en Angleterre, c'est que l'on n'y trouve point le rideau qui, partout ailleurs, les coupe en deux, de sorte que l'on peut d'un seul coup d'œil embrasser toute la nef qui a quatre à cinq cents pas de long. L'orgue est caché dans une des galeries supérieures et fait de là un effet magique quand on l'entend résonner. Je fus assez heureux pour qu'au moment où j'allais partir, le jour baissât déjà; les chanteurs et les musiciens y vinrent étudier, et j'entendis ce beau chœur céleste et invisible remplir la cathédrale, à l'instant même où les derniers rayons du soleil se teignaient en rouge et en bleu aux vitraux des fenêtres. L'archevêque de Cantorbéry est primat d'Angleterre et le seul sujet du royaume, hors les membres de la famille royale, qui jouisse de la dignité de prince; mais cela seulement dans son diocèse, et non pas à Londres, que je sache. Ce dignitaire de l'église protestante a 60,000 livres sterling de revenu et peut se marier. Ce dernier privilège est, je crois, la seule chose qui le distingue des princes de l'église catholique.

Calais, le 2

Enfin me revoilà dans ma France bien-aimée! Quoiqu'au premier aspect la comparaison ne soit pas en sa faveur, je saluai pourtant avec un sentiment approchant de celui d'un homme qui sort d'une longue prison ce sol à demi natal, ce ciel plus pur, ces mœurs plus libres, plus amicales, plus confiantes.

Dès trois heures du matin, on nous avait réveillés à Douvres et nous étions montés à bord du paquebot dans une obscurité complète. Il y avait déjà une demi-heure que nous nous promenions en long et en large sur le pont avant que l'on fit mine d'appareiller. Tout à coup le bruit se répandit que le *boiler* (la chaudière) était endommagé. Les plus peureux se sauvèrent immédiatement sur le quai, les autres crièrent après le capitaine, qui était introuvable, mais qui enfin nous envoya faire dire que nous ne pourrions pas partir sans danger et que les effets allaient être transportés à bord d'un pyroscaphe français qui devait appareiller à huit heures du matin. Je profitai, d'après cela, de cet intervalle pour voir le lever du soleil du haut du fort qui couronne les rochers de craie dont la ville est entourée. Les Anglais, qui ont assez d'argent pour exécuter tous les plans utiles, ont pratiqué, en place d'un chemin extérieur, un *tunnel* dans le rocher, lequel forme une

sorte d'entounoir avec deux escaliers en colimaçon de deux cent quarante pieds de haut. Le point de vue, du sommet, est très-pittoresque, et le soleil se leva presque sans nuages du sein de la mer. En attendant, au milieu de mon extase, je faillis d'oublier le départ du vaisseau, qui eut lieu en effet au moment même où j'arrivai à bord. Le vent, qui était très-violent, nous fit faire la traversée en deux heures et demie. Cette fois le mal de mer fut très-supportable, et un excellent dîner, tel qu'aucune auberge d'Angleterre ne peut vous en offrir, me restaura complètement à Calais. L'hôtel de Bourbon est du reste, pour ce qui regarde la cuisine, un des meilleurs de France.

Dès que nous eûmes terminé l'affaire, partout si désagréable, des passeports et de la police, nous pénétrâmes dans l'intérieur de la ville, et là je fus témoin d'une scène fort plaisante qui me transporta sur-le-champ *in medias res* en France. (Pardonne les *naturalia*, car *non sunt turpia* ; le surintendant t'expliquera ce que cela veut dire.) Mon compaguon, qui était Anglais, entra, par un motif facile à deviner, dans une petite allée dont l'apparence n'était rien moins que propre. Mais à peine s'était-il mis en mesure d'exécuter ce qu'il voulait faire, qu'une jeune dame très-bien mise s'élança hors de la porte de la maison ; et, au lieu de se sauver en rougissant et en se couvrant la figure de ses mains, comme l'aurait fait une Anglaise, elle s'approcha

avec colère de l'intrus, et avec la volubilité naturelle aux Françaises, elle lui cria : « *Comment Monsieur, quelle insolence de p..... dans notre maison ! Est-ce que la rue n'est pas assez grande pour cela ? Vous êtes un grand polisson ! Maman, maman, voilà un monsieur qui p..... dans notre maison !* » La fureur de la petite virago et la confusion de l'Anglais étaient à peindre, et furent portées au plus haut point quand la maman, respectable matrone, arriva à son tour, se plaça en face du malheureux, se croisa les bras, et sans s'embarasser de l'état de sa toilette, le regarda du haut en bas, avec un regard scrutateur, et puis lui dit d'un air sérieux et réfléchi : « *Eh bien, Monsieur, est-ce que vous ne finirez point ?.... Monsieur, permettez-moi de vous dire qu'on ne p..... pas ainsi chez les personnes ; on p..... dans la rue, Monsieur.* » — « *Vraiment*, interrompit alors la fille qui pleurait presque de dépit, *je crois qu'il se moque de nous maman. L'insolent ! il ne bouge pas !* » Je ne sais comment cette aventure s'est terminée, car j'ai poursuivi mon chemin en riant de bon cœur, et en laissant l'Anglais faire comme il le pourrait ses excuses aux deux dames.

Le 3.

Ma première promenade en France n'a fait un bien grand plaisir. Ce soleil permanent, ce ciel pur

que je n'avais pas vu depuis si long-temps, et une ville dont les maisons et les toits se dessinent nettement sur le ciel sans être enveloppés de brouillards et de fumée de charbon, tout cela excita vivement mon admiration. Je me sentais de nouveau chez moi, et j'allai me promener sur le port, pour faire mes derniers adieux à la mer. Je la vis unie comme une glace, bleue et sans bornes de tous côtés, excepté où des nuages noirs, sous la forme de montagnes, et qui étaient sans doute les brouillards devenus compactes de l'Angleterre, annonçaient la présence de cette île. Je suivis la jetée qui s'avance de près d'un quart de lieue dans la mer, et quand j'arrivai à l'extrémité, je m'y trouvai tout seul, ne voyant autour de moi d'autre créature vivante qu'un oiseau de mer qui voltigeait avec la rapidité de l'éclair, faisant souvent le plongeon, et ne reparaisait qu'au bout de quelques minutes en un tout autre endroit. Il continua pendant fort long-temps ce jeu, qu'il varia tellement que l'on eût dit qu'il voulait me faire voir son adresse. Je me disposais déjà à rattacher à ce spectacle toutes sortes d'idées fantastiques, quand j'entendis marcher et parler derrière moi une famille anglaise, et la mouette et moi nous nous envolâmes à l'instant même.

Sur les remparts, je rencontrai une bonne française conduisant deux enfans anglais d'une beauté extraordinaire et très-élégamment vêtus en cache-

mire coquelicot et blanc. La plus jeune de ces deux petites filles s'était accrochée à un arbre, et, avec un esprit de liberté tout-à-fait anglais, refusait opiniâtrément de rentrer chez elle. La pauvre Française estropiait en vain tour à tour les caresses et les menaces anglaises, tout était inutile. *Mon darling, come allons* (my darling, come along), s'écriait-elle douloureusement. *I won't* (je ne veux pas), était la réponse laconique de l'enfant. La petite entêtée m'intéressa si fort que je m'approchai de l'arbre pour voir si je ne réussirais pas mieux auprès d'elle. En effet, je remportai la victoire; car après quelques plaisanteries, je la menai en triomphe à sa bonne. Mais quand je voulus après cela m'éloigner, le petit démon me retint de toutes ses forces par mon habit, et me dit en riant : « *No, no; you shan't go now. You forced me away from the tree, and I'll force you to remain with us.* » (Non, non; vous ne partirez pas à présent. Vous m'avez forcée de quitter l'arbre, et je vous forcerai de rester avec nous.) Je fus réellement obligé de les accompagner jusqu'à ce que nous vinssions en vue de la maison de ses parens; alors, me laissant aller, la petite fille courut gaiement dans la maison et cria : « *Now I have done with you.* » (A présent je n'ai plus besoin de vous.) — « *Oh! you little flirt!* » (Oh! la petite coquette), lui criai-je à mon tour, l'éducation française sera perdue sur vous.

De retour dans la ville, j'allai faire ma visite au célèbre Brommel. Je te vois déjà compulsier la Biographie des contemporains, sans pouvoir y trouver ce nom fameux. Est-ce dans la révolution ou dans la contre-révolution qu'il s'est distingué? A-t-il marqué comme guerrier ou comme homme d'Etat? *Vous n'y êtes pas.* Il est beaucoup plus que cela et beaucoup moins, selon qu'on veut le prendre. En un mot, il était dans son temps un des plus célèbres et des plus puissans dandys que Londres ait renfermés. Brommel gouvernait jadis une génération tout entière par la coupe de son habit, et les culottes de peau passèrent de mode parce l'on désespérait d'en avoir d'aussi parfaites que les siennes. Mais lorsque enfin, par des motifs puissans, il se fut décidé à quitter l'Angleterre, il laissa à sa patrie, pour dernier et précieux souvenir, l'immortel secret des cravates empesées, secret que les élégans de la capitale avaient jusqu'alors tant souffert de ne pouvoir approfondir que, s'il en faut croire *the Literary Gazette*, deux d'entre eux attentèrent à leurs jours de désespoir, et un jeune duc en mourut de chagrin. En attendant, la maladie de ce dernier datait du jour où, dans une occasion solennelle, ayant demandé, d'un air timide, à Brommel son avis sur l'habit qu'il portait, celui-ci s'était contenté de lui jeter un regard en passant, et de lui dire : « *Do you call this thing a coat?* » (Appelez-vous cette chose un

habit ?) L'amour-propre du duc avait été mortellement blessé par cette question.

Quoique aujourd'hui ce ne soit plus par la toilette que l'on donne le ton en Angleterre, il n'y a que le véhicule de changé; la chose ne l'est en aucune façon. L'influence que Brommel a exercée pendant tant d'années à Londres, sans fortune, sans naissance, sans figure ou esprit remarquable, mais seulement par une noble assurance, par un peu de plaisante originalité, par l'amour de la société et le talent de la toilette, peut encore servir à faire connaître l'essence de cette société; et comme, dans mes précédentes lettres, je t'ai dépeint ceux qui maintenant remplissent, quoique avec une puissance bien moins absolue, la place de Brommel, tu avoueras sans doute avec moi qu'il y présidait avec plus d'originalité et avec des mœurs bien plus pures. C'était une folie innocente, qui est à celle d'aujourd'hui ce que sont, pour le comique et la morale, les comédies de Holberg à celles de Kotzebue.

Il faut, en effet, que la mode ait un grand pouvoir pour faire passer pour spirituelle la réponse suivante de Brommel à un gentilhomme de campagne, qui lui demandait s'il aimait les petits pois : « J'en ai une fois mangé un. » Ce qui est plus amusant, ce sont ses disputes avec le prince de Galles, par qui il avait été d'abord introduit dans l'empire de la mode, à qui il en arracha ensuite le sceptre,

et qu'il réussit même plus tard *to cut* (à rompre avec lui). Pendant long-temps Brommel avait joui de la plus haute faveur du prince; mais il finit par le traiter avec si peu de respect, qu'ils se brouillèrent. Un jour qu'il avait dîné chez Son Altesse Royale, il s'oublia au point de lui crier, en sortant de table : « *Pray, George, will you ring the bell for me?* » (George, voulez-vous avoir la bonté de sonner pour moi?) Le prince, également offensé de l'impertinente familiarité de l'aventurier et des rires indécens de la société, se leva tranquillement, sonna, et quand le valet de pied entra, lui dit, en montrant Brommel du doigt : « *This person wants his carriage.* » (Cet individu demande sa voiture.) Brommel ne perdit pas la tête, et répondit en riant : « Bravo, *Georgy!* (petit George.) Mais par le ciel ! j'oubliais que la belle duchesse m'attend. Je prendrai donc la plaisanterie au sérieux, et je ferai mes adieux à Votre Altesse Royale. »

A compter de ce moment, le prince ne le reçut plus chez lui; mais cette aventure fit, sous quelques rapports, dans le monde fashionable, plus de tort au prince qu'à Brommel, qui sut tourner la chose comme si c'était lui qui avait rompu avec Son Altesse Royale. Il disait à ses amis intimes : « *That fellow has first ruined me in Champaign, won my money afterwards, et now he thinks he can cut me.* » (Cet homme a commencé par me ruiner en vin de

Champagne, il m'a ensuite gagné mon argent, et maintenant il croit pouvoir m'insulter.) Quelques jours après cette aventure, le hasard voulut que Brommel rencontrât le prince, qui se promenait dans New-Bond Street avec quelques coryphées de la mode. Son Altesse Royale fit comme si elle ne le voyait pas; mais Brommel, avec l'aisance et l'effronterie qui lui étaient naturelles, s'approcha du colonel P^{***}, et lui secoua la main avec cette impertinente affabilité dont il se donnait les airs; puis il prit son lorgnon, et, regardant fixément le prince, dit à l'oreille du colonel, mais assez haut pour que tout le monde pût l'entendre : « *Who the devil, Colonel, is your fat old friend you were just talking to?* » (Qui diantre, colonel, est ce gros vieux monsieur de vos amis, avec qui vous causiez il n'y a qu'un moment ?) En achevant ces mots, il quitta la compagnie consternée, sauta sur son cheval, et s'éloigna en riant. Ces anecdotes m'ont été racontées, et leur authenticité certifiée par un témoin oculaire. Je ne sais pas s'il est vrai, comme on le raconte aussi, qu'à un dîner où l'on avait déjà beaucoup bu, le prince, mécontent d'une observation caustique de Brommel, qui était assis à côté de lui, avait vidé son verre dans sa figure. On ajoute que Brommel, n'osant pas lui rendre la pareille, prit avec présence d'esprit son propre verre, et, versant le contenu sur la tête de son voisin, dit gaiement : « Le prince a ordonné de suivre par la gauche. »

Pendant long-temps encore Brommel continua à régner à Londres et à éclipser son auguste adversaire. Ce fut même alors que son génie prit son vol le plus élevé, et que pour porter le coup le plus sensible au prince, qui était célèbre par son talent inimitable dans l'art de nouer sa cravate, il découvrit l'usage de l'empois et de la colle de poisson pour les cols. A compter de ce jour mémorable, la victoire de Brommel fut décidée, et, comme je l'ai déjà dit, les dandys se mirent pendant plusieurs années l'esprit à la torture, afin de porter leur cravate comme lui. Enfin, le jeu fit ce que le prince n'avait pu faire. Brommel se ruina complètement, et fut forcé de fuir. Mais, en partant, il laissa sur son bureau un paquet cacheté. On l'ouvrit, et on y trouva ces mots en grandes lettres : « *My friends, starch is the thing.* » (Mes amis, le secret n'est que de l'empois.)

De même que les grands hommes se survivent dans leurs ouvrages, ainsi l'empois de Brommel est toujours visible aux cols de tous les fashionables, et témoigne de la force de son génie. Quant à lui, il demeure depuis ce temps à Calais, où le pouvoir de ses créanciers ne saurait l'atteindre, et chaque oiseau de passage du grand monde que son chemin conduit par cette ville, ne manque pas de venir apporter le tribut d'une visite au ci-devant patriarche, ou bien de l'inviter respectueusement à dîner.

Je le fis aussi, quoique sous un nom supposé. Malheureusement, un autre étranger m'avait déjà

prévenu en ce qui regarde le dîner; de sorte que je ne suis pas plus que je ne l'étais en état de juger de ce que doit être un habit, ni de savoir si un séjour prolongé à Calais et les approches de la vieillesse n'ont pas rendu le ci-devant roi de la mode moins classique. Quand j'allai le voir, je le trouvai encore à sa seconde toilette (il en fait trois avant le dîner). Il portait une robe de chambre à grand ramage, un béret de velours à glands d'or, et des babouches aux pieds. Il était occupé à se faire la barbe, après quoi il nettoya les restes de ses dents avec le morceau de racine rouge à la mode. L'ameublement de son appartement était assez élégant, et à quelques égards même riche, quoique très-fané; et je ne saurais disconvenir que toute sa conduite me parût bien d'accord avec son entourage. Quoique affligé de sa position, il possède encore un assez grand fonds de *humour* et de bienveillance. Son maintien est celui de la bonne société, simple et naturel, avec plus d'urbanité qu'on n'en trouve parmi les dandys d'aujourd'hui. Il me montra, en souriant, une perruque qu'il avait fait venir de Paris, et qu'il vanta beaucoup aux dépens de celles que l'on fait en Angleterre; il dit lui-même qu'il était *le ci-devant Jeune Homme, qui passe sa vie entre Paris et Londres*. Il montra un peu de curiosité sur mon compte, me fit des questions sur mes relations de société à Londres, sans toutefois démentir son bon ton par

la moindre indiscretion. Il mit une sorte de vanité à me convaincre qu'il était encore instruit de tout ce qui se passait dans le grand monde anglais, tant sous le rapport de la mode que sous celui de la politique. *« Je suis au fait de tout, me dit-il, mais à quoi cela me sert-il ? On me laisse mourir de faim ici. J'espère pourtant que mon ancien ami, le duc de W*** enverra un beau jour le consul d'ici à la Chine, et qu'ensuite il me nommera à sa place. Alors, je serai sauvé... »* En effet, la nation anglaise devrait bien faire quelque chose pour l'homme qui a inventé les cravates empesées. Combien n'en ai-je pas vu à Londres avec de riches sinécures, qui ont bien moins fait pour leur pays !

Comme je descendais l'escalier, après avoir pris congé de lui, il me cria, en entr'ouvrant la porte : *« J'espère que vous trouverez votre chemin ; mon suisse n'est pas là, je crois. » — Hélas ! pensai-je, point d'argent, point de suisse !*

J'expédie cette lettre d'ici, afin de ne pas te laisser long-temps sans nouvelles. Il est possible que je la suive bientôt moi-même. En tous cas, je compte rester quinze jours à Paris et y exécuter tes commissions. Songe, en attendant, à moi, avec ton amitié.

Ton fidèle L***.

LETTRE XLVII.

Diligence française. — Le Garde impérial. — Les Crêpes allemandes. — La Mécanique. — Prix de la Liberté. — Paris. — Revue des anciennes connaissances. — Théâtre de Madame. — Le vertueux Martin. — *La Charte pour les Cafés*. — Rossini a apprivoisé les bêtes féroces. — Bon marché de Paris. — Mort burlesque du prince Poniatowski. — Bel ensemble des théâtres. — Je glane dans le Musée. — Le Sphinx déplacé. — Méphistophélès valsant. — Le Ciel et l'Enfer.

Paris, le 5 janvier 1829.

MA CHÈRE ET BIEN-AIMÉE,

Je n'ai pas pu t'écrire hier, la diligence de Calais à Paris étant deux jours et une nuit en route, et ne s'arrêtant pour les repas qu'une demi-heure toutes les douze heures. Le voyage n'est pas des plus agréables. L'ensemble du pays et même de la capitale paraît un peu mort, un peu misérable et un peu sale, quand on le compare au bruit, au mouvement, à l'éclat et à la propreté qui règnent en Angleterre. Le contraste est d'autant plus frappant que la distance est plus courte. Quand on considère pendant le voyage la grotesque machine dans laquelle on est

assis, les chevaux de charrette, avec de mauvais harnais, qui traînent lentement cette machine, et que l'on se rappelle les jolies et légères voitures, le bel attelage, les harnais brillans et ornés de cuivre poli qui servent en Angleterre au transport des voyageurs, on croit avoir dormi l'espace de mille lieues. Les routes mal entretenues, les villes pauvres et boueuses font naître encore la même sensation ; en attendant, quatre choses sont évidemment supérieures en France : le climat, la cuisine, dans laquelle je comprends le vin, le bon marché et la sociabilité ; *mais commençons par le commencement.*

Après avoir échangé à la mairie mon passeport incognito, contre un autre pareil, et qui n'était valable que pour aller à Paris, occasion dans laquelle, par parenthèse, je faillis d'oublier mon nouveau nom quand on me le demanda ; après cette cérémonie, dis-je, je m'approchai de l'étonnant édifice que l'on appelle en France une diligence. Ce monstre était long comme une maison et consistait, à proprement dire, en quatre voitures attachées l'une à l'autre ; savoir : la berline au milieu, un carrosse avec son panier par-derrière, un coupé devant, et par dessus celui-ci le cabriolet dans lequel est assis le conducteur à côté de qui j'avais choisi une place. Ce conducteur, ancien soldat de la garde impériale, portait une blouse bleue de charretier et un bonnet brodé, de la même étoffe, sur la tête ; mais le pos-

tillon avait une mine encore plus originale et ressemblait vraiment un peu à un sauvage. Celui-ci portait aussi une blouse bleue par dessus une paire de bottes énormes et toutes couvertes de boue; un tablier de peau de mouton noire, retombait des deux côtés par-dessus ses cuisses. Il conduisait seul six chevaux, attelés trois par trois, et qui tiraient un poids d'environ six mille livres, sur une route mal entretenue. Le chemin de Calais à Paris est à tout prendre le plus triste et le moins intéressant qu'il soit possible de voir. J'aurais d'après cela passé la plus grande partie de mon temps à lire, si la conversation du conducteur ne m'avait pas paru encore plus intéressante que mon livre. Ses exploits et ceux de la garde lui fournirent un sujet inépuisable de récits. Il m'assura de la manière la plus positive *que les trente mille hommes dont il faisait partie dans le temps auraient été plus que suffisans pour conquérir toutes les nations de la terre, et que les autres n'avaient fait que gâter l'affaire.* Il soupirait toutes les fois qu'il parlait de son empereur. « *Mais c'est sa faute, s'écria-t-il. Ah! sans doute, il serait encore empereur si, dans les cent jours, il avait seulement employé des jeunes gens qui désiraient faire fortune, au lieu de ces vieux maréchaux qui étaient trop riches et qui avaient tous peur de leurs femmes? N'étaient-ils pas tous gros et gras comme des monstres? Ah!... parlez-moi d'un jeune colo-*

*nel comme nous en avons! celui-là nous aurait flanqué cela de la jolie manière... Mais, après tout, l'empereur aurait dû se faire tuer à Waterloo comme notre colonel. Eh bien! Monsieur, ce brave colonel avait reçu trois coups de feu, un à la jambe et deux dans le corps, et pourtant il nous menait encore à l'attaque, porté par deux grenadiers. Mais quand tout fut en vain et tout fini pour nous: « Ca-
« marades, dit-il, j'ai fait ce que j'ai pu; mais nous
« voilà... Je ne puis plus rendre service à l'empereur;
« à quoi bon de vivre plus long-temps? Adieu donc,
« mes camarades... Vive l'empereur! » Et voilà qu'il tire son pistolet et le décharge dans sa bouche. C'est ainsi, ma foi, que l'empereur aurait dû finir aussi.»*

Ici nous fûmes interrompus par une jeune et jolie fille qui, sortant d'une maison de peu d'apparence, s'approcha de la voiture, et nous cria en levant la tête, car nous étions au moins à quatre toises du sol : *Ah! çà, monsieur le conducteur, oubliez-vous les crêpes?* — « *Oh! oh! es-tu là, mon enfant?* » Et en parlant ainsi, il descendit promptement l'échelle de poulailier, à laquelle on voyait bien qu'il était accoutumé, et après avoir ordonné au postillon d'arrêter, il disparut dans la maison. Au bout de quelques minutes il revint avec un paquet enveloppé dans du papier, s'assit à côté de moi d'un air de satisfaction et déploya une quantité considérable de crêpes encore fumantes. Il me dit

qu'il avait mangé pour la première fois ce mets en Allemagne et qu'il l'avait trouvé si bon qu'il l'avait introduit dans sa patrie. On voit par là que les conquêtes sont utiles à quelque chose. Avec une véritable politesse française, il m'offrit de partager ce qu'il appelait son goûter, et je l'acceptai par amour de la patrie. Il faut convenir d'ailleurs qu'aucun fermier ou paysan d'Allemagne n'aurait pu mieux accommoder ce mets national. Nous le mangeâmes à la santé de Napoléon, en quelque lieu qu'il se trouve.

Cet homme, du reste très-vigoureux, avait beaucoup de peine à faire aller une machine fort extraordinaire, qui avait à peu près la forme d'une pompe, et qui était placée à côté de son siège. Il y travaillait continuellement, tantôt pompant de toutes ses forces, tantôt la soulevant, la vissant ou la tournant en avant ou en arrière. Lui ayant demandé ce que c'était, il me répondit que c'était une machine excellente, nouvellement inventée, et dont le but était de retenir la diligence, ou, pour mieux dire, l'arche, à la descente des montagnes, et de la faire, au contraire, aller plus vite dans les montées. Le conducteur était très-fier de cette chose, qu'il n'appelait que *sa mécanique*, et il la traitait avec beaucoup de prédilection et d'importance. Par malheur cette machine se détraqua dès le premier jour, et comme cela nous fit avancer beaucoup plus len-

tement encore qu'auparavant, le pauvre guerrier eut beaucoup à souffrir des railleries des voyageurs, qui ne cessaient de se moquer de sa *mécanique*, ainsi que du nom de son énorme voiture qui s'appelait *l'Hirondelle*, nom qui au fait pouvait bien passer pour l'ironie la plus amère.

Il n'y avait rien de plus drôle que d'entendre le pauvre diable, à chaque relai, avertir régulièrement le postillon de l'accident qui était arrivé, ce qui donnait lieu au dialogue suivant, qui était toujours le même, à quelques légères variantes près.

« *Mon enfant, il faut que tu saches que je n'ai plus de mécanique.* » — « *Comment! s*** d***, plus de mécanique!* » — « *Ma mécanique fait encore un peu, vois-tu; mais c'est bien peu de chose, le principal brancheron est au diable.* » — « *Ah! diable!* »

Il était impossible d'être plus mal assis que je ne l'étais dans mon céleste cabriolet; et, comme nous marchions avec une lenteur excessive, il y avait fort long-temps que je manquais des commodités les plus essentielles. Malgré cela, jamais ma disposition ni ma santé ne furent meilleures que pendant tout ce voyage. J'ai été continuellement gai et content, parce que je me sentais toujours parfaitement libre. Oh! que la liberté est une bonne chose! nous ne l'apprécions pas à beaucoup près ce qu'elle vaut. Si chaque homme voulait seulement se bien péné-

trer de ce dont il a besoin pour être heureux et content d'après son caractère, et s'il choisissait, après cela, les moyens les mieux faits pour l'y conduire, en rejetant franchement tout le reste, combien il s'épargnerait d'erreurs ! combien il abandonnerait de mesquines ambitions ! combien il augmenterait la somme de son bonheur, au lieu de traîner souvent le chagrin et le mécontentement avec lui jusqu'au tombeau !

Je ne t'ennuierai pas par d'autres détails de notre peu intéressant voyage. Je le comparerais volontiers au mélodrame intitulé : *Une Heure* ; car, après avoir quitté Calais de bon matin, nous nous arrê tâmes à une heure pour dîner, et nous soupâmes à une heure du matin. Le lendemain, le déjeuner et le dîner se réunirent en un repas à une heure, à Beauvais, où une jolie fille qui nous servait, et un ami de Bolivar qui nous entretenait beaucoup du désintéressement du Libérateur, nous firent regretter qu'il fallût partir si vite. Ce fut de nouveau, à une heure du matin, qu'il nous fallut combattre, à Paris, avec les commis de l'octroi pour avoir nos effets. Mon domestique fit, après cela, charger les miens sur une charrette, qu'un homme traîna devant nous en nous conduisant à travers je ne sais combien de rues obscures et boueuses jusqu'à l'hôtel Meurice, où j'écris maintenant dans une petite chambre que je me suis modestement choisie, et dans

laquelle le vent froid pénètre par toutes les fenêtres et toutes les portes, au point qu'un bon feu qui brûle dans ma cheminée ne me réchauffe que d'un seul côté. Les rideaux de soie, avec les taches et la poussière qui les couvrent, le luxe des glaces, les grosses bûches empilées dans la cheminée, et le carreau ciré sous mes pieds, tout contribue à me rappeler que je ne suis plus en Angleterre, mais en France.

Je compte passer ici quelques jours, puis me reposer et faire mes emplettes ; après quoi je vole dans tes bras, sans voir, s'il m'est possible, une seule des connaissances que j'ai ici ; *car cela m'entraînerait trop*. Il ne faut par conséquent pas espérer que je t'apprendrai du nouveau sur le vieux Paris. Un petit nombre d'observations détachées, bonnes pour un journal, seront tout ce que je pourrai t'offrir.

Le 6,

Afin de me préserver tant bien que mal du froid, dont j'ai toujours beaucoup souffert en France, parce que l'on ne sait pas prendre les précautions nécessaires pour s'en préserver, j'ai fait, ce matin, garnir de *bourrelets* toutes les fentes de mon logement. Je me hâtai, après cela, de sortir, et je fis la promenade accoutumée des étrangers aux boulevards, au Palais-Royal, aux Tuileries, etc. ; car j'étais envieux de savoir ce que j'y trouverais de changé après sept ans. Sur les

boulevarts, tout était dans l'ancien état; dans le Palais-Royal, le duc d'Orléans a commencé à remplacer les vilaines galeries de bois et les autres recoins de ce genre par un élégant passage à toit de verre, lequel, quand il sera terminé, rendra, sans contredit, ce palais un des plus beaux qu'il y ait, comme il est déjà l'un des plus singuliers et des plus remarquables; quand ce ne serait que par l'idée de voir un prince du sang habiter sous le même toit avec quelques centaines de filles publiques et autant de marchands, tandis qu'il tire des uns et des autres, ainsi que des maisons de jeu, un revenu plus que suffisant pour couvrir la somme qu'il consacre à ses *menus plaisirs*. Un seigneur anglais regarderait un pareil contact comme impossible, ou, si cela se trouvait par quelque hasard extraordinaire, il aurait soin de tenir le tout un peu plus proprement; car il faut convenir que les idoles de Vénus et de Mercure, malgré tout l'éclat de leurs enseignes, ont ici un entourage un peu sale.

Au palais des Tuileries et dans la rue de Rivoli qui longe le jardin, les constructions sont restées à peu près dans le même état où Napoléon les avait laissées. Sous ce rapport Paris a perdu en perdant la dynastie impériale, qui en vingt ans en aurait fait une ville magnifique, dans laquelle il aurait bien fallu qu'à la fin la propreté suivît le luxe. Sur la place de Louis XV on voit toujours l'échafaudage

de la statue projetée; l'arc de triomphe de l'Etoile, semblable à la tour de Babel, est tour à tour élevé et démoli. *Le temple de la Victoire*, consacré maintenant à l'Eglise victorieuse, n'est pas encore achevé non plus, tandis que sur le pont de Louis XVI, il serait à désirer que l'on n'eût rien fait; car les statues ridiculement théâtrales, et sans contredit deux fois trop grandes pour le pont, qu'elles paraissent vouloir enfoncer, ressemblent beaucoup plus à de mauvais *acteurs de province* qu'aux héros français qu'ils doivent représenter.

Les cuisiniers comptant aussi au nombre des héros français, tant par leurs talens inimitables que par le sentiment d'honneur qui les anime, (rappelle-toi le cuisinier de Peregrine Pickle et ce Vatel qui s'est tué parce que la marée ne venait pas), j'arrive naturellement ici à parler des restaurateurs de Paris, qui me paraissent avoir un peu dégénéré, si je dois en juger par le plus célèbre que j'ai visité aujourd'hui. A la vérité leurs immenses cartes se sont maintenant changées en petits volumes élégamment reliés; mais la qualité des mets et des vins a suivi une proportion inverse. Après avoir fait cette triste expérience, je courus au célèbre *Rocher de Cancale*; mais Baleine aussi est rentré dans l'océan de l'éternité, et celui qui désormais se fie au rocher de Cancale a bâti sur le sable. *Sic transit gloria mundi.*

Je n'ai en revanche que des éloges à donner au

théâtre de Madame où j'ai passé ma soirée. Léontine Fay est une charmante actrice, et il est impossible de trouver nulle part un ensemble plus parfait. Arrivant précisément d'Angleterre, je fus frappé de la manière naturelle avec laquelle Léontine Fay, dans le rôle de Malvina, représente une Française élevée en Angleterre, sans que par cette nuance le reste du caractère souffre le moins du monde. Dans la partie de son jeu qui est due à l'art, elle ne copie en aucune façon mademoiselle Mars, et pourtant on y retrouve une image non moins fidèle, non moins parfaite de la nature. Dans la seconde pièce on voyait un oncle qui, au moment où il vient d'être nommé dans sa province membre d'une association de vertu, part pour Paris afin de retirer son neveu de la vie déréglée qu'il mène, et qui, au lieu de cela, est lui-même entraîné par un prétendu ami en toutes sortes de folies. Cette pièce a aussi été jouée avec cette gaieté comique et ce talent qui rendent ces petits *riens* français aussi amusans à Paris qu'ils sont nuls et ennuyeux dans les traductions qu'on nous en offre en Allemagne.

Le 7.

En dépit des bourrelets et d'un bûcher tout entier qui brûle dans ma cheminée, je n'en gèle pas moins dans mon entresol. Il y règne en outre un clair-obscur perpétuel qui fait que je ne distingue les carac-

tères que comme à travers un voile. La petitesse des fenêtres et la hauteur des maisons en fait ne permettent pas qu'il en soit autrement, de sorte que je dois te faire mes excuses si mon écriture est encore plus illisible qu'à l'ordinaire. Tu auras d'ailleurs remarqué que l'excessive cherté du port des lettres en Angleterre m'a fait prendre la coutume d'écrire d'une manière plus soignée et plus serrée, de sorte que l'on pourrait maintenant découvrir une grande partie de mon caractère à la simple inspection de mes lettres, sans même prendre la peine de les lire. Il en est à cet égard comme dans la vie où l'on prend souvent aussi la bonne résolution de se resserrer, c'est-à-dire d'économiser; on y persiste pendant quelque temps; mais les lignes s'écartent peu à peu, et l'on se trouve bientôt, sans s'en apercevoir et par la seule force de l'habitude, revenir à sa largeur accoutumée.

Je t'ai déjà dit que les anciennes cartes des restaurateurs se sont transformées en volumes de l'épaisseur d'un doigt et qui sont reliés en maroquin doré. Un officier anglais que j'ai trouvé aujourd'hui dans le *café Anglais*, ne les reconnaissant pas sous leur forme nouvelle, s'égosillait à crier: *garçon, la charte!* jugeant sans doute que depuis que la France est devenue si libérale il en existe une aussi pour les cafés. Quoiqu'en général les Français fassent peu d'attention aux équivoques des étrangers, celle-ci ne

laissa pourtant pas de faire rire plusieurs personnes, et je me suis dit en moi-même : Combien de gens n'y a-t-il pas qui ne demanderaient pas mieux que de retourner la chose et de redonner aux Français des cartes au lieu de leur Charte !

J'ai eu une fort agréable surprise ce soir au grand Opéra. Lors de mon dernier voyage c'était encore une espèce de maison de fous, où quelques furieux faisaient des contorsions et criaient comme si on les avait écorchés. Aujourd'hui j'y ai trouvé un chant agréable, une-excellente méthode italienne, de belles voix et un jeu naturel. Rossini, qui, comme un véritable Orphée, a apprivoisé l'Opéra français, a rendu par là un grand service aux oreilles musicales et a mérité la reconnaissance des Parisiens ainsi que des étrangers..

Quoique ce théâtre soit moins à la mode, je le préfère maintenant sans hésiter à l'Opéra italien, parce que l'on y trouve réuni tout ce que l'on peut désirer dans un spectacle, c'est-à-dire, indépendamment du chant et du jeu dont je viens de parler, des décorations magnifiques et fraîches et le meilleur corps de ballet qu'il y ait au monde. Si les poèmes étaient aussi des chefs-d'œuvre je ne sais pas ce que l'on pourrait souhaiter encore ; et même tels qu'ils sont on peut encore s'en contenter ; comme par exemple de *la Muette de Portici* que j'ai vu représenter ce soir. Mademoiselle Noblet est une belle

muette; son jeu est plein de grace et de vivacité, sans aucune exagération, et Nourrit un excellent Masaniello, quoique seul il lui arrive encore parfois de crier un peu trop. Les costumes étaient parfaits; mais l'éruption du Vésuve a manqué, et les nuages de fumée qui au lieu de sortir de la terre y rentraient, offraient un phénomène que je n'ai pas eu le bonheur d'observer sur les lieux quand j'ai assisté à une véritable éruption de ce volcan.

Le 8.

Un auteur français a écrit quelque part : *L'on dit que nous sommes des enfans ; oui pour les faiblesses , mais pas pour le bonheur.* C'est là ce que, Dieu merci, je ne puis pas dire de moi. *Je le suis pour l'un et pour l'autre ;* nonobstant mes trois douzaines d'années et plus. C'est ainsi que je m'amuse parfaitement ici dans la solitude de la grande ville, et je puis très-bien, tout comme un jeune homme, me figurer que je ne fais que d'entrer dans le monde et que tout cela est nouveau pour moi. Le matin je vais voir des curiosités, je flâne dans le Musée, ou bien je vais, comme disent les Anglais, *a shopping*; ils entendent par là courir les boutiques et acheter de ces bagatelles dont le luxe de Londres et de Paris fait sans cesse inventer de nouvelles. J'ai déjà rassemblé pour toi cent petits cadeaux, au point que mon logement, qui n'est rien moins que vaste,

ne peut les contenir tous; et pourtant c'est à peine si j'ai dépensé pour le tout quatre-vingts livres (sterling); car si en Angleterre c'est la cherté des objets qui ruine, ici c'est le bon marché qui séduit; et surtout je ne puis m'empêcher de rire quand je vois un marchand de Paris, qui se croit bien rusé, se féliciter d'avoir attrapé un insulaire, tandis que celui-ci n'est étonné que d'avoir pu acheter ce qu'il vient de prendre pour le quart du prix de ce que cela lui aurait coûté à Londres.

Vers l'heure du dîner, je poursuis ma revue scientifique des restaurateurs, et le soir je vais au spectacle; le temps que je resterai ici ne me permettra malheureusement pas de faire le tour complet des uns ni des autres.

Pendant que je courais ce matin les boutiques, je remarquai au Palais-Royal une enseigne qui annonçait la merveilleuse exposition de la mort du prince Poniatowski près de Leipzick. Je n'aime pas à négliger les nationalités; en conséquence, afin de voir cette merveille, je montai un mauvais petit escalier obscur, et je trouvai, dans une chambre plus obscure encore et qui n'avait pas de fenêtre, un homme misérablement vêtu, assis devant une lampe qui était près de s'éteindre. Une grande table était couverte d'un drap sale. Aussitôt qu'il me vit entrer, il se hâta d'allumer trois lampes de plus, mais qui avaient de la peine à brûler, sur quoi il se mit à

déclamer à haute voix et avec force. Je croyais que c'était déjà le commencement de l'explication; et comme je ne l'avais pas bien entendu, je lui demandai ce qu'il venait de dire. « *Oh rien*, me répondit-il, *je parle seulement à mes lampes qui ne brûlent pas clair.* » Lorsqu'il eut enfin achevé sa conversation avec ses lampes, il enleva le drap et me fit voir un objet qui ressemblait à un jouet d'enfant de Nuremberg, avec des petites figures mobiles; mais les explications du maître valaient bien l'argent que j'avais payé à l'entrée. Il commença d'un ton chantant et nasillard : « *Voilà le fameux prince Poniatowski, se tournant avec grace vers les officiers de son corps et s'écriant :*

Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir,
La vie est un opprobre et la mort un devoir.

Remarquez bien, Messieurs (quoiqu'il n'y eût que moi, il m'adressait toujours la parole au pluriel), comme le cheval blanc du prince se tourne aussi lestement qu'un cheval véritable. Voyez, pan à droite, pan à gauche; mais le voilà qui s'élance, se cabre, se précipite dans la rivière, et disparaît. Cela se faisait par le moyen d'un fil sous la table qui tirait la figure d'abord à droite, puis à gauche, puis en avant, jusqu'à ce qu'elle tombât dans un tiroir, par le moyen d'une coulisse adaptée à l'eau qui était représentée par du bois peint. L'homme continuait après cela : « *Ah bien ! voilà le prince Poniatowski noyé. Il*

est mort.... c'est la première partie. Maintenant, Messieurs, vous allez voir tout à l'heure la chose la plus surprenante qui ait jamais été montrée en France. Tous ces petits soldats innombrables que vous apercevez devant vous (il y en avait au moins soixante ou soixante-dix), sont tous vraiment habillés; habits, giberne, arme, tout peut s'ôter et remettre à volonté. Les canons servent comme des canons véritables, et sont admirés par tous les officiers du génie qui viennent ici. » Afin de prouver d'une manière incontestable la vérité de ce qu'il disait, il souleva le premier petit canon par son affût, et ôta au premier soldat son fournement, puis il ajouta : « Eh bien, vous allez maintenant, Messieurs, voir manœuvrer cette petite armée comme sur le champ de bataille. Chaque soldat et chaque cheval feront séparément les mouvemens propres, voyez..... » Et voici ce qui arriva alors. Toutes ces petites marionnettes, qui pendant le premier acte étaient restées immobiles, sans doute par respect pour le prince Poniatowski, se mirent à faire deux mouvemens en mesure, pendant qu'un petit garçon battait du tambour sous la table. Ces deux mouvemens consistaient, pour les soldats, à lever et à laisser retomber leurs armes, et pour les chevaux à ruer et à se cabrer. Pendant ce temps, le maître récitait avec un merveilleux pathos le bulletin français de cette affaire. C'est ainsi que se termina le

deuxième acte. Ne croyant pas qu'il pût être surpassé par le troisième, ayant vu d'ailleurs entrer quelques autres personnes et ne pouvant pas supporter plus long-temps l'odeur de deux quinquets qui venaient de s'éteindre, je me sauvai du champ de bataille que je laissai là avec toutes ses merveilles. Je plaignis toutefois le héros qui s'était si courageusement sacrifié, de l'usage que l'on faisait de son nom et de sa gloire.

L'opéra du *comte Ory*, chanté par Nourrit fils, me fit beaucoup de plaisir. Les connaisseurs peuvent crier tant qu'ils veulent contre Rossini, il n'en est pas moins certain que dans cette pièce, comme dans les autres, des flots de mélodie ravissent les oreilles, soit qu'elle se répande en accens d'amour, qu'elle tonne avec l'orage, qu'elle exprime la joie pendant le banquet des chevaliers, ou qu'elle s'élève vers le ciel dans une prière solennelle. En attendant, il est assez étrange que dans cet opéra, qui est plus que libre, la prière des chevaliers, qui est censée dictée par l'hypocrisie, soit la même que Rossini avait précédemment composée pour le sacre de Charles X. Madame Cinti chanta fort bien le rôle de la comtesse; mademoiselle Jawureck, dans celui du page, montre de fort belles jambes, et la basse-taille aussi était excellente.

Le ballet me parut avoir un peu perdu, en comparaison de ce qu'il était. Albert et Paul ne devien-

ment pas plus légers en vieillissant, et à l'exception de mesdames Noblet et Taglioni, il n'y a pas une danseuse remarquable.

Je remarquai, pendant l'opéra, que le même acteur qui dans *la Muette* jouait un des principaux rôles, en remplissait un très-subalterne dans le corps des chevaliers. Cela arrive souvent ici, et cet arrangement est bien digne d'être imité; car ce n'est que quand les meilleurs sont obligés de concourir à l'ensemble d'une représentation, quelque peu important que soit le rôle de chacun en particulier, que cet ensemble peut devenir réellement satisfaisant.

Du reste, on fait pour l'obtenir beaucoup plus en France que chez nous, où l'illusion manque souvent par quelques petits détails, négligés pour la commodité de la direction ou des acteurs. Feu Hoffmann avait coutume de dire que rien ne lui paraissait plus effrayant que de voir sur le théâtre, à Berlin, le conseiller privé de quelque comédie d'Iffland qui, après une scène dans laquelle il avait parlé et s'était conduit absolument comme un homme de chair et d'os, au lieu de sortir par la porte, disparaissait par la muraille comme s'il eût été le diable en personne.

Le 10.

C'est une chose frappante, et qui fait plaisir, que de voir combien le Musée est encore riche, après

tout ce que l'on a été obligé de restituer. Les nouvelles salles de Denon offrent aussi maintenant un asile convenable à la plus grande partie des antiques. C'est seulement dommage que l'on ne dispose pas les anciennes salles dans le même style. On ne perdrait pas beaucoup à la destruction des plafonds, qui n'ont pas par eux-mêmes un grand mérite, tandis qu'en général des tableaux font un très-mauvais effet, mêlées avec des statues. La sculpture et la peinture ne devraient jamais être réunies.

Sans m'arrêter devant les chefs-d'œuvre connus, je veux te parler de quelques statues qui m'ont particulièrement plu et que je ne me rappelle pas d'avoir déjà vues.

D'abord une belle Vénus, trouvée il y a peu d'années à Milo et donnée au roi par le duc de Rivière. Elle est représentée, selon les antiquaires, en Vénus victorieuse, soit qu'elle montrât la pomme ou que des deux mains elle tint le bouclier de Mars. Les deux bras manquant, ceci ne peut être qu'une conjecture; mais comme ce corps qui est nu depuis la ceinture est beau! Quelle vie! quelle noblesse! quelles formes séduisantes! L'expression fière et triomphante de la physionomie est vraie pour une femme et pourtant sublime comme une déesse.

Secondement une figure de femme vêtue d'une robe très-ample (dans la notice elle est indiquée sous le nom d'*Image de la Providence*), d'une beauté

idéale, pleine de douceur et de bonté et respirant dans tout son maintien un calme céleste. Les draperies ont une grace et une perfection inimitables.

Troisièmement, l'Amour et Psyché, de la villa Borghese. Psyché implore le pardon de l'Amour; elle est à genoux, et le doux sourire de l'Amour annonce qu'il a déjà intérieurement exaucé sa prière. Le groupe est si bien conservé qu'il n'y a qu'une main du dieu qui paraisse avoir été restaurée.

Quatrièmement, une Nymphé endormie. Les anciens, qui savaient tout représenter sous le point de vue le plus favorable, avaient souvent coutume d'orner leurs tombeaux de figures dans le genre de celle-ci, offrant de gracieux emblèmes de la mort. On voit que le sommeil est profond, et cependant la position est presque voluptueuse; les membres sont charmans, et recouverts d'une belle draperie qui ne les cache qu'à moitié. Cette figure rappelle plutôt une vie jeune et nouvelle que la mort qui la précède.

Cinquièmement, une Bohémienne, statue remarquable par le mélange de la pierre et du bronze. La figure est de bronze, et le manteau lacédémonien est de marbre. La tête est moderne, mais d'une expression mutine, très-agréable, et qui convient bien à une *Zingarella* telle qu'on en trouve en Italie.

Sixièmement, une magnifique statue représentant une femme en prières: la tête et le cou sont de marbre blanc; sa beauté, d'une sévérité idéale, est

digne des meilleurs antiques, et les plis de sa robe, qui est du porphyre le plus dur, n'auraient pas pu retomber avec plus de légèreté si elle avait été de velours ou de soie.

Septièmement, la Melpomène colossale qui donne son nom à une des nouvelles salles ; elle est posée sur un pavé de mosaïque du professeur Belloni, qui a singulièrement bien réussi à imiter l'antique. Le pavé est lui-même entouré d'une élégante grille en bronze. Cette mosaïque est une découverte fort intéressante, et je m'étonne que l'usage n'en soit pas plus généralement adopté parmi les gens riches.

Huitièmement, le buste du jeune Auguste : belle, douce et prudente physionomie, d'une expression bien différente, quoique ayant beaucoup de ressemblance dans les traits avec la statue qui représente ce même empereur dans un âge plus avancé, quand la force des circonstances et l'influence des partis l'avaient entraîné dans tant d'actes de cruautés, jusqu'à ce qu'enfin sa nature plus douce reprit le dessus avec la puissance absolue.

Neuvièmement, son grand général Agrippa. Jamais je n'ai vu de physionomie plus caractéristique sous une forme plus noble. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le front et le dessus des yeux offrent une grande ressemblance avec un homme qui put aussi passer pour grand, quoique dans une sphère bien différente; je veux dire Alexandre de

Humboldt. Du reste, cette ressemblance disparaît totalement dans les autres traits de la figure. Plus je considérais cette tête de fer, plus je me persuadais que c'était précisément celle dont le faible Auguste avait besoin pour rester maître du monde.

Dixièmement, le dernier et en même temps le plus intéressant pour moi fut un buste d'Alexandre, que Denon a déclaré être le seul authentique qui existe. Il offre une véritable étude pour le physionomiste et le cranologue ; car l'artiste, fidèle comme l'étaient les anciens, a suivi avec le plus grand soin la nature jusque dans ses plus petits détails. Cette tête a en effet toute la vérité d'un portrait : rien d'idéal, rien même qui soit d'une beauté distinguée dans les traits ; mais dans ses proportions remarquables et dans son expression, elle est digne, sous tous les rapports, de l'histoire de son illustre original. Le cou gracieux légèrement penché vers le côté gauche, de même que le tour voluptueux de la bouche, indiquent bien l'*abandon* parfois un peu léger de son caractère. Le front et la mâchoire ont une ressemblance frappante avec ceux de Napoléon, ainsi que la forme de l'ensemble du crâne, qui, ainsi que le sien, offre un mélange de brutalité et d'intelligence, étant, comme Buonaparte avait lui-même coutume de le dire, *carré, autant de base que de hauteur*. Le front qui n'est pas trop élevé n'annonce point un idéologue ; les traits sont en général réguliers et bien dessinés ;

mais, ainsi que je l'ai déjà dit, ils ne sont pas d'une beauté idéale. Les yeux et le nez expriment, entourés d'une finesse sublime, si je puis m'exprimer ainsi, une grande pénétration, unie au plus ferme courage, à cette sensibilité de l'âme qui, par leur ensemble, faisaient d'Alexandre un héros jeune, invincible, aimable et poétique, tel qu'il apparaît unique dans l'histoire. Si Charles XII et Napoléon avaient possédé la même réunion de qualités, ils n'auraient pas trouvé leur perte en Russie, et le premier ne serait pas regardé aujourd'hui comme un Don Quichotte, ni le second comme un tyran calculateur, plein de force et de génie. Quant à Alexandre, son aspect attire et impose à la fois, et il inspire à celui qui le contemple le courage, l'amour et la confiance. Au reflet de ses traits, on se sent tranquille et sûr, et l'on reconnaît qu'un pareil homme, dans tous les temps et dans toutes les positions de la vie, était fait pour exciter l'admiration et l'enthousiasme, et a dû exercer sur les hommes un pouvoir entraînant.

Il me reste à citer encore un agréable bas-relief et un autel d'un genre original : le bas-relief, qui faisait aussi partie de la collection Borghese que la France dut avec tant d'autres à Napoléon, représente Vulcain forgeant le bouclier d'Énée. Il est entouré de Cyclopes, qui tous ont de vraies figures de Silènes et de Faunes, au milieu desquels se mon-

tre un joli petit Cupidon, à moitié caché derrière une porte, et qui escamote le bonnet d'un des Cyclopes. Tout, dans cette aimable composition, est plein de vie, de gaieté et de mouvement, tandis que la vérité des formes et l'exactitude des dessins sont parfaites.

L'autel est consacré à douze dieux à la fois, et ressemble à des fonts baptismaux. Les hauts-reliefs des douze bustes des dieux entourent le bassin comme une guirlande. Le travail est excellent, et la conservation laisse peu de chose à désirer. Les dieux sont rangés de la manière suivante : Jupiter, Minerve, Apollon, Junon, Vulcain, Mercure, Vesta, Cérès, Diane, et enfin Mars et Vénus unis par l'Amour. Je m'étonne qu'on n'ait pas encore imité en petit cette idée pleine de goût, soit pour les bagues des dames, soit en albâtre, en porcelaine ou en cristal, comme les célèbres colombes et autres morceaux. Rien ne saurait mieux s'y adapter, et pourtant on n'en trouve pas même une copie en plâtre chez Jaquet, successeur de Getti, mouleur du Musée. Il en est de même des autres ouvrages que je viens de citer, et cela seulement parce qu'ils ne sont pas du nombre des plus célèbres, quoique, parmi ces derniers, il y en ait qui n'ont rien de fort attrayant. Les hommes ressemblent beaucoup aux *moutons de Panurge* : ils se laissent prescrire par l'autorité ce qui doit leur plaire.

Dans la galerie des tableaux on remarquerait bien moins les restitutions auxquelles on a été forcé, si l'on n'y trouvait pas exposés un si grand nombre de tableaux de la nouvelle école française, lesquels, je dois l'avouer, font pour la plupart sur moi l'effet d'une sorte de caricature. Ces contorsions théâtrales, ce maintien dramatique, dont les figures de David lui-même ne sont pas exemptes, et l'exagération dans l'expression des passions, ont un air d'écolier, quand on les compare à cette vérité de la nature des maîtres italiens; on y cherche aussi en vain la douceur séduisante des écoles allemande et hollandaise. Parmi ces peintres modernes, celui qui me déplaît particulièrement est Girodet. Certes, un sentiment raisonné de l'art ne peut contempler sans répugnance son Déluge. Horace Vernet aussi ne se distingue que dans des tableaux de genre; mais l'Entrée de Henri IV à Paris, de Gérard, me paraît un tableau dont la réputation se soutiendra.

Les nombreux tableaux de Rubens et de Lesueur, que l'on a apportés du Luxembourg au Musée pour remplir les vides, ne remplacent aussi que faiblement les Raphaël, les Léonard de Vinci, les Van-Dyk qui ont disparu. En un mot, tant le nouveau que le vieux qui a été placé ici, depuis la restauration, ne fait point un effet agréable, et cet effet n'est pas amélioré par les mauvais bustes de peintres que l'on trouve de distance en distance, expo-

sés sur des colonnes, et qui ne conviendraient en aucun cas dans une galerie de tableaux, quand même ils seraient mieux exécutés qu'ils ne le sont. En attendant, cette longue et magnifique galerie forme encore pour l'hiver la plus agréable des promenades, et l'on ne saurait assez louer la libéralité qui en laisse l'entrée toujours ouverte.

Quand je songe à l'état déplorable où se trouve la peinture en Angleterre et à la dégradation dans laquelle l'art est tombé en Italie et en Allemagne, on pourrait presque craindre qu'il n'arrive pour la peinture sur toile ce qui est advenu pour celle sur verre, c'est-à-dire que le secret ne s'en perde tout-à-fait. En effet, où trouver aujourd'hui la plénitude, la force, la vérité, la vie des anciens peintres, ainsi que leur connaissance technique des couleurs? Thorwaldsen, Rauch, Dunneker, Canova, luttent avec l'antique; mais quel peintre aujourd'hui pourrait entrer en comparaison avec un artiste même du second rang des beaux siècles de l'art? Il n'y a que la peinture de genre qui fleurisse encore, quoique la soigneuse et fidèle copie de la nature, qui distingue les maîtres hollandais, ne se retrouve dans aucun des tableaux du siècle actuel.

Dans une cour latérale du Musée on voit le Sphinx colossal de la collection de Drovetti, qui est destiné à la cour du Louvre. Il est en granit couleur de rose, et le travail en est aussi grandiose que la masse

en est surprenante. Il est d'ailleurs tout-à-fait intact, au nez près, que l'on vient de remplacer par un nez de plâtre blanc qui n'a pas même reçu la dernière couche ni la couleur. Cet aspect me fit rire malgré moi; et songeant au merveilleux enchaînement de circonstances qui avaient amené ici ce colosse, je me dis à moi-même : Que viens-tu faire, présomptueux, (1) Égyptien, au bout de trois mille ans, dans la moderne Babylone, où le Sphinx ne propose plus d'énigmes, et où d'ailleurs la discrétion n'est pas la vertu dominante?

Le soir, je choisis parmi les théâtres, la Porte Saint-Martin, pour voir *Faust* qui est à sa quatre-vingt ou quatre-vingt-dixième représentation. La scène qui a décidé le succès de cette pièce est une valse que Méphistophélès danse avec Marthe, et en effet il n'est guère possible de valser d'une manière plus diabolique. Dans la physionomie de la danseuse, qui est encore belle, on voit le feu infernal qui tantôt l'effraie, tantôt remplit ses veines d'une flamme amoureuse, et ces deux motifs ne font naître chez la Marthe française que des mouvemens voluptueux, ce qu'au reste les danseuses du midi entendent mieux encore. Cette valse est toujours applaudie avec enthousiasme et le mérite : car la pantomime en est

(1) Il y a ici dans l'original un jeu de mots impossible à rendre; le mot allemand *naseweis* signifiant également présomptueux et nez blanc.

(N. du Trad.)

aussi attrayante, et parfois même effrayante, à peu près comme une histoire de revenans remplie de plaisanteries. Méphistophélès, quoique laid, a pourtant l'air comme il faut, avantage que l'on ne rencontre jamais chez nos diables allemands.

Parmi les décorations, on remarque surtout le sabbat avec ses horreurs; mais dans le dernier acte, le décorateur a élevé un peu trop haut ses prétentions, en voulant offrir en même temps le ciel et l'enfer. Le ciel, comme de raison, occupe la partie supérieure du théâtre et brille d'une lumière azurée, fort belle à la vérité, mais si peu favorable au teint de l'ame de Marguerite et des anges qui pirouettent autour d'elle, qu'ils ressemblent plutôt aux morts du sabbat qu'à des bienheureux. Les diables qui dansent sous le plancher du ciel ont en revanche un teint bien plus convenablement coloré, et il n'est pas étonnant qu'ils soient rouges, vu la peine qu'ils se donnent pour tourmenter le mannequin de Faust jusqu'à ce que la toile baisse. N'est-ce pas une bien jolie chose que de voir des hommes d'un âge raisonnable faire ainsi les enfans?

La salle est décorée avec goût. Le garçon qui crie à tue-tête : « Orgeat, limonade, des glaces ! » prononce ces mots avec un accent bref qui paraît fort étrange à des oreilles allemandes. Il y a en outre un Juif qui se promène dans la salle avec des lunettes qu'il joue à raison de dix sous par représen-

tation, industrie que je n'avais pas encore remarquée, et qui offre une ressource très-commode à ceux qui auraient oublié leur propre lorgnette chez eux.

Cette lettre te parviendra sans doute par traîneau, car depuis que je suis ici nous avons un climat tout-à-fait russe. Puisse le ciel t'accorder à B*** une température moins rude.

Ton fidèle L***.

LETTRE XLVIII.

Promenade esthétique. — Anecdotes de la famille de Napoléon. — Galanterie Espagnole. — *Le Bourreau d'Amsterdam*. — *Les Omnibus*. — La Police des animaux. — Réflexions dans l'intérieur d'une Dame-Blanche. — *Diavolo*. — Nuances de chant. — Agrément parisien. La Morgue. — Les Indulgences. — L'Ours blanc. — Le Monument de Desaix. — Espérance trompée. — Les *Ama*. — Adieux à Paris.

Paris, le 30 janvier 1829.

MA CHÈRE JULIE,

C'est sans contredit une fort belle chose que d'avoir journellement à sa disposition une aussi magnifique promenade que celle qu'offre le Musée et de pouvoir se mettre à l'abri de la pluie et de la neige dans les demeures des dieux et au milieu des créations du génie. *Vive le roi!* pour cette libéralité envers tout le monde.

Après avoir passé ma matinée dans ces salles magnifiques et avoir visité en outre le nouveau Musée égyptien, dont je t'entretiendrai plus tard, je

trouvai par hasard au dîner une société intéressante, c'était celle d'un général de l'empire; et je préfèrai sa conversation au spectacle. Il me raconta, comme témoin oculaire ou auriculaire, un grand nombre d'événemens ou d'anecdotes qui offraient une image plus animée et permettaient, sous certains rapports, de pénétrer plus avant dans l'ensemble des affaires de ce temps, que ne le pourraient faire des Mémoires dans lesquels la vérité ne se montre jamais sans un peu de fard. Je ne finirais pas si je voulais te répéter ici ce qu'il m'a dit; et d'ailleurs cela perdrait trop à être mis par écrit. J'en dois par conséquent laisser la plus grande partie pour nos entretiens à mon retour, et je me bornerai pour le moment à quelques traits pour échantillon.

On ne saurait nier, me dit le général, que l'intérieur de la famille de Napoléon ne présentât bien des rapports communs, qui sentaient la roture, mais qui du reste étaient dus beaucoup moins au défaut de naissance qu'à une éducation excessivement négligée. C'est ainsi, par exemple, que la haine la plus violente régnait entre la famille de Napoléon et l'impératrice Joséphine, qui devint en définitive la victime des intrigues de ses ennemis. Dans les commencemens, Napoléon prenait toujours le parti de sa femme, ce qui lui valait, de la part de sa mère, les dénominations de tyran, de Tibère, de Néron et quelques autres bien moins classiques. Du reste,

Madame a souvent dit au général que dès sa plus plus tendre enfance Napoléon avait toujours voulu gouverner seul, et qu'il n'avait songé qu'à lui et à ce qui lui appartenait. Il avait toujours tyrannisé ses frères, en exceptant le seul Lucien qui n'avait jamais laissé passer la moindre insulte sans la venger. Aussi ne peut-on pas s'empêcher d'être étonné combien par la suite les caractères des deux frères se sont peu démentis. Le général m'assura que madame Letitia avait eu de tout temps l'intime conviction que Napoléon finirait mal, qu'elle ne cachait pas sa pensée à cet égard, et que c'était la prévoyance d'une pareille catastrophe qui l'engageait à amasser tant de bien. Lucien partageait cette idée, et dit au général dès l'année 1811 ces paroles remarquables : *« L'ambition de cet homme est insatiable et vous vivrez peut-être pour voir sa carcasse et toute sa famille jetées dans les égouts de Paris. »*

Lors du couronnement de Napoléon, le général, qui remplissait une charge dans la maison de Madame mère (il ne me dit pas laquelle), fut chargé par elle d'examiner avec soin combien de fauteuils, de chaises et de tabourets avaient été disposés pour la famille impériale, et dès qu'il la verrait entrer, de lui en faire son rapport sans que l'on pût s'en apercevoir. Le général, qui à cette époque était peu au fait de l'étiquette des cours, fut surpris d'une si singulière commission, qu'il exécuta toutefois avec exactitude. Il rapporta qu'il n'avait vu que deux fau-

teuils, une chaise et tant de tabourets. *Ah! je le pensais bien*, s'écria Madame mère, rouge de colère, *la chaise est pour moi; mais ils se trompent dans leur calcul!* S'avancant alors rapidement vers la fatale chaise, elle demanda, les lèvres tremblantes, au chambellan de service où était sa place. Celui-ci montra la chaise en faisant une profonde révérence. Les tabourets étaient déjà occupés par les sœurs de l'empereur. S'emparer de la chaise, la lancer dans les jambes du pauvre chambellan, qui faillit crier de douleur, et pénétrer dans le cabinet où l'empereur et Joséphine attendaient, fut l'affaire d'un instant pour la Corse irritée. La scène la plus indécente s'ensuivit, et Madame déclara que si on ne lui donnait pas sur-le-champ un fauteuil, elle quitterait la salle, après avoir proclamé hautement le motif de sa conduite. Napoléon, quoique furieux, fut obligé de faire *bonne mine à mauvais jeu*, et se sauva en rejetant la faute sur le pauvre M. de Ségur, qui, disait-il, avait fait une bévue; *et l'on vit bientôt*, ajouta le général, *le digne comte arriver tout effaré et apporter lui-même un fauteuil à Madame mère.* C'est là un trait caractéristique; et ce qui prouve évidemment que la faute en était à Napoléon lui-même et non point à Joséphine, c'est que la même scène se renouvela au mariage de Marie-Louise, et que cette fois la mère, qui alors était déjà trop intimidée et trop humiliée, n'osa pas faire d'observations.

Napoléon avait été élevé d'une manière bigote, et

quoiqu'il eût trop de pénétration pour le rester, ou même peut-être pour l'avoir jamais été sincèrement, néanmoins l'habitude avait sur lui, comme sur tout le monde, une si grande influence qu'il ne put jamais se délivrer entièrement de ses premières impressions. Il lui arrivait même parfois, quand quelque chose le frappait d'une manière inattendue, de faire le signe de la croix, ce que les enfans sceptiques de la révolution trouvaient fort étrange dans un homme comme l'empereur (1).

Encore un trait délicat de Charles IV auquel on ne se serait pas attendu de sa part, quoique les personnes qui l'ont vu de près assurent que ce prince, très-libéral et très-bon, mais faible et ignorant, valait bien mieux comme homme que comme monarque.

(1) Mon ami m'écrivit aussi à cette époque quelques détails de sa conversation avec le général français, dans le nombre desquels il y en avait qu'il ne pouvait guère faire entrer dans sa correspondance avec une dame, mais dont j'oserai dans une note, en prévenant toutefois d'avance celles qui la liront, en risquer une qui peint bien le ton des grands de cette époque, ainsi que celui de leur maître. Napoléon faisait un jour, en présence du général et de plusieurs autres militaires, des reproches au maréchal Masséna de ce qu'il ne pouvait jamais se passer de femme : « Je ne comprends pas cette mollesse, dit l'empereur ; tant que j'ai commandé en Italie je n'ai jamais souffert qu'une femme approchât de moi, de peur de me distraire d'affaires plus importantes ; mais j'ai ma saison comme les chiens, et j'attends jusque-là. » Le général a assuré à mon ami que depuis ce temps, toutes les fois que l'on remarquait à la cour une disposition particulière à la jalousie dans l'impératrice Joséphine, les courtisans se disaient entre eux, en riant : « Ah ! l'empereur est dans sa saison. » (N. de l'Ed. All.)

Quand Lucien alla en Espagne pour y occuper le poste d'ambassadeur, le général l'accompagna en qualité de secrétaire d'ambassade. L'envoyé que Lucien remplaçait avait affiché toute la grossièreté des mœurs républicaines, au grand scandale de la cour la plus formaliste et la plus attachée à l'étiquette qu'il y ait au monde; et l'on craignait plus d'arrogance encore de la part d'un frère de celui qui était à la tête du gouvernement français. Mais Lucien eut le *bon esprit* de faire tout le contraire; il se montra en souliers et les cheveux resserrés dans une bourse; en un mot il se prêta au cérémonial et aux devoirs de la cour avec une si grande exactitude, que la joie et la reconnaissance que l'on en éprouva furent extrêmes. Lucien ne devint pas seulement populaire, mais encore le favori de toute la famille royale. Il paya cette amitié par un sincère retour, et mit souvent le roi et le prince de la Paix sur leurs gardes contre la perfidie et l'insatiable ambition de son frère, dont il ne craignait pas de parler dans toutes les occasions sans aucune réserve. En attendant, la confiance du roi dans *son grand ami*, nom qu'il donnait à Napoléon, persista jusqu'au dernier moment.

Avant de partir, Lucien mit le sceau à sa popularité par une fête magnifique, telle qu'on n'en avait jamais vu auparavant en Espagne, et qui coûta environ quatre cent mille francs. Les personnes les plus distinguées de la cour, plusieurs grands d'Es-

pagne et toute la famille royale l'honorèrent de leur présence, et cette dernière ne manqua pas de dire à l'ambassadeur les choses les plus aimables. Quelques jours après tous les membres de l'ambassade reçurent de magnifiques présens; l'ambassadeur seul fut excepté, et la familiarité républicaine se permit plusieurs railleries à ce sujet. L'audience de congé avait été donnée, le départ de Lucien était fixé au lendemain, et toute espérance d'un présent s'était évanouie, quand un officier des gardes wallones entra dans l'hôtel avec une escorte, et remit au secrétaire d'ambassade un grand tableau renfermé dans une caisse, souvenir que le roi envoyait au frère de Bonaparte. Quand on apprit à Lucien ce qui venait de se passer, il observa que c'était sans doute la Vénus du Titien dont il avait souvent fait l'éloge en présence du roi. C'était, dit-il, un tableau de prix; mais dans ce moment le transport l'embarrasserait beaucoup, il aurait préféré toute autre chose. Cela n'empêcha pas que l'officier ne fut remercié et renvoyé avec force politesses, Lucien insistant en même temps pour qu'il acceptât une épingle en diamans qu'il tira de sa chemise. L'ambassadeur ordonna ensuite que l'on ouvrit la caisse et que l'on en retirât le tableau, dont il voulait laisser le cadre à Madrid et faire rouler la toile de manière à pouvoir la placer sur l'impériale d'une voiture. Le secrétaire obéit; mais à peine la toile dans laquelle la caisse était emballée

avait-elle été enlevée, qu'au lieu de la Vénus, on aperçut la figure aimable, mais qui n'était rien moins que belle, du roi. Déjà le secrétaire, qui riait en lui-même du singulier quiproquo, se proposait d'aller en faire part à l'ambassadeur, quand une surprise encore plus grande le retint. Le tableau tout entier était entouré comme une miniature de gros diamans que Lucien vendit plus tard à Paris pour quatre millions de francs. Il faut convenir que c'était là une surprise vraiment royale, et l'ambassadeur eut raison de ne pas laisser un pareil cadeau à Madrid, ainsi qu'il en avait d'abord donné l'ordre.

Le général me dit aussi qu'à Badajoz, Lucien fit une connaissance très-intime avec la reine de Portugal, qui lui avait donné dans cette ville un rendez-vous politique, et, selon lui, don Miguel pourrait bien en être le résultat. Il est certain, et je te l'ai déjà écrit de Londres, que ce prince ressemble d'une manière frappante à Napoléon.

Le 13.

Dans la revue que je fais des théâtres, c'était aujourd'hui le tour de la Gaïeté, et je prends le courage de dire que je m'y suis fort bien amusé. Les Français ont beau se récrier, c'est dans ces petites salles où l'on joue des mélodrames et des farces, qu'il faut maintenant chercher leur théâtre national; et c'est peut-être en partie là ce qui a contri-

bué à la manière remarquable dont le public a pris le goût de la littérature romantique; car les hommes commençaient à s'ennuyer très-fort de la maigrechère qu'on leur faisait faire : la pièce que l'on jouait était *Polder* ou le *Bourreau d'Amsterdam*.

Le 14.

J'ai été voir aujourd'hui quelques édifices nouveaux, et entre autres la Bourse, qu'entourent de majestueuses colonnes. Sa grandeur et l'impression que fait l'ensemble sont imposantes; mais pourtant les petites fenêtres qui sont placées devant les colonnes font un très-mauvais effet. Les besoins modernes harmonisent souvent fort mal avec le style antique. L'intérieur aussi est grandiose, et l'illusion que font les peintures du plafond est parfaite, on jurerait que ce sont de vrais bas-reliefs que l'on voit, mais très-mal sculptés.

J'ai remarqué aujourd'hui, pour la première fois, que de grandes améliorations ont été faites sur les boulevards par la destruction de plusieurs maisons, de sorte que les portes Saint-Denis et Saint-Martin se voient maintenant beaucoup mieux qu'autrefois. Louis XIV a mérité ces monumens quand ce ne serait que pour les embellissemens qu'il a faits à sa capitale : car en vérité tout ce que l'on voit de beau et de grand à Paris est l'ouvrage de Louis XIV ou de Napoléon (1).

(1) Les églises de Saint-Sulpice et de Sainte-Genève, l'Ecole Mi-

On a du reste soigneusement respecté les allées, où l'on n'a pas abattu les gros arbres, comme on a fait à Berlin sous les Tilleuls et sur la place de Dœnhoff, pour y planter de jeunes tiges sans branches.

Rien n'est plus singulier à voir que les nombreuses voitures appelées *Omnibus* et *Dames blanches*, qui tiennent de vingt à trente personnes, et qui ne cessent de parcourir en tous sens les boulevards, admettant les piétons fatigués pour des prix très-modiques. Quand quelqu'un se présente pour y monter, le conducteur, qui est assis derrière, tire un cordon et le cocher s'arrête. Un marche-pied volant descend, et en quelques secondes, la voiture repart. Ces lourdes machines ne sont attelées que de trois malheureux chevaux; aussi, par le verglas qu'il fait maintenant, les ai-je vus souvent tomber tous trois à la fois. On dit que l'Angleterre est l'enfer des chevaux; mais si la métempsycose était possible j'aimerais certainement beaucoup mieux passer dans le corps d'un cheval anglais que dans celui d'un français. La manière dont on traite ces pauvres bêtes est vraiment révoltante, et il serait à désirer que la police les protégeât, comme en Angleterre. Je me rappelle d'avoir vu un jour à Londres maltraiter ainsi un pauvre cheval de cabriolet. Un Anglais qui m'accompagnait me dit : « Venez ; si vous

litaire, la Monnaie, le Garde-Meuble et la rue Royale, ont été construits sous le règne de Louis XV.

avez une heure à perdre, vous allez voir sur-le-champ punir cet homme.» Il l'appela, monta avec moi dans son cabriolet et lui dit de nous conduire au tribunal de police. Là, il porta plainte contre le cocher pour avoir, sans raison, maltraité et torturé son cheval. Je l'attestai comme témoin, et cet homme fut obligé de payer, sur-le-champ, une amende assez considérable et de nous ramener chez nous par-dessus le marché. Je te laisse à penser s'il était de bonne humeur.

Il y a aussi des *Omnibus* dans d'autres quartiers de la ville, et les plus longues courses ne coûtent que quelques sous. Il est fort amusant de faire le soir de ces courses, sans but déterminé, quand ce ne serait que pour voir les singulières caricatures que ces voitures renferment, et les conversations originales que l'on y entend. On croit souvent assister à une représentation des Variétés, et on retrouve les fidèles originaux des Brunet et des Odry. Tu sais combien j'aime à me mêler ainsi aux hommes en observateur; je préfère pour cela les classes moyennes, lesquelles du reste sont aujourd'hui les seules qui aient conservé quelque originalité; elles sont en outre les plus heureuses; car, en vérité, la médaille s'est complètement retournée. Les classes moyennes, jusqu'à celles d'artisans, sont les plus favorisées maintenant, par les mœurs et par les circonstances. Les plus élevées sont condamnées, avec

leurs droits et leurs prétentions, à une opposition et une humiliation perpétuelle. Si elles possèdent au moins une fortune assez considérable pour soutenir ces prétentions, leur sort est supportable, quoique, même à cet égard, l'ostentation qui est le péché originel des gens riches, quand ils ne sont pas avares, fait qu'ils jouissent beaucoup moins de leur fortune que ceux qui n'en ont pas tout-à-fait autant. D'un autre côté celui qui a du rang, sans richesses, est sans contredit de tous ses concitoyens le plus malheureux, en exceptant seulement les criminels et ceux qui meurent absolument de faim.

Tout en faisant ces réflexions, dans l'intérieur d'une *Dame blanche*, j'arrivai près du théâtre de Franconi, qu'un aveugle reconnaîtrait de loin à la seule odeur de chevaux. Ce que l'on voit ici est complètement dépourvu de goût, et un public qui ne connaîtrait pas d'autre spectacle finirait par devenir lui-même autant de bêtes à quatre pieds. Je parle principalement des pièces tout-à-fait absurdes qui s'y représentent. Les exercices d'équilibre sont seules dignes d'être vus. Je remarquai surtout le danseur de corde Diavolo, qui surpasse ses confrères autant que Vestris surpassait autrefois les siens (1). Il est presque impossible de trouver une figure plus belle,

(1) L'auteur ne confond-il pas ici le cirque de Franconi avec le spectacle des Funambules ?

plus d'adresse, de sûreté et de grace qu'il n'en déployoit. C'est Mercure qui vient encore de prendre une figure humaine. L'air semble être son véritable élément et la corde un objet de luxe, avec lequel il se drape comme avec une guirlande. Tantôt on l'aperçoit couché sur la corde à une hauteur immense, puis il glisse, dans l'attitude classique d'une statue grecque, devant les loges, et l'instant d'après en véritable marionnette il bat un entrechat dans les nuages, la tête en bas et les pieds en haut. Il parle de soi-même qu'il fait la roue en avant et en arrière avec une promptitude inouïe et cent autres tours aussi extraordinaires. A tout prendre, il mérite bien son nom. *Il Diavolo non può far meglio.*

Le 14.

Afin de te rendre ma lettre d'hier plus compréhensible, je me suis empressé de t'acheter une *Dame blanche* que je t'apporterai, remplie de bonbons. J'ai acheté aussi pour les étrennes de mademoiselle H*** une pendule en bronze avec des fontaines coulantes au pied et surmontée d'un télégraphe. Dis-lui qu'elle peut se servir de celui-ci pour tenir publiquement des conversations qu'aucune personne ne puisse comprendre. Paris est inépuisable en colifichets de ce genre; mais ils sont principalement destinés aux étrangers; les Français les achètent rarement et les trouvent, avec assez de raison, de *mauvais goût*.

Afin d'en finir avec les théâtres, j'en ai visité ce soir trois, l'un après l'autre. J'ai commencé par voir aux Français deux actes de la nouvelle et détestable tragédie d'*Isabeau de Bavière*. A l'exception de Joanny, qui ne joue pas mal le rôle de Charles VI, quoiqu'il reste à une distance énorme de Talma, tous les acteurs étant la médiocrité même; tandis que les costumes, les décorations et tous les autres accessoires étaient au-dessous du moindre théâtre des boulevards. Ainsi, par exemple, le peuple de Paris était représenté par sept hommes et deux femmes; les pairs de France, par trois ou quatre comparses couverts de véritables haillons, avec des couronnes de papier doré sur la tête, comme aux Fantoccini. La salle était vide et le froid presque insupportable. Je me hâtai d'après cela de me rendre à l'Ambigu-Comique, où je trouvai une jolie salle neuve, avec des décorations très-fraîches. On jouait comme intermède une sorte de ballet dans lequel la *landwehr* allemande n'était pas trop mal parodiée et qui n'était du moins pas ennuyeuse. Du reste, j'ai été surpris de voir que les Français ne pensassent pas, à l'égard de la *landwehr* et des cors prussiens, comme les Bourguignons à l'égard des cornets suisses, dont ils n'aimaient pas trop à entendre le son, parce que, comme dit la chronique : *A Granson les avoient trop ouïs!*

Je terminai ma soirée par le Théâtre-Italien. C'est

là qu'on trouve le public le plus choisi; c'est le spectacle à la mode. La salle est très-bien décorée, l'éclairage est brillant et le chant répond à l'attente. C'est pourtant une chose singulière qu'une troupe, quoique composée tout entière d'Italiens, ne présente jamais chez l'étranger cet ensemble parfait qu'on trouve en Italie. Leur feu semble s'éteindre sous un ciel étranger, leur gaieté s'amortit; car ils savent que, quoiqu'on les applaudisse, eux et leur public ne forment plus une même famille; que le bouffe, comme le premier chanteur, ne sont qu'à moitié compris, et, musicalement parlant, qu'à moitié sentis. En Italie, l'opéra est une des premières nécessités de la vie; en Allemagne, en Angleterre et en France, il n'est qu'un objet d'art et un divertissement.

On donnait la *Cenerentola*. Madame Malibran-Garcia ne vaut pas, selon moi, la Sontag, dans ce rôle; mais elle a un genre à elle, qui plaît toujours davantage à mesure qu'on l'entend plus souvent, et je ne doute pas qu'elle n'ait des rôles où elle ne soit à son tour supérieure à d'autres. Elle a épousé un Américain et le style de son chant m'a paru aussi tout-à-fait américain; c'est-à-dire libre, hardi et républicain, tandis que la Pasta, en aristocrate ou, pour mieux dire, en autocrate, entraîne avec un pouvoir despotique, et que la Sontag, chantant avec tendresse et *a mezza voce*, fait entendre une musique

céleste. Le tenor Bordogni était chargé de la difficile tâche de chanter sans voix, et il s'en acquitta autant bien que les circonstances le permettaient. Zuchelli a été excellent, selon sa coutume, et Santini s'est montré son digne rival. Le jeu et le chant ont offert à tout prendre plus de vie, de force et de grace que sur les autres théâtres italiens au nord des Alpes.

En rentrant dans mon hôtel, je fus accueilli par une de ces surprises agréables qui sont réellement la honte d'une aussi grande capitale. Quoique mon hôtel soit un des plus beaux, et qu'il soit situé dans un des quartiers les plus fréquentés de la ville, je me trouvai tout à coup transporté dans le cloaque le plus infect : car on venait de commencer à vider certaines fosses, opération qui, dans beaucoup de maisons, se fait ici deux fois par an.

J'ai déjà brûlé une douzaine de pastilles sans avoir pu obtenir encore une véritable réaction.

Le 15.

Ce matin, j'étais déjà de bonne heure dans un cabriolet; voulant faire une tournée plus longue qu'à l'ordinaire et visiter quelques anciennes connaissances, je me fis conduire d'abord à Notre-Dame, et en passant par le Pont-Neuf, je regrettai que l'on eût choisi cet emplacement pour y élever la statue de Henri IV, où elle fait un si mauvais effet sur le

piédestal nu de l'obélisque que Napoléon avait d'abord eu le projet d'y construire, et auquel le terre-plein convenait mieux sans contredit; car, à présent, la hauteur des maisons sur lesquelles la petite statue se dessine, donne de loin au cheval l'apparence d'un insecte. Pendant que je poursuivais en moi-même ces réflexions, et que je songeais à ce que Paris serait devenu, si Napoléon avait continué à régner, le conducteur du cabriolet s'écria tout à coup : « *Voilà la Morgue.* » Je fis arrêter, *car j'aime les émotions lugubres*, et j'entrai dans cette maison de mort que je n'avais pas encore vue, et dans laquelle, comme tu sais, on expose tous les individus trouvés morts et inconnus. Derrière une grille de bois, on aperçoit une petite salle fort propre, avec huit civières de bois peintes en noir la tête contre le mur et les pieds en avant. Les morts y sont placés nus, tandis que leurs habits et effets sont suspendus derrière eux contre le mur blanchi, de sorte que chacun peut facilement reconnaître soit l'individu, soit les effets. Il n'y avait pour le moment qu'un seul vieillard, avec une physionomie tout-à-fait française; il avait des boucles d'oreilles et une bague au doigt; ses yeux ouverts et sa bouche qui souriait lui donnaient toute l'apparence d'une figure de cire, et la mort semblait l'avoir surpris au moment où il allait présenter une prise de tabac à un de ses amis. Ses vêtemens étaient bons, *superbes*, dit un homme en haillons à côté de moi, et qui les

regardait d'un œil d'envie. Le corps n'offrait aucune blessure visible, de sorte que ce vieillard sera mort sans doute d'une apoplexie foudroyante, dans quelque quartier écarté de la ville, sans que ses parens en sachent encore rien, car on n'aperçoit aucune trace de misère. Un des gardiens me raconta une particularité singulière, c'est que les personnes qui se noient (genre de mort volontaire, maintenant le plus *fashionable* à Paris) sont des deux tiers moins nombreuses en hiver qu'en été. Le motif, quelque ridicule que cela paraisse, ne peut être que parce que l'eau est trop froide en cette saison : car il est très-rare que la Seine soit prise. En attendant, comme les bagatelles et les circonstances journalières ont beaucoup plus d'influence qu'on ne le pense sur les événemens de la vie, il paraît qu'elles continuent à l'exercer même dans la mort, et que le désespoir lui-même est *douillet*.

Tu te rappelles les trois porches de l'église Notre-Dame, avec leurs portes en bois de chêne, ornées de magnifiques fleurs et arabesques en bronze, ainsi que l'aspect original que présente la façade et ses intéressans détails ; mais de même que jadis le temple de Jérusalem, Notre-Dame est profanée par des boutiques et des marchands qui se sont ancrés jusque dans l'intérieur de l'église. Cet intérieur, qui répond si peu au dehors a été en outre gâté par une nouvelle couche de peinture.

Dans le cours de ma promenade je descendis un

moment devant le Panthéon. Il est à regretter que la position et l'entourage de ce temple soient si peu avantageux. L'intérieur aussi m'a paru trop simple et trop dénué d'ornemens, ce qui ne convient pas à son style d'architecture. Le nouveau dôme, peint par Gros, ne se voit qu'à l'aide d'une lorgnette. L'ouverture de ce dôme est trop étroite et trop élevée pour que l'œil puisse saisir distinctement les parties du tableau. Je vis, suspendue à une colonne, une pièce détachée de tapisserie, que l'on dit avoir été travaillée par l'infortunée Marie-Antoinette et avoir été donnée à l'église par madame la Dauphine. Audessus d'un autel latéral était écrit ces mots : *Autel privilégié*, ce qui signifie que l'on y gagne des indulgences !

De là, je me rendis au Jardin des Plantes ; mais vu le froid, tous les animaux, vivans et morts, sont renfermés dans leurs cages, et je ne vis qu'un gros ours blanc. Quand j'arrivai, il était occupé à nettoyer sa fosse avec ses pattes de devant, dont il se servait comme d'un balai. Ma présence ne le troubla pas ; il porta la paille et la neige desséchée dans son trou pour s'y faire un lit commode, sur lequel il finit par s'étendre en grognant pour exprimer sa satisfaction. Son voisin, Martin, qui est un ours terrestre et qui a dévoré un jour un factionnaire, se porte bien aussi, mais il n'était pas visible aujourd'hui.

En revenant, je visitai une troisième église, celle de Saint-Eustache; l'intérieur est plus grandiose que Notre-Dame ou le Panthéon, et elle est ornée de quelques vitraux peints et de quelques tableaux. On avait même, à l'occasion de je ne sais quelle fête, exposé un nombre plus qu'ordinaire de ces derniers; mais il n'y en avait aucun de remarquable. Ce qui me plut davantage ce fut la belle musique, dans laquelle plusieurs trompettes firent un très-bel effet. Pourquoi n'emploie-t-on pas plus souvent cet instrument sublime dans la musique d'église?

En passant sur la place des Victoires, je poussai un soupir, car je songeais au néant de la gloire et de ses monumens. Sur cette place, comme tu dois te le rappeler, s'élevait jadis la statue de Desaix, à qui réellement la France en devait une. Elle est maintenant renversée et à sa place on voit celle de Louis XIV, en guerrier romain, coiffé d'une perruque, et dont le cheval ressemble à un de ces chevaux de bois qui servent de jouet aux enfans. Pour me consoler des tristes réflexions morales que cet aspect m'inspira, j'allai chercher des plaisirs sensuels dans le *salon des Frères Provençaux*, à l'aide de bonnes truffes et de la lecture d'un roman à la mode, moins bon qu'elles. Mais il me fallut achever ma bouteille de vin de Champagne tout entière avant de pouvoir m'écrier comme Salomon: Tout est vanité! et d'y ajouter: Jouissez par conséquent du moment sans trop y ré-

fléchir. Ce fut dans ces bonnes dispositions que je parcourus pour la dernière fois le Palais-Royal; tant de *colifichets* et d'inventions nouvelles brillaient à travers les carreaux des boutiques bien éclairées, que je finis par m'imaginer que la lune qui, dans son plein, étincelait petite et jaune comme un œuf, au haut d'une cheminée en face, était encore une de ces nouvelles inventions; aussi n'aurais-je été nullement surpris si l'homme de la lune ou mademoiselle Garnerin en fussent tout à coup descendus à mes yeux et eussent disparu dans l'intérieur de la cheminée de Véry. Mais toutes choses étant restées dans leur état naturel, je me servis de ce réverbère céleste, bien supérieur à tous ceux de la terre, pour m'éclairer jusqu'au théâtre des Variétés, où j'allai *pour finir ma digestion en riant*. Je réussis complètement; car si ce petit théâtre a perdu Potier, il a conservé la plupart de ses attraits comiques, et il a en outre gagné, pour les yeux du moins, une charmante petite actrice, mademoiselle Valérie. Les peintures aussi en ont été rafraîchies, et parmi les nouveautés ingénieuses j'ai remarqué la toile, qui, au lieu de n'offrir une draperie qu'en peinture, est un véritable rideau retombant en plis naturels. L'étoffe en est bleu foncé, ce qui se marie bien avec le cramoisi, le bleu et l'or de la salle. On ne tire d'ailleurs plus ce rideau en l'air, mais il se déploie avec grace des deux côtés quand les pièces commencent.

C'est un perfectionnement que les grands théâtres devraient imiter.

Le 16.

Autrefois c'étaient les *Ana*, maintenant ce sont les *Ama* qui sont à la mode, et le change est pour le mieux, car les premiers rappelaient involontairement un âne, tandis que les seconds rappellent l'amour, quoique ceux-là eussent rapport à de grands hommes et ceux-ci seulement aux sciences ou aux arts; mais, comme il y règne d'ordinaire des ténèbres égyptiennes, ils ne laissent pas d'être parfois favorables aux anciens.

J'ai consacré aujourd'hui toute la matinée aux *Ama*, en commençant par celui de la géographie, c'est-à-dire au Géorama. En y entrant on se trouve tout à coup transporté au centre de la terre, où M. le professeur Numberger n'est pas parvenu, malgré le trou qu'il avait projeté de percer; mais où du reste se vérifie l'hypothèse d'une mer lumineuse, car il y fait si clair que le globe tout entier paraît être transparent, et que l'on peut, de la place où l'on est, facilement reconnaître, même les divisions politiques des pays. Malheureusement on a au-dessus de sa tête le pôle arctique, qui précisément aujourd'hui nous a envoyé un vent si terriblement froid, que le petit poêle en fonte situé sous le pôle antarctique ne pouvait faire arriver aucune chaleur jus-

qu'à nous. Cette circonstance diminué singulièrement ma curiosité, de sorte que je puis seulement te dire qu'il n'y a pas de globe qui donne une idée aussi juste de la géographie que le Géorama, et qu'il serait à désirer que désormais il s'en trouvât un dans toutes les écoles lancastriennes; mais toutefois il faudrait encore faire en sorte que l'on pût un peu mieux se chauffer *mutuellement* quand il fait froid. Les mers offrent ici, comme dans la réalité, une belle couleur bleue et sont transparentes; les volcans sont de petits points brillans et l'on suit facilement des yeux les noires chaînes de montagnes. Je remarquai comme un fait curieux que les grands lacs transparens de la Chine se présentent sous la forme de vrais grotesques chinois, très-ressemblans à celle de leurs divinités. Dans le plus vaste d'entre eux on peut, sans aucun effort d'imagination, reconnaître un dragon tel que l'on en voit si souvent sur les vases chinois et sur la pièce d'estomac des mandarins. Je suis un peu fier de cette découverte. Qui sait si elle ne répandra pas un nouveau jour sur la mythologie chinoise? Ce qui d'un autre côté me fâcha sérieusement, ce fut de voir que les nouvelles découvertes faites près du pôle arctique, en Afrique et dans les monts Himalaya n'étaient pas seulement indiquées. A tout prendre, cette entreprise me parut être un peu *en décadence*, car au lieu

de trouver une jolie femme au bureau comme dans toutes celles de ce genre à Paris, je fus obligé de remettre mon argent à une figure effrayante qui ressemblait au *lépreux de la vallée d'Aoste*.

Le Diorama, situé une demi-lieue plus loin sur le boulevard, présente une vue du mont Saint-Gothard et une de Venise. La première, dans laquelle on se trouve placé sur le côté italien de la montagne, offre une ressemblance frappante et dont j'ai fort bien pu juger, ayant vu les lieux en nature; mais la lumière n'y éprouvant aucune altération, comme dans le Diorama de Londres, qui est du reste infiniment supérieur à celui-ci, on y ressent moins de plaisir. La vue de Venise était mal peinte et éclairée par une lumière si jaune, que l'on eût dit que la colère d'avoir été privée de sa liberté par les Français avait donné à cette ville la jaunisse.

Dans le Néorama, on est transporté au milieu de l'église de Saint-Pierre; mais l'illusion est très-faible et le grand nombre de figures, naturellement immobiles, détruit celle que l'on a cherché à produire par une imitation parfaite. Un pareil tableau ne devrait offrir que des personnages endormis ou morts. Le moment choisi est la fête de saint Pierre; l'église est remplie par le pape, les cardinaux, leur cortège et la garde pontificale rangée en haie; toutes ces figures sont horriblement mal peintes.

Sans parler des Panorama et des Cosmorama que tu connais, je te conduirai dans le nouveau passage Vivienne à l'Uranorama : c'est une machine fort ingénieuse, pour rendre visible aux yeux le système planétaire et le cours du soleil. Je ne dissimulerai point que je ne m'étais jamais fait une idée aussi juste du cours des saisons, des phases de la lune, etc., qu'après être resté une heure ici. Je te le décrirai plus en détail de vive voix, et si tu veux dépenser douze cents francs, tu peux te procurer une copie de cette machine en petit, laquelle par parenthèse ne devrait manquer dans aucune grande bibliothèque.

J'avais d'après cela commencé aujourd'hui ma tournée par le centre de la terre; j'ai ensuite admiré les points les plus remarquables de sa surface, et j'ai fini par jeter un regard en passant sur le soleil et les planètes. Il ne m'a manqué qu'un dernier *ama* qui m'aurait transporté dans le septième ciel, parmi les houris, pour pouvoir dire que j'avais vu dans cette matinée plus de choses que le derviche pendant les cinq secondes qu'il est resté avec la tête plongée dans un seau d'eau.

C'est donc par là que je termine la relation de mes faits et gestes; quand je t'en reparlerai encore ce sera en personne : car demain je pars pour mes foyers, où j'arriverai plus promptement que la poste. Peut-être un jour réaliserai-je mon vaste projet de

m'égarer sous les bosquets d'orangers et d'oliviers de Granade, de passer quelque temps sous les palmiers de l'Afrique , et de contempler les murailles de l'Égypte du sommet des Pyramides.

Ton fidèle ami, L***.

AVIS AU LECTEUR.

Les premiers volumes des Mémoires du prince Puckler Muskau venaient de paraître, et leur succès avait surpassé toutes les espérances du traducteur. Eu ce moment il apprit qu'un ouvrage en deux volumes, intitulé *Lettres d'un Vivant*, publié depuis peu en Allemagne, y jouissait d'une réputation méritée et était généralement attribué au spirituel auteur des *Lettres d'un Défunt*, dont il offrait, disait-on, la suite. L'anonyme gardé par cet auteur rendait la supposition probable, et le traducteur s'empressa de faire venir cet ouvrage et d'en commencer la traduction. Cependant il ne tarda pas à découvrir que c'était à tort qu'on le regardait comme sortant de la plume du prince Muskau. Il n'appartient pas à tout le monde de joindre à un jugement aussi sain que le sien, une aussi grande finesse d'observations, un tact aussi parfait, un ton de bonne compagnie

qui n'empêche pas la gaieté, et l'art de toujours dire assez sans jamais épuiser son sujet. Cette réunion de qualités, si rare dans un voyageur, ne se retrouve pas dans les *Lettres d'un Vivant* dont l'auteur appartient d'ailleurs évidemment à une classe de la société bien différente de celle du prince. Toutefois, son ouvrage étant amusant, ses observations offrant de la justesse, le style en étant agréable et les pays dont il parle ne faisant point partie de ceux que le *Défunt* a visités, le traducteur a pensé que ces volumes seraient accueillis favorablement par les lecteurs et qu'ils ne dépareraient pas trop ceux qui les ont précédés.

LETTRE XLIX.

Plan de Voyage. — Son but. — Munich. — Schelling et Cornelius. — La Science et l'Art. — Cours de Mythologie. — Le Glyptothèque. — M. de Klenze. — Le professeur Rauch. — La Pinakothèque. — Schnorr, Hess, Zimmermann et Schlotthauer. — Hermann, Stürmer, Stülke et Eberle. — Anciens tableaux de M. Boisserée. — Société de chants. — Airs nationaux. — Observations de Goethe sur le chant d'église et sur les mélodies populaires.

Munich, 19 août 1829.

« Tout chemin mène à Rome, » dit à la vérité le proverbe ; mais pour cette fois nous ne voulons pas courir le risque de marcher au hasard. Des cartes géographiques sont étalées devant nous et remplis des plus belles espérances, nous avons rédigé le plan de notre pacifique campagne. De Munich nous comptons nous rendre d'abord par Landau à Constance. Là, nous nous embarquerons sur le lac et nous irons à Shaffhouse visiter la chute du Rhin. Puis par Zurich au Rigi, par le lac des quatre can-

tons à Altorff, par le val d'Urseren et le pont du Diable à Andermatt. Nous franchirons ensuite le Saint-Gothard pour aller à Airolo. Nous suivrons les bords du Tesin jusqu'à Magadino, nous visiterons les îles Borromées. Nous nous embarquerons sur le lac Majeur pour aller à Sesto Calende d'où nous nous rendrons à Milan, première grande station de notre voyage. Des diverses routes qui se présentent pour aller de là à Florence nous avons fait choix de celle qui passe par Pavie et Gênes, tant à cause du site de ce riche port de mer que pour la beauté de la route qui conduit de là à Pise, le long des bords de la mer. Quant à la durée de notre séjour dans les divers lieux où nous nous arrêterons, nous ne l'avons fixée qu'approximativement. Nous avons seulement décidé que nous resterons trois semaines à Florence et que nous profiterons ensuite des plus beaux jours de l'automne pour nous rendre à Rome en passant par Perouse, Assise, Foligno, Spolète, Terni et Civitá-Castellana. A Rome nous ne nous arrêterons d'abord que peu de jours, afin de profiter du reste de la bonne saison pour parcourir par mer les environs de Naples. Quand nous serons là nous ferons des excursions à Baïa, à Pompéi et à Pæstum, et si le temps le permet, nous monterons sur le Vésuve et nous visiterons les îles situées sur la côte. Nous resterons à Naples jusqu'à la fin d'octobre, après quoi nous reviendrons à Rome par Ter-

racine et Molo di Gacta. Pour retourner à Florence, nous passerons par Montefiascone, Radicofani et Sienne. Notre seconde visite à Florence sera courte. Nous la quitterons pour nous rendre, par Bologne, Ferrare et Padoue, à Venise, et de là, par Vérone et le Tyrol, dans notre chère patrie.

Tel est provisoirement le plan que nous avons formé pour notre voyage. Nous avons cru devoir en même temps nous entendre sur le but que nous nous proposons en le faisant. Nous ne sommes point appelé en Italie par ce désir vague que l'on éprouve la première fois que l'on entend chanter : « Connaîs-tu le pays où les citronniers fleurissent ? » C'est par la conviction que l'on ne connaît pas plus les beaux arts, quand on ne les a pas étudiés dans leur patrie, que l'on ne peut se faire une idée de la végétation des tropiques à la vue des palmiers et des cactus de nos jardins botaniques.

Comme notre temps est court et que nous désirons éviter de tomber dans le défaut des Anglais qui veulent tout voir, nous avons décidé d'avance que quoique notre intention soit de ne négliger volontairement aucune galerie, nos études se borneront principalement aux églises et autres édifices publics et plus spécialement aux peintures à fresque du quatorzième et du quinzième siècle. En attendant, il y a des choses qui ne doivent jamais entrer dans aucun plan proprement dit : c'est le beau ciel, la

vaste mer, les vignobles, les cabarets et en un mot tout ce qui vit et respire. Quant à ces choses-là, notre plan est de nous y livrer sans nous astreindre à un plan quelconque.

Occupé de toutes ces affaires de voyage, il ne me reste, pour cette fois, ni le temps ni le repos nécessaire pour pouvoir parler de Munich. Je n'ai pourtant pas négligé de renouveler quelques vieilles connaissances et de m'instruire un peu de ce qui s'y passe aujourd'hui. Quand on jette un regard sur la vie intellectuelle de Munich, les yeux sont d'abord frappés par l'éclat de deux étoiles de la première grandeur : Schelling et Cornelius, qui, du reste, ne se trouvent pas ici par hasard, mais qui y ont été appelés par celui qui sait si bien attirer de pareils esprits. Je ne sais si ces deux hommes sont personnellement liés ensemble; mais il m'a paru évident qu'ils doivent nécessairement être unis sous le rapport intellectuel, et qu'on ne peut s'empêcher de les nommer ensemble toutes les fois que l'on voudra faire l'histoire de la civilisation de notre siècle. Schelling est suffisamment connu en qualité de restaurateur de la philosophie spéculative; mais, dans cette occasion, je le cite surtout comme restaurateur, ou plutôt comme fondateur de la nouvelle æsthétique, de la philosophie des arts. En admettant même qu'il accorde trop aux arts; en leur rapportant le perfectionnement et l'accomplissement de l'idée absolue, on ne peut

lui ôter le mérite d'avoir le premier reconnu que les travaux de l'art sont la réalisation du beau dans la forme. Il est certain qu'aujourd'hui il n'existe aucune véritable théorie de l'art et de ses travaux qui ne soit due à Schelling. De son côté, Cornelius en a fait autant pour la pratique. Quand on considère l'histoire de l'art dans le dix-huitième siècle, telle qu'elle se présente dans le *Winckelmann* de Goethe, et que l'on examine après cela ce qui s'y est passé depuis, l'on reconnaît bientôt que la manière plate et enfumée qui plaît si généralement depuis Mengs, tant par rapport au coloris qu'à l'expression, est dû surtout à ce qu'il n'y a plus d'*idée* dans l'art. Au lieu de prendre ce qui est divin comme réel et présent, ainsi que l'ont fait les anciens maîtres, l'art s'abaissa jusqu'à n'être plus que l'ombre de la vérité, que l'on plaça dans une région où l'on ne pouvait parvenir que par ses désirs, et de là est née l'idéalisation, qui est un vouloir sans pouvoir, qui a fait périr l'art de consommation.

Mais Cornelius, qui mérite sous ce rapport d'être nommé avant tous les autres, fut le premier qui reconnut que le seul moyen de rendre à l'art le sens qui lui convient, était de le remettre en possession de la matière convenable. A quoi servaient toutes les académies, toutes les distributions de prix, toutes les sociétés d'amis des arts, toutes les études d'après l'antique, le nu et la nature ? A quoi servait la cor-

rection du dessin, le clair-obscur, la carnation, si toutes ces figures ne renfermaient point d'ame, si les traits d'histoire, représentés, étaient sans poésie et le tout sans pensée? Les Français avaient fait voir jusqu'où l'on peut porter la perfection du faire, mérite que nous savons très-bien apprécier. Aussi David, Gérard, Gros et leurs élèves avaient-ils une matière qui y répondait dans les exploits de leurs républicains et de leur empereur. L'art allemand ne pouvait rien y gagner; de même que la science allemande, il était obligé de s'enfoncer en lui-même, et du fond des sources obscures de l'ame de jeter les yeux vers le ciel étoilé que, dans le monde, l'éclat brillant du jour ne permet pas de distinguer. Mais Cornelius reconnut que le sujet le plus digne de l'art était la religion, non pas comme une allégorie ou un symbole, ainsi que, pour la commodité de la chose, on est assez porté à la considérer sous le rapport de la croyance, ni comme du mysticisme ou comme de sombres et tristes méditations, mais comme une vérité patente. La manière sérieuse dont Cornelius et ceux qui partageaient sa manière de voir, s'emparèrent de l'art, dut naturellement les reporter au temps où les anciens maîtres cherchaient plutôt un sujet vrai que la perfection des formes extérieures, le désir de rendre sensible la subjectivité et les particularités de l'art. Ce fut pour cela que Cornelius, certes à bien juste titre, retourna en

arrière jusqu'au temps qui précéda Raphaël, et prit pour modèle les anciens Florentins du quatorzième siècle, si long-temps méconnus. Mais ce qui distingua dès l'origine Cornelius des autres peintres qui suivaient la même route que lui, ce fut qu'il étendit à la poésie l'empire de l'art que ces anciens maîtres avaient borné uniquement à la religion; et que par les dessins qu'il publia pour le *Nibelungen Lied*, le *Faust* et la *Divina Commedia*, il sut combiner la peinture avec la poésie, mieux qu'aucun autre peintre ne l'avait fait avant lui. Plus tard, il s'est emparé aussi de la mythologie grecque, et à cet égard il est d'accord avec Schelling pour considérer dans cette antique théologie la vérité qu'elle renferme, et pour la regarder comme le précurseur nécessaire de la révélation chrétienne. Le philosophe et l'artiste ont trouvé à Munich un champ libre et un sol fertile pour leurs travaux. La fondation de l'université encouragea Schelling, et cette institution devint plus utile pour la science que ne l'était l'académie. Celui qui, comme Schelling, est né pour le professorat, a besoin de voir la jeunesse rassemblée autour de lui pour rester lui-même jeune; il faut qu'il forme ceux qui sont destinés à le comprendre. Dans une académie, les savans sont assis ensemble pour se servir d'une comparaison de Goethe, comme un alphabet égyptien; chacun d'eux croit avoir sa propre signification complète; de sorte qu'ils ne

peuvent que s'ennuyer réciproquement par les mémoires dont ils font lecture.

Schelling, chez qui à un précédent voyage j'avais passé avec Steffens quelques jours fort agréables, me permit d'assister à son cours de mythologie. Il a agrandi la vaste salle des cours pour pouvoir contenir tous ses auditeurs, et maintenant encore, quoique les vacances approchent et que plusieurs professeurs aient déjà fermé leurs salles, je trouvai celle de Schelling toujours également remplie. Quand même Schelling ne parviendrait pas, comme l'a fait Hegel, à construire et à perfectionner un système, son élocution élégante, pleine et profonde; excite vivement l'enthousiasme de la jeunesse académique, qui lui est toute dévouée.

Cornelius jouit d'autant d'influence dans l'empire des arts, que Schelling dans celui de la science; mais comme, pour me servir de l'expression d'un célèbre philosophe, la philosophie ne peint qu'en grisaille, il ne faut pas s'étonner si l'art qui a toutes les couleurs de l'arc-en-ciel à sa disposition, se fait plus remarquer que la science. De même que Cornelius a rendu à l'art un sujet, il a aussi étendu son champ et il a échangé la toile contre le mur. Je n'ai bien connu l'importance de la peinture à fresque que depuis que j'ai vu les ouvrages de Cornelius à la glyptothèque, et je ne crois pas pouvoir mieux me préparer à l'étude de l'école florentine

qu'en suivant ici les travaux de Cornelius et de ses disciples. Les grandes compositions qu'il a exécutées d'après la mythologie grecque sont déjà connues par les copies et les descriptions qui en ont été faites. La salle homérique est déjà terminée, à un seul tableau près, qui représente le combat pour le corps de Patrocle, où l'on remarque avec plaisir les grands progrès que Cornelius a faits depuis son premier ouvrage, l'Assemblée des Dieux dans l'Olympe. Sa Cassandre, dans la Destruction de Troie, est, par la conception et l'exécution, l'ouvrage le plus remarquable de la peinture moderne. Cornelius a en outre rendu à la peinture sa dignité naturelle, en ne la subordonnant pas à l'architecture. Quand on entre dans la glyptothèque, l'idée ne nous vient pas un instant que l'architecte ait assigné au peintre tel ou tel coin qu'il devait décorer, ce qui n'empêche pas que cet architecte, M. de Klenze, n'ait su donner toute l'importance convenable à son art par les belles et nobles dispositions de l'intérieur; car quant à l'extérieur le caractère, du style grec adopté pour ce monument excluait toute apparence imposante. La visite que j'ai faite à la glyptothèque a eu cette fois un intérêt particulier pour moi, parce que j'y ai trouvé les statues rangées dans l'ordre le plus parfait et que je les ai examinées dans la compagnie du professeur Raueh, que j'ai trouvé à Munich travaillant au monument du roi Maximilien. Les

salles sont décorées avec un luxe vraiment royal. Le plancher est en marbre ainsi que les murs, et les bas-reliefs antiques sont bien adaptés; seulement nous avons trouvé que le plafond qui est couvert de dorures répand peut-être trop d'éclat. Ce fut pour nous une grande jouissance que de voir une si belle collection de statues avec un artiste comme Rauch; car l'enthousiasme qu'il déploya à la vue de la Flore, de Bacchus, du fils de Niobé qu'il voyait pour la première fois, et la naïveté de sa joie, nous intéressèrent plus que n'auraient pu le faire les commentaires du plus savant archéologue. Un objet d'art ne veut pas être disséqué et anatomisé comme un cadavre, il veut être traité et compris comme dans un être vivant.

M. de Klenze eut la bonté de nous conduire de là dans la pinakothèque qui n'est pas encore achevée, mais dont la façade, ornée de colonnes et d'arcades, fait bien plus d'effet que celle de la glyptothèque. Les dispositions intérieures sont bonnes, et l'éclairage par le toit paraît devoir réussir. Ce monument renferme la galerie royale de Munich, un choix d'ouvrages tirés de celle de Schleissheim et une galerie particulière de tableaux italiens, trésor que le roi a jusqu'à présent caché à tous les yeux.

Mais à Munich on ne s'occupe pas seulement du soin de rassembler et de conserver les chefs-d'œuvre

des siècles passés, cette capitale se distingue encore par la faveur qu'elle accorde à l'art naissant.

A côté de Cornelius plusieurs talens remarquables se sont déjà fait valoir. Je ne citerai que Schnorr, H. Hess, Zimmermann et Schlotthauer, dont j'ai fait connaissance, soit dans leurs ateliers, soit dans des sociétés particulières. Schnorr a déjà achevé plusieurs cartons représentant des scènes du *Nibelungen Lied*, et qu'il doit transporter dans les salles du nouveau palais. Des fresques qu'il avait peintes dans le palais Massimi à Rome ont engagé le roi à l'appeler à Munich. H. Hess doit aussi peindre des fresques pour la chapelle du château. Le professeur Zimmermann, dont nous avons déjà vu des tableaux à fresque d'un coloris remarquable, tant à la glyptothèque que sous les arcades du jardin de la cour, est occupé des travaux préparatoires pour peindre les arcades de la pinakothèque. Ils doivent représenter l'histoire de la peinture par des scènes tirées de la vie des peintres célèbres. Il s'y montre le collaborateur fidèle de Cornelius, qui de son côté a reçu encore l'ordre de décorer la nouvelle église de Saint-Louis.

Le roi visite souvent les ateliers et anime les artistes par sa présence. Quoique ceux-ci aient des travaux assurés pour quinze à vingt ans, un d'eux ayant demandé en dernier lieu au roi de lui accorder une prolongation des dix années qui lui avaient

été assignées, reçut pour réponse que cela ne se pouvait pas, le roi ayant encore beaucoup de travaux à faire faire par ses artistes.

Parmi les artistes du nord de l'Allemagne qui ont suivi leur maître Cornelius quand il est venu de Dusseldorf, et qui ont exécuté à fresque des scènes de l'histoire de Bavière, sous les arcades du jardin de la cour, je vis Hermann, Sturmer, Stilke et Eberle, qui tous méritent qu'on fasse d'eux une mention honorable.

La collection des anciens tableaux allemands de M. Boisserée, que le roi de Bavière a achetée il y a quelques années, se trouve maintenant à Schleissheim. Quelque court que fût mon temps, je n'ai pas cru pouvoir manquer d'y faire un pèlerinage. Ces tableaux m'avaient laissé les plus doux souvenirs. Je les avais vus dans l'année 1815 à Hiedelberg, à mon retour de Paris, et j'avais eu pour guide Gœthe, qui demeurait à cette époque chez M. Boisserée. Nous espérions avec raison alors posséder ces tableaux à Berlin : le gouvernement avait déjà consenti aux demandes considérables du propriétaire, mais la négociation fut plus tard rompue.

En revoyant ces tableaux, j'éprouvai absolument la même sensation qu'un homme qui, après avoir été obligé de renoncer à la main d'une maîtresse qu'il adore, la retrouve quelque temps après l'épouse d'un autre. Les reproches expirent sur ses lèvres et il se

livre à tout le bonheur que sa vue lui inspire. La Mort de Marie, par Schoreel, le saint Luc, par Van-Dyk, les Enfans d'Israël dans le désert et le grand Christophe, de Memeling (autrefois Hemling) sont des tableaux qu'on ne se rassasie jamais de regarder. Pour ne pas oublier au-delà des Alpes les arts de la patrie, rien ne pouvait être plus efficace qued'emporter avec soi le souvenir encore tout frais de pareils chefs-d'œuvre.

Hier au soir nous avons fait nos adieux à l'Allemagne dans une société de chant, où les nombreux airs nationaux, pleins de gaieté, qui furent chantés, ne m'auraient pas permis de douter que je fusse dans le midi de la Germanie. Ce n'est pas que le climat soit plus favorable à la voix; car on sait que celui de Munich est trop rude pour le rossignol qui ne s'y fait jamais entendre, tandis qu'à Berlin il n'y a pas de jardin qu'il n'embellisse dès le mois d'avril. L'Allemagne méridionale doit ses chansons au voisinage des Alpes. C'est dans les montagnes qu'il faut chercher l'origine de ces airs qui de là descendent dans les vallées. Le peintre Schlotthauer, dont j'ai parlé plus haut, et qui a passé plusieurs années dans les montagnes, nous fit entendre une foule de chants populaires fort nouveaux en différens dialectes, et les applaudissemens unanimes qu'ils obtinrent, la gaieté qu'ils répandirent dans le cercle, qui était nombreux, me rappelèrent une assertion de Goëthe qui

dit quelque part que la sainteté de la musique d'église et la franche gaieté des mélodies populaires sont les deux points autour desquels tourne toute véritable musique, et qui produisent, l'une la méditation, et l'autre la danse.

LETTRE L.

Départ de Munich. — Imming. — Société bruyante. — Recette pour s'endormir malgré le bruit. — L'Amant enchanté. — Les Avalanches et le Tonnerre. — Landsberg. — Memmingen. — Ni boue, ni mendiants. — La Cathédrale et le portrait de Luther. — Lindau. — Le Rhu. — Le Grand-Santis. — Mes amis reviennent avec la puce à l'oreille. — Départ de Lindau. — Nous traversons trois Etats le même jour. — Les Litanies des Mariniers. — Mœrsburg. — L'Ile de Mainau. — Constance. — Aspect plus agréable que je ne m'y étais attendu. — La Cathédrale. — Mademoiselle Ellenrieder. — Les Tours. — Le Musée.

Constance, août.

Nous quittâmes Munich le 20 août dans la société de trois gais étudiants qui s'étaient joints à nous; et quand le ciel, qui avait été couvert pendant plusieurs jours, s'éclaircit, nos humeurs s'éclaircirent aussi et des aventures de la vie académique, entremêlées de réflexions plus sérieuses sur les étudiants de l'ancien temps et sur ceux d'aujourd'hui, nous firent paraître plus courte la route un

peu ennuyeuse jusqu'à Imming, où nous aurions passé une nuit assez supportable à l'hôtel de la Poste, si une troupe d'étudiants de Munich n'y fût pas arrivée la nuit même, et se trouvant précisément aux dernières limites du pays de la bière, n'eût pris congé de son breuvage chéri avec un enthousiasme mêlé de cris et de chants un peu trop bruyans. Le meilleur conseil que je puisse donner pour parvenir à s'endormir à côté d'un bruit soutenu est, en premier lieu, de ne pas se fâcher; que l'on essaie ensuite de se transporter en esprit au sein même de la société qui trouble le repos: si l'on y chante, chantez aussi; si l'on y danse, dansez; et si le bruit est de telle nature qu'il ne soit guère possible d'y prendre part, efforcez-vous de le lier à quelque événement, ou figurez-vous quelque chose auquel l'imagination puisse rattacher des tableaux ou des idées qui peu à peu vous fassent sortir de l'empire de la réalité pour vous faire entrer dans celui des songes. Une nuit j'étais couché au-dessus d'un endroit où plusieurs chevaux ne cessaient de frapper du pied. Afin de pouvoir m'endormir, je me figurai que j'étais aux jeux olympiques, et je parcourus tant de fois l'arène que, fatigué et étourdi, je finis enfin par fermer les yeux. Il n'y a pas jusqu'aux plus tristes miaulemens de chats, faits pour réduire au désespoir et rendre fou un malheureux qui voudrait dormir, que je n'aie su expli-

quer d'une manière avantageuse, en me rappelant, au son de cette musique, quelques scènes du *Chat-Murr* d'Hoffmann, ou bien en prenant moi-même le rôle de l'amant que je supposais victime d'un enchanteur cruel et en chantant à cet accompagnement les paroles les plus poétiques et les plus touchantes comme récitatif ou comme ariette. Je fis de même cette fois. Afin de changer en une douce harmonie les voix de basse des buveurs de bière, je me transportai en imagination sur le sommet de ces Alpes que je suis sur le point de visiter. Sous mes pieds roulaient des avalanches, le cornet des montagnes et la clochette des vaches retentissaient à mon oreille, des chutes d'eau tombaient avec fracas à mes côtés, et tout cela ne suffisant pas, j'appelai à mon secours un nuage terrible, et au milieu des éclairs et du tonnerre, je me félicitai de l'excellent lit sur lequel j'étais couché et du ciel brillant que je voyais au-dessus de moi, pendant que la tempête grondait au fond de la vallée.

Le 21, nous traversâmes Landsberg, que ses nombreuses tours et ses hautes murailles rendaient si fort avant l'invention de l'artillerie, pour nous rendre à Memmingen. Cette dernière ville renferme encore beaucoup de vestiges de la prospérité dont elle jouissait comme ville impériale. Aujourd'hui encore les habitans se plaisent à entretenir la propreté de leurs rues et à embellir les environs, où l'on trouve

d'agréables promenades. Nous fûmes d'abord étonnés de ne voir ni boue, ni mendiants, ne nous rappelant pas alors que nous étions dans une ville luthérienne. Nous ne nous en aperçûmes qu'en entrant dans la principale église, où au lieu des ornemens d'une cathédrale catholique, que nous nous attendions à y voir, nous trouvâmes le portrait de Luther, d'après Luc Cranach. Les stalles des chanoines derrière l'autel sont ornées de sculptures d'une beauté remarquable; il y avait aussi quelques apôtres fort bien conservés.

Nous partîmes de bonne heure, afin d'arriver de jour à Lindau, ce qui nous réussit à souhait. Parvenus sur la hauteur, au pied de laquelle la ville est construite, le brouillard qui couvrait la vallée se dissipa, et le ciel s'épura comme par enchantement; aussi, ne restâmes-nous pas dans la prison de notre voiture. Nous nous élançâmes dans la campagne, impatiens de donner la liberté à nos pieds et à nos yeux. Nos regards, devant nos pas, volèrent en avant vers les vignobles et les jardins de Lindau; à gauche, vers Bregenz, et traversant les eaux limpides du lac, vers les Alpes, qui ressembloient à un immense troupeau d'éléphants pétrifiés, élevant les uns au-dessus des autres, leurs trompes et leurs défenses. Au-delà du lac, dans une gorge, nous vîmes un torrent se frayant, entre les rochers, un passage pour ses flôts argentés, et nous orientant

sur nos cartes, nous crûmes reconnaître le Rhin, ce qui nous fut confirmé par un paysan que nous rencontrâmes. Il n'y a point de noms qui, après Schiller et Gœthe, fassent plus d'effet sur un Allemand que celui du Rhin; aussi, le saluâmes-nous avec joie. Nous l'avions déjà tant de fois rencontré; il nous avait si souvent portés sur son dos, si souvent désaltérés par ses vins que, depuis long-temps, nous lui avions consacré nos biens et notre vie. Si à Lindau et à Schaffhouse nous ne trouvions point de vin de Rudesheim et Johannisberg, nous voyions cependant des vignobles sur le bord du lac, et nous entonnâmes de grand cœur la chanson nationale :

« C'est sur les bords du Rhin que nos vignes s'élèvent. »

A Lindau, nous fûmes très-bien logés à l'Oie-d'Or. Quelques personnes de notre société firent une tournée à la chapelle d'Eberhardt, éloignée de deux lieues de Bregenz, et d'où l'on découvre le lac tout entier. Mais, comme pour y aller, il était nécessaire de passer les frontières autrichiennes, où m'auraient attendu des visites de douaniers et des demandes de passeport, je préfèrai pour ma promenade le port et les rives du lac. Nous montâmes dans une vieille tour, du haut de laquelle nous pûmes distinguer presque tout le lac, jusqu'à Constance d'un côté et jusqu'à Bregenz de l'autre. Les Alpes tyroliennes s'élevaient à l'extrémité de l'horizon au-

dessus de celles du Vorarlberg. La première d'entre celles-ci dont nous fîmes une connaissance plus intime, fut le Grand-Santis, qui se rapproche si fort du lac qu'il paraît vouloir s'y baigner. Le soleil se coucha dans un ciel pur, et nous restâmes sur la tour tant qu'une lueur de crépuscule existait encore.

Nos amis ne revinrent que fort tard de leur pèlerinage, et pourtant ils n'avaient pas pu en atteindre le but. Arrivés à la frontière, on leur avait demandé pour quelle affaire ils voyageaient. Ayant répondu qu'ils ne voulaient que jouir, du haut de la chapelle, d'une vue libre du lac, on leur fit observer que, dans ce pays-ci, on ne permet de vues d'aucun genre, et des vues *libres* moins que toutes autres.

Dans le port il y avait des vaisseaux chargés de planches qui offrirent de nous conduire à Constance pour un prix assez raisonnable; mais l'époque de leur départ était incertaine. D'autres mariniers demandèrent deux ducats pour une barque, avec laquelle, du reste, ils s'engageaient à nous y mener en huit heures. Le bateau à vapeur de M. de Cotta, dont nous avions compté faire usage, gisait dégrée dans le port Frédéric. En conséquence, d'après les conseils de l'hôte, nous résolûmes de renoncer à faire le voyage par can, et de nous rendre au contraire par terre à Moersburg, où nous passerions le lac dans un bateau. Nous partîmes, d'après cela, le

lendemain dimanche, par un beau temps, dans une voiture de Lindau; mais nous trouvâmes à notre grand regret que la route, au lieu de suivre les bords du lac, traversait une épaisse forêt de pins, où, pendant long-temps, nous n'eûmes aucune vue. Seulement, de temps à autre, nous étions agréablement surpris, quand le bois s'entr'ouvrait et nous permettait de distinguer le lac et ses belles rives. Cette journée offrit pour nous des circonstances remarquables. Pendant son cours, nous prîmes les principaux ports de deux royaumes, ceux de Bavière et de Wurtemberg, et d'un grand-duché, celui de Bade, dont nous inspectâmes les flottes, et il n'aurait tenu qu'à nous d'entrer aussi sur les limites de l'empire d'Autriche et de la république suisse; et tout cela dans l'espace de vingt-quatre heures. Grace au traité de commerce conclu sous les auspices de M. de Cotta, nous ne nous aperçûmes nullement de notre passage du territoire de Bavière sur celui de Wurtemberg, ni de ce dernier sur celui de Bade. Dans le port Frédéric, nous allâmes voir le bateau à vapeur dégradé, et nous déplorâmes qu'il eût si mal à propos suspendu ses voyages. Sur un autre vaisseau, l'équipage qui était catholique faisait ses prières : c'étaient les litanies qu'il chantait. Un vieillard, un chapelet à la main, commençait, et les assistans répondaient en chœur. Ce tableau était fait pour un peintre de genre. Quelques-unes

des physionomies étaient fort agréables : celle du vieillard avait une expression noble et pieuse, et l'encadrement général du tableau, entre de vastes prairies et les Alpes couvertes de neige, était fort pittoresque.

Nous ne nous arrêtâmes à Moersburg que le temps nécessaire pour vider quelques bouteilles de vin du lac qu'on nous avait vanté ; mais pour le trouver bon nous fûmes obligés de l'accompagner de fromage suisse. Il était midi quand nous nous embarquâmes. Grâce à un vent favorable et aux efforts de quatre vigoureux rameurs, notre traversée fut aussi agréable que nous pûmes le désirer. On peut la rendre plus courte en débarquant à la pointe de terre la plus voisine d'où l'on se rend en trois quarts d'heure, à pied, au pont du Rhin que l'on passe pour entrer à Constance. Par ce moyen, on a l'avantage de pouvoir visiter l'île de Mainau, si on ne se laisse pas effrayer par le nom. Il serait difficile de deviner pourquoi Kotzebue a donné à son Misanthrope le nom d'une île si agréable.

La ville de Constance nous recueillit, vu le dimanche, avec beaucoup de calme, mais pourtant d'une manière aimable et prévenante. Ma chambre, à l'hôtel du Brochet, donne sur le lac, et elle est si commode que je ne demanderais pas mieux que d'y rester pendant tout un été. De tout temps, je m'étais figuré que Constance était une ville sombre et

triste ; il me semblait que les églises et les maisons devaient encore porter des traces de la fumée du bûcher de Jean Hus. Je ne fus donc pas peu surpris d'y trouver des rues pleines de gaieté, des remparts découverts, une vue superbe sur le pont du Rhin, tant en haut qu'en bas, des habitans contents et enjoués, qui se livraient sans soucis aux plaisirs de leur agreste dimanche, tandis que des enfans jouaient avec un agneau sur la place où Hus a péri.

La cathédrale de Constance offre un des modèles les plus célèbres du style gothique ; elle a pourtant été construite à diverses époques et sans unité dans le plan. La partie la plus ancienne paraît être la nef, soutenue par seize colonnes tout-à-fait unies ; les arceaux, qui sont en plein cintre, et le travail grossier des corniches indiquent le onzième siècle. Au quatorzième, on y ajouta le chœur, et les deux branches latérales de la croix furent allongées. Au quinzième, tout l'édifice fut considérablement agrandi et le côté occidental fut achevé et muni de trois tours. Dix-sept chapelles furent construites ainsi que les trois ailes de la croix du côté du levant, du midi et du couchant. Un incendie, qui se manifesta l'an 1511, y fit tant de dégâts que le chapitre crut devoir appeler tous les plus célèbres architectes du pays et de l'étranger pour les consulter sur le meilleur moyen de réparer le dommage. Les plus beaux restes de l'art ancien nous ont paru être les battans de la

principale porte du côté du couchant. Ils ont été sculptés par Simon Balder, de Constance, en l'an 1470, ainsi que l'indique clairement l'inscription qu'elles portent. Cet artiste avait sans doute vu les célèbres portes de Pise, de Florence et de Rome, et sa ville natale n'étant pas assez riche pour en faire couler en bronze, il entreprit la tâche, certes non moins pénible, de sculpter les figures dans le bois de chêne le plus dur. De même que sur les portes du baptistaire de Florence, par Ghiberti, on voit ici des traits de la vie de Jésus-Christ et de la Sainte Vierge, représentés sur vingt panneaux. La suite des scènes commence au bas du battant droit par l'Annonciation; puis vient la Visitation de sainte Elizabeth, ● elle se termine, au haut du battant gauche, par la Descente du Saint-Esprit et l'Assomption de la Vierge. Les portes ne se terminent pas en ogives à la manière gothique, mais en plein cintre. A droite on voit saint Conrad tenant la coupe avec l'araignée que l'on prend d'ordinaire pour une hostie; à gauche, saint Pélage qui, avec son chapeau relevé et son costume mondain, ne ressemble guère à un saint. Aussi bien des personnes l'ont-elles pris pour l'image de l'artiste, trompées qu'elles étaient par l'inscription : « *Simon Balder artifex me fecit.* » Sous l'image de saint Conrad se trouve la date *Anno Mill. CCCCLXX.* Nous vîmes aussi de fort belles sculptures dans l'intérieur de l'église, et en particulier une arabesque

représentant des anges, des ours, des enfans, etc., dans un grand demi-cercle, contre le mur, au-dessus de la principale entrée et sous l'orgue. Les ornemens de la chapelle, de Welsel, sont très-beaux, ainsi que ceux des statues et surtout ceux du revêtement d'un escalier qui conduit dans la galerie. Malheureusement, ce dernier monument de l'architecture et de la sculpture du quinzième siècle a été défiguré par une couche de peinture moderne.

La chaire est plus récente et n'a aucune valeur comme objet d'art, mais elle est supportée par une figure de saint beaucoup plus ancienne.

En débarquant sur le port, une inscription française, placée sur un grand bâtiment, nous fit connaître que c'était le Musée des antiquités de Constance. Les renseignemens que nous prîmes nous apprirent qu'un citoyen de cette ville, horloger de profession, avait formé une collection d'antiques pour laquelle les magistrats lui avaient accordé une salle dans l'édifice où s'est tenu le fameux concile. Nous fîmes de vains efforts pour y pénétrer : le directeur était à la campagne, ou selon d'autres, sous terre, c'est-à-dire dans une cave, de sorte que notre curiosité ne put être satisfaite. Nous employâmes l'après-midi à diverses excursions et visites, parmi lesquelles je ne citerai que l'atelier de mademoiselle Ellenrieder. Elle venait de terminer une grande

composition, un saint Etienne, tableau qui est surtout recommandable par un beau coloris.

Nous terminâmes la journée en montant sur la tour ou les tours de la cathédrale; nous y trouvâmes un gardien, dans une position assez misérable et dont le soir de la vie ne semblait point, comme celui des pics des Alpes, qu'il appelait ses vieux camarades, doré par les rayons du soleil. Quelques kreutzers que nous lui donnâmes parurent avoir plus de prix à ses yeux que l'astre qui brillait dans le ciel.

Le lendemain le conservateur du musée se présenta chez nous dès le grand matin: c'est un homme très-communicatif, qui vanta beaucoup la beauté de sa collection et assura qu'il était impossible que l'on ne dépensât pas volontiers un florin pour voir des choses si curieuses et contribuer à leur entretien. Il nous laissa à peine achever en paix notre café; il fallut nous mettre sur-le-champ en route: des sculptures en bois et en ivoire, des pierres taillées, des minéraux, des coquillages, des miniatures, des médailles et une foule d'autres choses encore, ont été rassemblées avec un zèle extrême par cet homme, et comme nous n'épargnions pas nos cloges, il s'étendit en injures contre les imbéciles savans de sa ville natale, qui ne voulaient pas convenir que les fauteils qu'il nous montra, et qu'il avait fait recouvrir de vieilles tapisseries et de baldaquins, eussent servi

autrefois à l'empereur et au pape Martin V. Ce curieux antiquaire a réuni aussi beaucoup d'objets qui ont rapport à Jean Hus, et entre autres son image de grandeur naturelle, représentée au moment où un dominicain le menace du bûcher, s'il ne consent point à se rétracter. Il a su en outre se procurer du couvent des franciscains l'espèce de cage dans laquelle Hus fut renfermé avant son supplice.

LETTRE LI.

Gottliebe. — Stein. — Château de la reine Hortense. — Rheinbergen. — Schaffhouse. — La Chute du Rhin. — Salles de danse. — Mœurs suisses. — Rues obscures. — Zurich. — Luxe et fortifications. — Le peintre Vogel. — Prière pour le beau temps. — Elle est exaucée. — Journée fatigante. — Singulière voiture. — Beau point de vue. — Je m'embarque sur le lac de Zug. — Le guide Schuidler. — Les Voyageurs hollandais.

Amteeg, août.

Nous avons envoyé nos bagages en avant de Constance au village de Gottliebe où nous nous rendîmes à pied, et après avoir fait viser nos passeports aux frontières de la république fédérative, nous entrâmes dans une barque qui nous conduisit à Seitrn. Les rives de ce lac sont d'autant plus séduisantes pour celui qui les parcourut que l'on reste toujours dans leur proximité. A gauche, c'est une colline couverte de châtaigniers, où la ci-devant reine Hortense de Hollande habite un château, tandis qu'à

droite des maisons riantes se font voir dans l'île de Rheinbergen, sur laquelle s'élève un vignoble dont le pampre touffu, entremêlé de nombreuses grappes de raisin, promettait d'abondantes vendanges. Le temps ne nous ayant pas permis de visiter l'île dont nous étions si près, il nous fallut à d'autant plus forte raison renoncer à gravir le rocher de Stein pour voir le château qui est situé à son sommet. Nous nous confiâmes donc aux jeunes flots du Rhin qui, nourri par le lac de Constance, parcourt avec la gaieté de son âge le beau pays qu'il arrose. Dès à présent il montre sa prédilection pour le vin, que ses rives, éclairées par un beau soleil, produisent, léger encore à la vérité et tel qu'il convient à un adolescent, mais montrant déjà ce qu'il sera un jour.

Vers cinq heures du soir, nous arrivâmes à Schaffhouse, dont nous trouvâmes les rues et les places remplies d'une foule considérable que la foire y avait attirée. Il ne nous fut plus possible de douter que nous nous trouvassions en Suisse. Si nous ne l'avions pas reconnu aux costumes, que tant d'estampes ont reproduits, nous en aurions été promptement convaincus par les amas de fromages derrière lesquels nous passâmes, abrités comme par une tranchée, pour nous rendre à l'hôtel du Lion, qui nous avait été recommandé. Quoique la maison fût déjà pleine de voyageurs, l'aimable fille de l'hôte,

qui retrouva une de ses anciennes connaissances parmi les étudiants, se chargea de nous procurer des logemens. Pour commencer, elle nous engagea à nous rendre sans retard à la chute du Rhin et nous promit que nous trouverions un bon souper servi pour notre retour. Nous restâmes sur la rive droite du fleuve et descendîmes vers la chute par le sentier qui se trouve près des forges et des moulins de Neuhausen. Long-temps avant d'y arriver, elle s'annonçait par un bruit qui ressemblait à celui du tonnerre. Chacun de nous s'efforçait de gagner une hauteur d'où il pût la voir sous un aspect favorable, et quand il y était parvenu il appelait ses compagnons, convaincu que c'était lui qui avait trouvé le meilleur point de vue; mais personne ne voulait quitter son site pour essayer d'un autre. J'avais choisi le mien sur la côte, près du moulin, de sorte que je pouvais jeter encore un regard sur le fleuve avant qu'il ne tombât, l'embrasser ensuite et suivre le chemin qu'il parcourt dans toute sa largeur et sa profondeur. Mais ce qui m'attachait tout particulièrement à ma place, c'était que je pouvais m'y coucher sur le gazon, sans être mouillé par l'écume de la cascade; car en se tenant debout on éprouvait une sensation pénible et des vertiges. Ce ne fut qu'à regret qu'après quelques momens de repos, je quittai ce lieu pour descendre auprès de mes amis qui avaient loué une barque et qui m'appelaient; ou plu-

tôt me faisaient des signes; car il m'aurait été impossible d'entendre leur voix. Nous nous fîmes passer sur la rive gauche pour monter au château de Lauffen, après avoir toutefois stipulé avec les bateliers qu'ils nous conduiraient le plus près possible de la chute. Nous remontâmes d'abord le long de la rive droite, où le courant n'est pas très-fort, et nous avançâmes au milieu des flots écumeux, que notre pilote bravait avec plus de hardiesse que certains d'entre nous ne l'auraient voulu. Ce ne fut qu'après avoir été repoussé plus d'une fois et nous être sentis trempés par l'écume, que nous nous dirigeâmes vers la rive gauche, et qu'ayant débarqué au milieu d'un bois coupé en parc, nous montâmes par un escalier facile dans le pavillon du château, où l'on trouve un registre sur lequel les étrangers écrivent leur nom. Pour moi, j'aurais préféré la petite place que je m'étais choisie sur l'autre rive. Je suis d'avis qu'une chute d'eau ne fait jamais un bon effet à vue d'oiseau, et celle-ci, moins que toute autre, parce que de ce point on la voit trop en raccourci. Nous descendîmes vers un balcon qui est construit pour ainsi dire dans la cascade même; de là le spectacle fut beaucoup plus grandiose; quoique resserré dans un espace moins vaste. Nos pieds tremblaient sous le tonnerre des flots qui frappaient contre le fragile plancher sur lequel nous nous tenions, et nos yeux portaient directement sur la partie de la chute où

la masse des eaux est le plus considérable. On pourrait à peine croire que, dans un si grand volume, tombant de si haut, il fût possible de distinguer un changement dans les formes; mais à peine l'œil s'est-il accoutumé au mouvement de l'ensemble, qu'il découvre aussitôt une variété qui l'enchanté de nouveau. Le jour qui commençait à tomber nous apprit qu'il était temps de retourner chez nous. Cette fois, nous suivîmes la rive gauche, et étant rentrés en ville par le pont du Rhin, nous allâmes retrouver notre vierge du Lion. Ce fut à table d'hôte que je remarquai pour la première fois que je n'étais plus en Allemagne : car une *signora italiana*, assise à ma gauche, me demanda *de' salami*; à ma droite, une Anglaise me pria de lui passer la moutarde; tandis qu'en face de moi une Française et une Hollandaise réclamaient la salade.

Le soir nous visitâmes quelques salles de vin et de dause des paysans, mais nous n'y trouvâmes pas la gaieté que nous avions attendue. Le peuple de la campagne nous parut pauvre, et dans le bal les principaux rôles étaient joués par les jeunes artisans de la ville, par d'élégans garçons tailleurs ou de prévenans menuisiers. Les jeunes paysans nous offrirent leur vin et leurs danseuses, et quoique le premier fût aigre et les secondes louches, nous fûmes obligés d'accepter leur politesse, mais nous n'eûmes rien de plus pressé que de quitter cette compagnie le plus

promptement qu'il nous fut possible. C'est ainsi que notre premier essai pour faire connaissance avec ce peuple, ainsi qu'avec ses mœurs et ses usages, ne fut pas heureux, et nous rentrâmes à l'auberge assez mal satisfaits, après avoir traversé je ne sais combien de rues où faute de réverbères régnait la plus profonde obscurité.

Nous avions loué pour le lendemain une voiture qui devait nous conduire à Zurich. Nous partîmes en avant à pied, en donnant ordre au cocher de nous attendre chez le commis aux barrières, car nous voulions visiter encore une fois le Rhin. La matinée était la plus belle que nous eussions encore eue pendant notre voyage, et le paysage était plus favorablement éclairé que la veille au soir. Ce ne fut qu'alors que je compris bien ce phénomène magnifique.

J'ai vu bien des spectacles offerts par la nature, mais jamais un aussi grandiose que la chute du Rhin, près de Schaffhouse. Elle me frappa d'autant plus que beaucoup de voyageurs en ont parlé avec assez d'indifférence, et que les meilleurs tableaux ne peuvent en donner qu'une idée très-imparfaite. Le Rhin, encore si près de sa source, y ressemble au jeune Hercule qui, dans son berceau, étouffe déjà des serpents. Resserré entre des rochers, son cours est accéléré au-dessus de Schaffhouse. Il paraît prévoir le combat qui l'attend et s'y livrer avec courage ;

car il est certain qu'aucun obstacle n'est en état d'arrêter ses vigoureux efforts. Il passe en mugissant par-dessus les petits rochers que les génies des montagnes lui opposent d'abord, comme un lion que les premiers traits du chasseur ne font qu'irriter. Mais ces rochers deviennent toujours plus gros; aussi sa rage redouble-t-elle; il franchit les remparts que la nature a voulu lui opposer, et on ne les reconnaît plus qu'à leurs débris; mais le lion secoue, toujours furieux, sa blanche crinière, dont les ondes volent autour de lui. Son cours devient de plus en plus rapide, jusqu'à ce qu'il finisse par se précipiter dans l'abîme. C'est l'image de la force qui entraîne tout avec elle et qui finit par se confondre elle-même dans la destruction générale; c'est le passage des choses de la terre qui se perdent dans l'abîme du temps; on cherche à saisir ce passage, mais en vain, le présent échappe à toutes nos observations; c'est ainsi que le poète a dit :

Le moment où je parle est déjà loin de moi.

L'heure dont nous étions convenus étant déjà passée, nous nous hâtâmes de monter la colline afin de ne pas faire attendre plus long-temps notre voiturier.

Nous arrivâmes de bonne heure et affamés à Zurich. Aussi nous fîmes-nous donner la becquée par

l'ancien et célèbre Corbeau, où nous trouvâmes une excellente table d'hôte. La ville nous parut grande, vivante et riche. Des dames élégantes, des cavaliers bien mis, des militaires, des équipages, des marchandes de modes, etc.; tout cela n'avait pas trop l'air suisse; et quand ensuite je vis les forts, les bastions, les fossés, les remparts, j'oubliai tout-à-fait que je me trouvais sur le territoire d'une république, qui de tout temps avait regardé les Alpes comme ses fortifications naturelles.

Pour nous, la Suisse n'était que la préface de l'Italie; aussi ne comptons-nous la parcourir que légèrement. A Zurich, j'allai d'abord voir le peintre Vogel qui habite une maison de campagne agréablement construite sur une colline. Les peintres d'histoire suisses ont l'avantage de posséder une histoire nationale qui est riche, non-seulement en grands événemens, mais encore en scènes détachées. Un second avantage, c'est que cette histoire est connue de tout le monde; de sorte que leurs tableaux intéressent déjà par leur sujet même. Nous vîmes chez M. Vogel un Guillaume Tell, le Retour après la bataille de Morgarten, la Mort de Winkelried, le Départ de Zwingli, et quelques autres scènes de l'histoire de la Suisse, que sans aucun doute tout paysan ou tout citoyen reconnaîtra au premier coup d'œil.

M. Vogel eut la complaisance de nous conduire

dans un endroit célèbre par un beau point de vue ; il visita aussi avec nous quelques églises et nous fit voir un jardin public , situé sur le bord du lac.

Le lendemain matin en me réveillant , je fis une petite prière éjaculatoire pour demander du beau temps , et en regardant par ma fenêtre je vis avec plaisir que le ciel paraissait vouloir l'exaucer. Nous avions en effet de grands projets pour cette journée. Nous devions passer l'Albis , traverser le lac de Zug et voir coucher le soleil sur le sommet du Righi. Tous nos compagnons de voyage restèrent en arrière , à l'exception d'un seul avec lequel je montai dans une voiture de Lucerne , d'une construction toute particulière. C'était un droschke russe avec un baldaquin indien , qui pouvait ressembler , selon que l'imagination nous inspirait , soit à un lit antique , soit à un char de triomphe. Les chevaux étaient caparaçonnés comme des chevaux de traîneau. Le cocher , dont le costume était tout-à-fait national , parlait un dialecte suisse , dont je ne comprenais pas une syllabe. Toutes ces circonstances donnaient à notre voyage quelque chose de fabuleux et d'oriental. Nous étant arrêtés à une auberge sur une hauteur , nous y accordâmes un peu de repos à nos chevaux et nous montâmes à pied vers un point d'où nous jouîmes d'une perspective plus vaste. Nous avions devant les yeux toute la chaîne des Alpes depuis le Grand-Santis jusqu'à la Vierge , et

à nos pieds, d'un côté le lac de Zurich, et de l'autre celui de Zug. Mon compagnon de voyage, plus familier encore que moi avec la topographie de la Suisse, joignit ses explications à celles de notre conducteur, de sorte qu'avec les profils d'Ebel que nous consultâmes, nous fûmes bientôt au fait des noms de tous les pics, crêtes et croupes que nous voyions devant nous.

La descente jusqu'à Zug ne fut pas longue à franchir. Nous trouvâmes sur-le-champ une gondole; deux Hollandais avec leurs épouses se joignirent à nous; après nous être lestés d'un ample déjeuner dans l'excellente auberge de Zug, nous nous embarquâmes pour Amt, favorisés par le plus beau temps du monde et sur les eaux tranquilles du lac. Un de nos bateliers offrit, pendant la traversée, son large dos aux dames, ses écuries aux hommes et sa personne à toute la société comme porteur et guide sur le Rigli et dans le reste de la Suisse. Il tira son portefeuille pour nous faire voir les attestations dont il était porteur de la part de tous les étrangers qu'il avait conduits pendant une longue suite d'années. Dans le nombre, je remarquai le nom du peintre de paysage Rocsel, de Berlin, que je connaissais fort bien et qui recommandait d'une manière très-pressante ce guide, nommé Schindler. Nous n'hésitâmes pas à nous confier à lui. Nos Hollandais, qui ne ména-
geaient pas les ducats, demandèrent quatre chevaux

de somme et nous prièrent de ne pas les quitter. J'avais conservé de la Hollande les souvenirs les plus agréables, depuis les campagnes de 1814 et 1815, et comme, pendant la traversée, une confiance mutuelle s'était établie entre nous, nous acceptâmes avec joie la proposition que ces étrangers nous firent.

LETTRE LII.

Préparatifs pour monter le Righi. — Discussions de famille. — Le gros Hollandais et l'Amazone. — La belle Peureuse. — Les Précipices. — L'Hommage forcé. — Sainte Marie-aux-Neiges. — Le Righi-Stoffel. — Le Righi-Culm. — Vaste et étonnant point de vue. — Coucher du Soleil. — Phénomène. — Souper cosmopolite. — Nouvelle Arche de Noé ou Tour de Babel. — Conversation européenne. — La Caricature. — Musiciens italiens. — L'Anglais industriel et son hamac. — Toilette du matin. — Magnifique Lever du Soleil sur le sommet du Righi. — Déjeuner.

Amteeg, août.

Nous débarquâmes au pied du Righi et nos regards impatients s'élevèrent sur sa cime. On amena les chevaux que les Hollandais avaient demandés et l'on nous donna des bâtons ferrés qui devaient nous servir de leviers. Il y eut d'abord une petite discussion de famille à régler. Un des Hollandais qui était gros et déjà sur le retour, nous proposa avec instance de permettre qu'il fit avec nous la route à pied.

Il n'avait de sa vie monté à cheval et ces animaux, malgré leur patience et leur docilité, lui causaient autant de frayeur que s'ils avaient été les coursiers les plus indomptés. En revanche, sa jeune femme s'était élancée avec le courage d'une amazone sur le cheval qui paraissait le plus vif des quatre; elle se mit à faire des courbettes devant son timide mari et le pressa tant qu'à l'aide de nos bâtons ferrés il parvint à se hisser sur la selle, un peu étroite il faut en convenir pour sa rotondité. Il ne demanda pas la bride dont il était du reste décidé à ne faire aucun usage, car il s'accrocha avec ses deux mains au pommeau de la selle, et le guide lui ayant présenté les rênes, il s'informa si par hasard on voulait qu'il les prît dans la bouche. Nous chargeâmes un jeune garçon de marcher à ses côtés, et il s'abandonna enfin à sa triste destinée, en affirmant toutefois qu'il aurait infiniment préféré ne pas venir, s'il avait pu prévoir qu'il serait obligé de monter la montagne à cheval. A peine avions-nous pacifié ce couple que la même difficulté commença avec l'autre, mais dans un sens contraire. Cette fois c'était la femme qui avait peur et qui tremblait comme si on avait voulu la faire monter sur le dos d'un crocodile. Dès que l'animal faisait le moindre mouvement avec la tête ou chassait les mouches avec la queue, elle s'écriait : « Il mord ! il rue ! » et son mari, après avoir vainement essayé de la persuader, fut enfin obligé de la

soulever un peu rudement et de la poser, malgré elle, sur le cheval. Quoique la selle fût garnie d'un dossier et d'un hanc pour les pieds, il fallut que trois personnes s'employassent pour tranquilliser tant soit peu la pauvre femme; un guide s'empara de la bride, un second saisit le dossier de la selle, et elle me pria de lui tenir la main bien ferme afin qu'elle pût sauter à terre, dès qu'elle en aurait envie. Son mari, homme âgé et de mauvaise humeur, avait été si fort chagriné de cette scène qu'il s'empressa d'aller en avant retrouver l'amazone et qu'il abandonna sa tremblante moitié à sa destinée et à mes soins.

Dans le commencement, nous eûmes un chemin commode sur du gazon et entre des taillis. On ne monta d'abord que graduellement; mais bientôt le sentier devint roide, et, quoique les voyageurs soient obligés de payer un droit de chaussée assez considérable, les chemins sont mal entretenus. En attendant, les chevaux connaissent si bien tous les mauvais passages que, même dans la nuit la plus obscure, ils ne font jamais de faux pas. Je faisais de mon mieux pour faire comprendre à la peureuse dame les qualités extraordinaires de ces animaux; mais je ne pus empêcher que sa frayeur n'augmentât à chaque pas; et dans un endroit où la route tournait un coude formé par les rochers, comme elle fixait les yeux sur son amie qui montait la côte rapide sans aucune apparence de crainte, elle me supplia, au

nom de Dieu, de l'aider à descendre de cheval. Je m'efforçai de la rassurer en lui faisant remarquer que le sol était humide et parsemé de pierres aiguës, tandis qu'elle portait de petits souliers de soie. Tout fut inutile, elle voyait s'ouvrir devant elle un profond précipice : elle fut saisie d'un vertige convulsif, et se jeta à bas du cheval ; il aurait pu lui arriver malheur, si nous ne l'avions retenue avec force. A ses cris, son mari était accouru ; il voulut par la douceur obtenir qu'elle remontât en selle ; mais, n'ayant pu réussir, il se fâcha et repartit au galop. Je me voyais donc forcé de faire une route de trois lieues, toujours en montant, avec ma belle tremblante pendue à mon bras ; ce qui ne laissa pas que de me causer un peu d'inquiétude. En attendant, dès que ma Hollandaise se retrouva sur ses pieds, elle ne fut plus reconnaissable. Elle se montra gaie et communicative ; et un sentier de traverse nous ayant fait gagner de l'avance sur la cavalerie, elle se moqua de nos compagnons de voyage, et leur demanda s'ils voulaient que nous leur commandassions leur souper. Quand de petits ruisseaux coupaient notre chemin, nous posions des pierres en travers, et elle sautait par-dessus avec la plus grande adresse. Elle gravissait les degrés de troncs d'arbre ou de pierres dégradées, avec tant de légèreté que notre guide la comparait à un chamois. De cette manière nous arrivâmes au premier lieu

de repos, situé à mi-chemin, avant nos compagnons à cheval, et elle reçut M. son époux, qui était passablement maussade, d'un air tout amical, et avec une cruche de vin que nous nous étions fait porter par la vachère dans un bosquet agréablement situé.

Quand il fallut partir, nous essayâmes en vain de persuader à la dame de remonter à cheval. Le gros Hollandais l'encouragea par son exemple; son amie se moqua d'elle; son mari se mit en colère, et déclara que si elle persistait, il descendrait aussi de cheval, ne voulant pas, disait-il, nous laisser tout l'embarras. Mais, pendant que le reste de la société se livrait à l'admiration du beau point de vue dont on jouissait du bosquet, la Hollandaise se remit en route, et quoiqu'elle se piquât d'honneur et crût pouvoir se passer désormais de mon secours, elle accepta de nouveau mon bras quand la route redevint difficile. Nous eûmes bientôt gagné encore de l'avance; mais l'époux avait tenu parole. Ayant remis son cheval au guide, il nous suivait à pied. « Pour quoi mon mari marche-t-il? » demanda-t-elle étonnée. — « Par sympathie, » répondit le mari avec humeur. — « Pour votre cheval? » reprit-elle d'un air moqueur. Afin d'éviter une scène, je m'efforçai de lui faire comprendre qu'il avait tort de gâter un plaisir que l'on ne se procurait qu'avec beaucoup de peine, et qu'il ne fallait pas songer aux contrariétés de la terre quand on était si près du ciel. J'employai en-

core plusieurs bonnes raisons pour persuader à cette dame, maintenant que la route était unie et le terrain marécageux, de remonter à cheval. Elle y consentit; mais je soupçonne que l'humidité du sol des Alpes contribua plus à la convaincre que toute morale. Pendant ce temps, le mari passa fièrement devant nous, et traversa avec intention les endroits les plus profonds du marais, afin de faire voir à sa femme le désespoir auquel elle l'avait réduit. Elle lui cria qu'elle attendait de lui un compliment, puisqu'elle n'était remontée que pour lui faire plaisir. Il ne répondit pas et ne fit que s'enfoncer davantage dans la boue. « Il veut faire le fier, dit-elle; eh bien! puisqu'il en est ainsi, il fera toute la route à pied. Je vous prie de monter sur son cheval et de rester à mes côtés. »

Je ne me fis pas long-temps prier; j'avais, d'ailleurs, besoin de reposer un peu mon bras et de sécher mes pieds. La dame pressa le pas de son cheval, afin de rejoindre son mari et de lui dire qu'elle m'avait prié de monter sur le sien, jugeant qu'il en serait bien aise, puisqu'il avait déjà exprimé ses regrets de la peine que j'avais été obligé de prendre avec sa femme. Je m'attendais à voir ses deux bras s'étendre comme les ailes d'un des moulins de sa patrie; mais il assura, de l'air du tyran domestique le plus soumis, que madame n'avait qu'à commander. Nous avions déjà fait un bon bout de

chemin quand je vis, à quelque distance, un défilé réellement dangereux, par lequel nous allions être obligés de passer. J'avais réussi à conduire, sans accident, la peureuse dame dans quelques passages difficiles en restant à côté d'elle, eu lui tenant la main et en l'engageant à fermer, pour quelques instans, les yeux. Mais, dans l'endroit dont nous approchions, le chemin étant trop étroit pour qu'il fût possible à deux personnes d'y marcher de front, j'étais sérieusement inquiet. Je descendis en conséquence le premier, afin de pouvoir d'autant plus sûrement conduire la dame. Pendant quelque temps, son grand chapeau de paille l'avait empêchée de voir le précipice ; mais, en ce moment, il était impossible de ne pas l'apercevoir, et elle fut de nouveau saisie de vertiges : *Ah ! des précipices terribles !* s'écria-t-elle, et elle se jeta à bas de son cheval avec tant d'imprudence que, pour la retenir, je fus obligé de me laisser tomber assez rudement à genoux. A cet aspect, le Hollandais pressa le pas, plus peut-être à cause de ma position qu'à cause du danger de sa femme. Les pierres aiguës et le périlleux passage le convinquirent néanmoins bientôt que mon action avait été tout-à-fait involontaire. Affecté de l'effroi que témoignait sa femme, il s'occupa d'elle avec une tendresse inattendue, et moi, je leur laissai le soin de rétablir la paix du ménage.

J'avancaï promptement et je rejoignis le reste de la société, où je fus obligé de rendre à l'intrépide cavalière un compte circonstancié des aventures et des accidens que nous avions éprouvés. Nous avions dépassé le petit village, dans lequel se trouve l'église de Sainte-Marie-aux-Neiges, et nous montions vers Righi-Stoffel sans jeter les yeux derrière nous; car le soleil baissait déjà, et je craignais de le perdre, comme Orphée son Eurydice, quand il voulut regarder après elle. Le couple, qui ne s'était pas encore raccoinmodé, nous avait rejoints près du dernier sentier qui était roide, mais vert. La dame était à cheval, et le mari marchait toujours opiniâtrément à pied, et ne quittait pas son épouse alarmée. Celle-ci recommença à me faire des excuses en me disant que je lui avais sauvé la vie; car sa frayeur avait fort exagéré le danger. Le mari se joignit d'assez mauvaise grace à ses remerciemens, et sa femme l'engagea même à m'offrir son cheval pour la dernière montée. Comme il déclara de nouveau, de la manière la plus positive, qu'il ne voulait point remonter, je l'acceptai, et je contemplai avec le plus grand ravissement la superbe campagne qui se déployait devant nous et à nos pieds, du côté du couchant vers lequel la route se dirigeait. Je jetai un regard, qui n'était pas tout-à-fait exempt de malice, sur le gros Hollandais qui se suspendait alternativement à la queue

de nos chevaux, afin de se faire, pour ainsi dire, remorquer jusqu'au but.

Nous étions parvenus au sommet du Culm. Le soleil était encore assez élevé pour répandre de la lumière et de l'ombre sur ce point de vue gigantesque, et les yeux étonnés gravissaient, comme les dieux d'Homère, de montagne en montagne. Nous étions comme des enfans devant une table où l'on a étalé des jouets de toute espèce, et qui ne savent auquel s'arrêter. Je ne pouvais rassasier mes regards de tout ce que je voyais. Celui qui contemple pour la première fois un pareil spectacle, s'il pouvait pour un instant oublier comment il y est venu, pourrait se croire dans la lune ou bien au centre de l'anneau de Saturne. Toutes les fatigues de la route furent oubliées en ce moment; je parcourus plusieurs fois en tous sens ce plateau, je montai par une échelle vermoulue sur un balcon de bois en assez mauvais état, jusqu'à ce qu'enfin je trouvai un siège commode, tapissé de mousse, où le vent ne me gênait point. Au-dessus des somnêts ondoyans des sapins à mes pieds, je voyais s'élever les cimes éloignées des glaciers, chacune avec une physionomie qui lui était particulière, froide compagnie qui m'entourait d'une chaîne impénétrable. Toutefois, en les regardant de plus près, j'y retrouvai des traits qui m'étaient connus. C'était le Sentis, qui, le premier, m'avait salué à mon entrée en Suisse, alors que

j'étais encore au-delà de Lindau, et qui, pendant toute ma navigation sur le lac de Constance, ne m'avait pas perdu de vue, se montrant même encore de temps à autre sur la chemin de Zurich à Zug. Sur son large dos s'élevaient avec gravité l'*Altmann*, semblable à la statue dans le *Festin de Pierre*. Je reconnus les monts du Voralberg à leur coupe et à la couleur de leurs vêtements. Il en fut de même de ceux d'Appenzell et de leur chef de file le *Kuhfirsstén*, gigantesque grenadier de dix mille pieds de haut. Il en est pour ces divers pics comme pour les étoiles qui brillent dans le firmament. Il suffit d'un peu d'habitude pour reconnaître non-seulement les constellations, mais encore chaque astre en particulier. Je les passais en revue avec le même plaisir qu'éprouve un jeune capitaine qui, pour la première fois, fait défiler devant lui sa compagnie.

Pendant ce temps, mes compagnons de voyage s'étaient assis sur la pente occidentale de la montagne, vers laquelle le soleil, qui baissait de plus en plus, m'appela aussi. Là, je trouvai les hommes occupés à s'orienter dans les groupes des montagnes et cherchant à reconnaître les pics d'après le dessin panoramique de Pfiffer von Wyher; les dames préféraient faire connaissance avec les villes, villages et chapelles, et surtout avec les brillans miroirs qui s'élevaient devant nous dans leurs parquets de verdure. Nous comptions fort distinctement treize lacs

au nombre desquels celui de Zug, qui s'étendait à nos pieds, se faisait voir dans toute sa majesté. Nous voyions la plus belle partie du lac des Quatre-Cantons, celle qui s'étend de Kussnacht jusqu'au pied du Kopperberg; le coude du côté de Lucerne, et qui en outre apparaissait encore par-ci par-là. Les lacs de Sempach et Lowerz n'étaient pas moins remarquables, tandis que d'autres plus petits étincelaient comme des feuilles d'argent. Quant à des rivières, nous ne vîmes que le Rigi-Au qui se jette dans le lac de Zug, et le Reuss qui ressemble à un serpent gigantesque se chauffant au soleil dans une vaste prairie. Parmi les villes et les villages nous cherchâmes d'abord ceux que nous avions traversés aujourd'hui. Nos regards retournèrent en arrière vers Art et Zug; l'Albis nous aida à retrouver Zurich, tandis que nous reconnaissons facilement à l'œil nu Lucerne, Kussnacht et Stanz. Pour distinguer Sempach il me fallut faire usage d'une lunette d'approche, quelque désir que j'eusse d'examiner de près le champ de bataille qui vit périr Arnaud de Winkelried. En attendant, le soleil s'était de plus en plus abaissé vers l'horizon. Les sommets des montagnes les plus voisines étaient déjà cachés dans l'ombre, tandis que les pics neigeux et les glaciers brillaient au soleil du soir. Du fond des vallées s'élevait du brouillard. Les derniers rayons couraient de montagne en montagne et s'éteignaient enfin sur le sommet de la

Vierge. Il nous restait encore un beau spectacle à contempler. Nous avions vu les teintes rosées du soir s'affaiblir graduellement. Les Alpes, les plus hautes et les plus éloignées, avaient perdu leur éclat, et ces orgueilleuses figures de marbre ne se dessinaient déjà plus que comme des silhouettes sur un fond qui n'était guère plus éclairé qu'elles-mêmes. Tout à coup les pâles joues de la Vierge se couvrirent d'une tendre rougeur; le Moine se colora comme le nez d'un buveur, Pilate rongit de honte, et l'Alpe Blumilis ressembla à l'une des roses qui croissent sur ses flancs. On se disputa beaucoup sur la véritable cause de ce phénomène, que les uns attribuèrent au reflet des glaciers et les autres à un reste de leur solaire pénétrant par quelque profonde vallée. Quant à moi, je me contentai de jouir de la beauté de ce spectacle, que la nature semblait avoir formé pour moi, et je m'embarrassai peu de la cause à laquelle il fallait l'attribuer.

En ce moment, on nous apporta l'agréable nouvelle que la soupe était servie, et toute la société vint se réunir dans la vaste salle de l'humble chalet qui nous donna une parfaite idée de l'arche de Noé, avec cette différence toutefois qu'au lieu d'être peuplée des diverses espèces d'animaux, elle l'était des représentans de toutes les nations de l'Europe. Si dans cette soirée un nouveau déluge était venu détruire le monde, en ne laissant que le Righi-Culm

à sec, nous aurions pu sauver de la ruine générale toute la littérature européenne. Je pouvais aussi me figurer ce qui s'était passé à la tour de Babel, seulement je crois que la confusion des langues était encore plus grande dans le lieu où je me trouvais. Ce qui rend la conversation si animée à de pareils repas, c'est qu'ils s'y rencontrent toujours réunies beaucoup de personnes qui errent depuis plusieurs semaines dans les montagnes, sans savoir ce qui se passe dans le monde, et qui alors profitent de l'occasion pour s'informer des nouvelles d'ici-bas. Ce sont toujours les Français qui se montrent les plus curieux et les plus bruyans; mais du reste les questions qu'ils font n'ont jamais pour objet que Paris, le ministère, la chambre des députés; et cette fois l'avènement du ministère Polignac donna lieu aux plus vives discussions. Les assertions les plus graves furent faites ouvertement, et quand j'entendis préférer même Villèle à Polignac, je ne pus m'empêcher d'éprouver les plus tristes pressentimens sur le sort de la famille des Bourbons. Les Anglais sont ceux qui restent le plus calmes; ils ne s'entretiennent jamais de politique sur le continent. Leur but en voyageant n'étant que de voyager, ils dirigent là-dessus toute leur attention, et ne parlent que du chemin qu'ils viennent de faire et des beefsteaks qu'ils se proposent de manger. Le Français croit tout savoir; l'Anglais aime à s'instruire. Les Italiens se

distinguent par leur galanterie et leur attention pour les dames; ils surpassent aujourd'hui les Français sous ce rapport. Les Hollandais trouvent tout *heel lekker* (très-bon), et vu leur nature amphibie vivent aussi bien dans la cuisine que dans la cave; les Polonais jouent chez l'étranger le rôle de patriotes mécontents, quoique chez eux ils montrent une extrême patience; en attendant, si jamais leur mécontentement devenait sérieux, je crois qu'ils n'entendraient pas la plaisanterie. Nous autres Allemands fûmes, à notre ordinaire, des pédans cosmopolites et savans; car tandis que quelques étudiants assuraient avoir reçu la nouvelle certaine de l'entrée des Russes à Constantinople, deux professeurs se disputaient sur un passage d'Homère, d'après lequel il paraîtrait que les Grecs devant Troie attachaient leurs cuissarts avec des boucles et non pas avec des courroies.

Un jeune peintre me fit voir au dessert son cahier d'esquisses. Il avait fait de belles études d'après nature et formé en outre une collection de portraits caractéristiques. On parla beaucoup du rapport qui existait entre le peintre de paysages et celui de portraits, ni l'un ni l'autre ne devant se contenter de copier froidement la nature, mais devant en saisir un point de vue caractéristique. Une perspective esquissée dans les Alpes au moment du coucher du soleil, donnait une idée avantageuse

du talent de ce jeune homme ; et quand , pour plaisanter , je lui eus proposé de faire pour pendant à ce dessin la vue de notre table , il saisit son crayon , et en moins de rien il nous présenta un divertissant panorama de caricatures. Chaque personne de la société était représentée sous la forme d'une des montagnes des Alpes , et il avait su appliquer spirituellement jusqu'aux noms de ces montagnes pour caractériser ses personnages (1).

Encore un mot du souper. Il me surprit agréablement : car tandis que je ne m'étais attendu qu'à du lait , du pain noir et du fromage , je trouvai un repas excellent , composé d'au moins douze plats , et qui fit d'autant plus d'honneur au cuisinier que toutes les nations qui y prirent part eurent de quoi satisfaire leur goût particulier. Pour les Anglais il y avait du roastbeef et du pudding ; pour les Français du poulet et du pain blanc ; pour les Italiens du macaroni ; pour les Hollandais du poisson ; pour les Polonais des choux. Quant aux Allemands , ils mangèrent de tout avec un appétit égal ; mais ce qui nous parut le plus délicieux ce fut le dessert , composé de grands plats de fraises des bois , d'un parfum admirable. Ce n'est pas ici que l'on doit chercher la solitude des Alpes. En attendant nous

(1) La description de ce dessin est absolument intraduisible à cause des jeux de mots dont elle est remplie et qui n'ont de sel que dans la langue originale.

(N. du Tr.)

nous aperçûmes que nous approchions des frontières de l'Italie à deux musiciens, un homme et une femme, qui jouaient, l'un de la guitare et l'autre du tambourin, et qui nous divertirent pendant le souper en chantant des airs des opéras de Rossini.

Je sentais le besoin de prendre l'air, et étant sorti de la maison, je trouvai la soirée beaucoup plus fraîche que je ne m'y étais attendu. Dans la journée, nous avions éprouvé vingt degrés de chaleur sur le lac de Zug, et ici je vis de la glace. Mais j'oubliai la gelée à la vue d'un ciel superbe, et dont les étoiles semblaient beaucoup plus rapprochées qu'ailleurs de la terre, le dôme azuré reposant sur les sommets des montagnes.

Quand je rentrai dans la salle à manger, chacun s'était retiré dans sa chambre respective; et comme l'hôtesse m'avait prévenu à mon arrivée que tous ses lits étaient occupés, je fus trop heureux d'obtenir un matelas que j'étendis par terre; le dos d'une chaise renversée me servit d'oreiller. D'autres voyageurs avaient cherché un gîte dans la grange, et d'autres encore passèrent la nuit dans la cuisine, buvant du punch et chantant à tue-tête. Dans la chambre où je m'étais couché, enveloppé dans mon manteau, un Anglais ne cessa de se promener en long et en large comme une grue. Ce fut en vain que je guettais le moment où, de même que cet oiseau, il s'endormirait sur une jambe. Comme il ne s'y décidait

pas, je pris la liberté de l'engager à faire comme moi.

— « Je ne puis pas me coucher par terre, » me répondit-il laconiquement. A quoi je répliquai non moins laconiquement à mon tour :

— « Couchez-vous donc sur la table. »

Après avoir fait encore quelques tours dans la salle, il suivit mon conseil et s'étendit tout de son long sur la table, comme le rôti au dîner du couronnement du roi d'Angleterre ; mais il n'y resta pas long-temps. J'avais à peine fermé les yeux qu'il me réveilla. Sa marche pleine de gravité s'était changée en un pas redoublé, auquel ses dents battaient le tambour. Il était, à la vérité, coiffé d'un grand bonnet fourré ; mais, du reste, il n'était couvert que d'un frac léger et d'un pantalon d'été. Il chercha à se réchauffer par quelques jurons de mariu ; et le succès n'ayant pas répondu à son attente, il se rapprocha de mon lit, et me voyant profondément endormi, il voulut se coucher à côté de moi, dans l'espoir sans doute de participer un peu à ma chaleur. Mais j'avais prévu une attaque de ce genre, et je m'étais fortifié, en manière de chevaux de frise, avec toutes les chaises que j'avais pu trouver, et dont j'avais tourné les pieds en dehors, de sorte que l'Anglais, voyant l'impossibilité de pénétrer jusqu'à moi, reprit le large et alla de nouveau se réfugier sur sa table. Je l'entendis encore long-temps se démener ; mais le sommeil finit par l'em-

porter. En attendant, mon repos ne fut pas de longue durée. Dès la première lueur du crépuscule, toute la maison fut sur pied, personne ne voulant manquer l'aspect du lever du soleil, de sorte que je me vis obligé de me lever comme les autres. Ayant ouvert ma fenêtre, je sentis un vent très-froid. Je cherchai mon Anglais, mais je ne pus le trouver; j'étais pourtant bien sûr qu'il n'était pas parti, le verrou étant encore à la porte. Bientôt de forts ronflemens trahirent sa présence, et je fus obligé d'admirer l'esprit inventif de l'Anglais qui, au moyen de la nappe, s'était fabriqué un hamac qu'il avait suspendu par des nœuds aux poutres du plafond. Le vent frais du matin le réveilla. Il s'était enveloppé les pieds dans son bonnet fourré, avait noué une serviette autour de sa tête, et il m'assura qu'il avait été couché de la manière la plus confortable à la façon des marins. Le bruit augmentant à la porte et aux fenêtres, il se décida aussi à se lever, et nous trouvâmes toute la société réunie près de la croix sur la hauteur. Les toilettes très-négligées de nos voyageurs offraient la plus singulière et la plus amusante variété : ici, c'étaient des dames, enveloppées de grandes robes de chambre ouatées, qui s'avançaient à pas de limaçon; là, d'autres dames qui, se levant à la hâte, s'étaient à peine donné le temps de passer une jupe; l'une était encore coiffée de son bonnet de nuit; l'autre s'était couvert la

tête d'un grand chapeau de feutre noir, tandis qu'une troisième arrivait, les cheveux flottant au gré du vent. Les hommes étaient encore plus bizarrement accoutrés : celui-ci n'avait eu garde d'oublier son manteau; celui-là, qui n'en avait point apporté, s'était enveloppé d'une couverture de laine, et mon compagnon de chambrée se présenta couvert de son hamac comme d'un vaste linceul. L'heure du lever du soleil était encore assez éloignée; mais déjà le ciel se colorait sur divers points de l'orient. Mon marin tenait d'une main une boussole et de l'autre une lunette d'approche de trois pieds de long; et, après s'être, à ce qu'il croyait, parfaitement orienté, il pointa sa lunette comme s'il avait voulu tirer à la cible contre le disque du soleil. Bientôt plusieurs autres tireurs de la même espèce l'imitèrent; et, quoiqu'il s'écoulât encore une heure avant que le soleil ne parût, leur œil ne quitta pas d'un seul instant leurs tubes.

Quant à nous autres, le froid très-vif qu'il faisait nous obligea de marcher sans cesse; mais l'aspect de ces montagnes, enveloppées des vapeurs du matin, offrait un intérêt mélancolique qui ne me permit pas de regretter le temps que je passai à les contempler. Ces vapeurs qui se déroulaient en tous sens, ces pics nus et solitaires qui s'élevaient de leur sein; la verdure qui n'apparaissait que de loin à loin, et le profond silence qui régnait dans cette

nature gigantesque, me firent un moment croire que j'étais un des esprits célestes planant au-dessus du chaos pendant le premier jour de la création.

Cependant les teintes de l'aurore devenaient de plus en plus brillantes, mais le soleil se permit de tromper les calculs des archers anglais : car tandis qu'ils tenaient tous leurs instrumens braqués sur un pic situé au sud-est, sur lequel cet astre, encore sous notre horizon, jetait un regard de côté, il parut bientôt dans toute sa splendeur dans le nord-est au-dessus du Sentis. Sans doute le chantre inspiré qui écrivit ces mots : « Dieu dit que la lumière soit faite, et la lumière fut faite. » avait été témoin d'un pareil spectacle; et il faut l'avoir vu soi-même pour comprendre tout ce que ces simples paroles ont de sublime.

Mais il me fallut renoncer à la méditation, car je n'étais ni assez seul, ni assez tranquille. De toutes parts j'entendais retentir des exclamations de surprise et d'admiration. *Very fine!* — *Superbe!* — *Stupendo!* — *Gættlich!* Derrière moi j'entendis quelqu'un souhaiter d'avoir mille yeux pour pouvoir jouir de tout ce qu'il voyait, tandis qu'il me semblait qu'avec les deux que le ciel m'avait donnés j'en distinguais plus que je ne pouvais supporter.

Peu à peu la compagnie se dispersa pour se retrouver au déjeuner, où vinrent se réunir à elle quelques retardataires qui avaient préféré leur lit aux

beautés de la nature. De ce nombre était mon vieux Hollandais. Je dus renoncer à offrir à sa femme mon bras pour descendre de la montagne, comme je l'avais fait pour monter; car il se rendait à Kusnacht, tandis que je me dirigeais vers Goldau.

LETTRE LIII.

Descente du Righi. — Les deux Anglais. — Goldau. — Village enseveli sous une montagne éboulée. — Schwytz. — Brunnen. — La Pelouse de Gruttli, témoin du premier pacte des Libérateurs de la Suisse. — Burlesque complot des Etudiants allemands. — La Chapelle de Guillaume Tell. — Goût des Anglais pour les chansons de société. — Fluelen. — Les Guillaume Tell en herbe. — Aitorff. — Ronte d'Amsteeg. — Echos du mont Brunis. — Mœurs patriarcales des communes suisses. — Zwing-Uri. — Goeschenen. — La Vallée de la Reuss. — Route du Saint-Gothard. — Le Pont-du-Diable. — Hospital. — Les Anglais nous quittent. — L'Hospice. — Les Gens de mauvaise mine. — *Felicità*. — Glissade sur la neige. — Airolo. — Le Signor Camozzi et les Trois Rois. — Meuhles classiques. — Les Ouvriers mécontents.

Airolo, août.

Nous espérions, le jour même de notre descente du Righi, pouvoir atteindre Amsteeg, et nous avions par conséquent un chemin assez considérable à faire. La descente du Righi se fit avec une rapidité extraordinaire, mais nous fatigua peut-être plus encore que la montée. Les bâtons ferrés nous furent

dans cette occasion d'une grande utilité, étant obligés par moment de ralentir forcément le pas. Deux Anglais couraient devant nous comme des sauterelles à longues jambes. Quand nous les eûmes rejoints, nous entrâmes en conversation avec eux. Leur ayant exprimé mon étonnement de l'adresse avec laquelle ils savaient courir dans les montagnes, l'un d'eux m'apprit qu'il l'avait acquise dans les Indes orientales, où il avait fait, pendant assez longtemps, la guerre aux montagnards du pays. Celui qui me parlait ainsi était un homme d'environ cinquante ans; il en avait passé plus de vingt au service, et il venait de prendre sa retraite avec une pension assez considérable. Il se joignit à nous avec plus de bonhomie qu'on n'en trouve d'ordinaire chez les Anglais; et, comme il avait, ainsi que nous, le projet de visiter la nouvelle route du Saint-Gothard, nous eûmes dans son ami et lui deux nouveaux compagnons de voyage. Dès la veille, nous avions commandé à Aart une voiture qui devait nous conduire à Brunnen, et les Anglais se mirent avec plaisir de la partie.

Notre chemin fut d'abord par les ruines du village de Goldau, enseveli, en l'an 1806, sous une montagne éboulée. Notre voiturier nous raconta qu'une compagnie de voyageurs s'était arrêtée chez lui le jour de cet événement pour déjeuner; quelques-uns d'entre eux demeurèrent une demi-heure

plus long-temps que les autres, et durent leur salut à cette heureuse circonstance, les premiers ayant tous péri. Un peu plus loin, nous vîmes de grands rochers couverts de mousse, débris d'un autre éboulement qui s'est fait, dans le même lieu, il y a plus de deux siècles. Dans cette occasion, le lac de Lowerz fut repoussé de son ancien bassin à une certaine distance vers le midi ; mais les eaux recommencent maintenant à se rassembler de nouveau sur certains points de son ancien emplacement. Nous passâmes devant Schwytz, et nous arrivâmes d'assez bonne heure à Brunnen. Nous n'avions pas encore trouvé dans tout notre voyage de lieu plus agréablement situé que Brunnen. On y découvre le lac des Quatre-Cantons dans toute son étendue, du côté du couchant, et du côté du sud-est jusqu'à Flüelen. Des personnes connaissant parfaitement la Suisse nous assurèrent qu'il n'y a pas d'endroit d'où l'on puisse mieux saisir tout l'ensemble du pays. Le lac à côté de nous, entouré de vertes pelouses et de rochers d'une hauteur immense ; dans le lointain, des bois de sapins et des glaciers ; une auberge bien propre ; des hôtes complaisans, une race d'habitans forts et beaux : là rien ne manque de ce qu'il faut pour compléter un parfait paysage suisse. Mais cette campagne acquit encore plus d'intérêt pour nous par les souvenirs historiques qu'elle présente. C'est d'ici que partit le signal qui délivra les Suisses de

la tyrannie autrichienne et de l'oppression des gouverneurs. A Brunnen nous nous embarquâmes dans un bateau qui nous fit traverser le lac des Quatre-Cantons, si célèbre par ses tempêtes, et nous conduisit à Fluelen. Nous allâmes d'abord au Grutli, pelouse verte baignée par les eaux du lac, où, le 1^{er} janvier 1308, les confédérés jurèrent leur pacte. Il y avait sur notre bâtiment un jeune homme qui nous divertit beaucoup, en nous parlant de la nouvelle confédération que, dans l'année 1820, si je ne me trompe, les étudiants des universités d'Allemagne voulurent former en ce même lieu. Il y avait été présent, et quoiqu'il s'animât beaucoup au récit qu'il nous en faisait, il eut assez de franchise pour avouer que ce ne fut que quand ils se virent réunis à Grutli, qu'ils reconnurent, pour la première fois, qu'ils ne savaient pas bien ce qu'ils voulaient. Ils y étaient venus pour délibérer sur les « grands moyens » par lesquels il fallait remédier aux malheurs de la patrie; mais, dès leur arrivée, ils découvrirent que les « petits moyens » leur manquaient : car le propriétaire du Grutli leur ayant demandé quelques batz pour les y admettre, la caisse de la confédération se trouva dans un si misérable état qu'ils furent obligés de changer de projet et de chercher quelque endroit dans les montagnes où ils pussent tramer leur complot gratis. En attendant, la plus vive curiosité régnait parmi eux de connaître les

grandes ouvertures qui allaient leur être faites. Ils se réunirent à plusieurs reprises, sans que personne osât prendre la parole, et chaque fois ils se séparèrent en se disant que sans doute les vrais orateurs n'étaient pas encore arrivés. Enfin, les dépenses de l'auberge commençaient à monter déjà à une somme assez forte, quand il fut décidé que les importantes délibérations allaient commencer. On gravit sur un rocher élevé; l'heure était solennelle, il s'agissait des grands intérêts de la patrie. La plus forte effervescence régnait dans toute l'assemblée, quand un jeune homme qui passait pour avoir beaucoup d'esprit et de courage prit la parole, et fit un long discours dans lequel il proposa un moyen ridicule d'abolir le duel. On discuta vivement sur ce sujet; mais, comme on ne put convenir de rien, le résultat fut que le congrès se sépara le lendemain matin. « Cette réunion, ajouta le jeune homme, n'avait pas échappé à la police autrichienne, et je me trouvais plus tard impliqué dans les poursuites qui eurent lieu à ce sujet; mais je n'en ai jamais autant avoué à personne qu'à vous, parce que j'aurais été au désespoir de fournir à ces Messieurs l'occasion de se moquer de nous. Maintenant j'en ris moi-même tout le premier. »

Pendant ce temps, nous étions arrivés à un autre point remarquable de ce lac; à la chapelle de Guillaume Tell, où, d'après la tradition, il sauta hors du

bateau de Gesler et laissa le frêle esquif en butte aux flots irrités de ce lac. On a bâti plus tard en cet endroit une chapelle qui pourrait être entretenue avec plus de soin. Du reste, il n'y aurait pas grand mal quand les tableaux qui représentent divers traits de la vie de Tell tomberaient tout-à-fait en poussière, pourvu qu'on les remplaçât par de bonnes fresques. A Brunnen, nous nous étions munis de quelques bouteilles de vin de Neuchâtel; les environs de la chapelle nous offraient un favorable ombrage, et notre Indien nous proposa de boire à la mémoire de Guillaume Tell. Il n'y a peut-être pas de nation qui ait plus de goût que l'anglaise pour les chants de société. Dans leurs grands repas, dès que les dames sont parties et que la bouteille commence à circuler, ils entament leurs chansons guerrières ou maritimes. Mes deux compagnons nous sommèrent d'après cela de ne pas achever notre voyage sans chanter. Le temps que j'avais passé à l'université et à l'armée m'avait mis en état de leur faire raison à cet égard. Les Anglais ne demandèrent pas mieux que de nous relever, et comme nous fîmes sans peine chorus avec leur *God save the King* et leur *Rule Britannia*, le militaire me dit qu'étant aux Indes et servant dans la guerre contre les Birmans, il avait eu plusieurs Allemands pour camarades, de qui il avait appris quelques mélodies fort agréables, qui sans doute nous étaient familières. Il nous les

fit entendre, et nous reconnûmes que ses connaissances en musique allemande n'étaient pas fort étendues; elles se bornaient aux deux airs *Freutech des Lebens* et *Ach du lieber Augustin* (Cueillons la rose et la Berlinoise). Quoiqu'il ne comprît pas un mot d'allemand, il avait appris par cœur les paroles de ces deux chansons, ce qui fut très-heureux, car nous n'aurions pu les souffler, aucun d'entre nous ne les sachant d'un bout à l'autre. En attendant, je ne me serais pas douté qu'on eût chanté l'air *Ach du lieber Augustin* dans les retranchemens des Birmans.

Notre navigation sur le beau lac se termina plus promptement que nous ne l'aurions voulu, et nous nous retrouvâmes à Flüelen sur nos pieds, car il n'y avait pas moyen de se procurer de voiture. Pendant la négociation que nous avions entamée avec quelques porteurs pour se charger de nos effets, nous fûmes entourés d'une foule de jeunes garçons qui nous proposèrent leurs arbalètes pour tirer avec eux au cible. Avec cela ils sont toujours prêts à raconter les aventures de Tell et du gouverneur, et ils ont un air si martial que l'on dirait que chacun d'eux est prêt à devenir un nouveau Tell lui-même, quoique leur carrière belliqueuse doive en général se borner à des promenades en long et en large dans les salons des Tuileries ou sur l'esplanade du château Saint-Elme à Naples.

Altorff, où nous arrivâmes après cela, est un bourg riant et gai. C'est là que Gessler força Guillaume Tell d'abattre la pomme sur la tête de son fils, et cette scène y est représentée par un groupe en marbre près de la fontaine du marché; sur les murs de la tour on voit aussi la représentation de plusieurs scènes de la vie de Tell. Nous aurions pu nous procurer une voiture à Altorff; mais nous préférâmes faire à pied la route commode qui conduit à Amstegg. Aussitôt que l'on a passé le Schaechenbach, la vallée se retrécit beaucoup, les rochers se rapprochent des deux côtés; mais au milieu la route traverse de vertes pelouses où nous vîmes les paysannes occupées à ramasser le foin odoriférant. Sur le mont Brunis elles nous firent remarquer un écho qui nous divertit pendant quelque temps par sa loquacité. Comme nous marchions à notre aise et sans nous presser, nous n'arrivâmes à Amstegg que vers le soir, et nous y trouvâmes un bon gîte chez un honnête aubergiste. A peine étions-nous entrés dans le village, qu'une foule de jolis enfans vinrent de tous côtés avec de petites corbeilles remplies de morceaux de cristal de roche, d'Asbeste, de minerais et de pétrifications, de sorte que ce ne fut qu'avec peine et moyennant de l'argent que nous pûmes nous délivrer de ces gentils petits démons. Ce lieu est assez vivant, car c'est là que se réunissent toutes les personnes qui se disposent à passer le Saint-Gôthard pour

se rendre en Italie, ou qui en reviennent. Mais quand une fois la nouvelle route sera achevée, le nombre des voyageurs sera bien plus considérable encore; aussi les aubergistes s'occupent-ils déjà à agrandir leurs maisons et font-ils payer d'avance aux étrangers les frais de leurs bâties.

Nous eûmes occasion de juger par une scène qui se passa dans notre auberge, et à laquelle nous ne pûmes refuser notre sympathie, combien le gouvernement des cantons suisses et des communes est patriarcal. Un jeune garçon du bourg désirait épouser une fille d'un canton voisin; mais ayant fait sa demande au Conseil de la commune il fut refusé; car ici il ne suffit pas que les jeunes gens aient de l'inclination l'un pour l'autre, ni que les parens consentent au mariage, il faut encore agréer à la commune. Notre hôte était syndic; il fit un long et sévère sermon au jeune homme pour lui faire entendre qu'il n'avait pas entendu dire trop de bien de lui et qu'il n'était encore nullement en état de remplir les devoirs d'époux et de père; ajoutant toutefois que s'il menait pendant un an une conduite sans reproche, sans donner lieu à aucune plainte pour batterie, ivrognerie ou autres défauts, on verrait ce qu'il y aurait à faire.

Le jeune homme voulut se défendre, mais il fallut qu'il se contentât de cette promesse; il acheva de boire sa chopine à la hâte, enfonça son chapeau

sur sa tête, et sortit précipitamment de la maison. L'hôtesse, qui avait plus de sensibilité, lui dit : « Guillaume, où vas-tu donc si tard ? » — « Au Pont du Diable, répondit-il au désespoir et en s'en allant. » Les femmes témoignèrent de l'inquiétude, mais l'hôte leur dit avec le plus grand sang-froid : « N'ayez pas peur ; il n'ira pas plus loin que le cabaret voisin. »

Le lendemain matin nous allâmes voir les ruines du château autrichien de Zwing-Uri, après quoi nous montâmes avec nos deux Anglais dans une voiture qui nous conduisit par Wasen à Göschenen. Là se termina la route praticable pour des voitures ; nous y prîmes des porteurs pour nos effets et nous pénétrâmes dans la terrible vallée de la Reuss par un chemin non frayé, comme déchiré dans le roc et tout couvert de décombres.

Notre société s'était considérablement augmentée à Göschenen. Nous y avions recruté cinq étudiants allemands et une dame française de distinction qui, son petit chien sous le bras, se disposait comme nous à traverser à pied le Saint-Gothard. Notre caravane offrait une apparence assez variée et occupait un assez grand espace de terrain, la vallée qu'arrose la Reuss étant fort étroite, tandis que le bruit que fait le torrent dans son cours est si fort qu'on a de la peine à s'entendre parler. Nous nous reposâmes près du Saut du Moine, et ce ne fut qu'en

frémissant que nous jetâmes nos regards par-dessus l'étroite rampe de ce pont, élevé de plus de cent pieds au-dessus de la chute de la Reuss. La nouvelle route se construit avec autant de hardiesse que celles que l'on a tracées par-dessus le Simplon et le Saint-Bernard. On fait sauter des rochers à l'aide de la poudre à canon, on élève des murs au-dessus du torrent, et l'on jette un grand nombre d'arches et de ponts. Plus nous approchions du célèbre Pont du Diable, plus le paysage devenait sauvage et terrible: de grands quartiers de roche gisent dispersés comme si les esprits infernaux s'étaient amusés à les lancer dans leurs jeux. Le pont lui-même, composé d'une seule arche, de soixante-quinze pieds d'ouverture, est d'une construction si hardie que ce n'est pas sans une apparence de raison que la tradition attribuait cet ouvrage au diable. Mais comme notre siècle surpasse ceux qui l'ont précédé en tout ce qui est diabolique, nous vîmes un pont nouvellement construit au-dessus de celui-là, et qui par sa hauteur seule doit passer pour un ouvrage bien plus hardi encore. Plus loin la vallée se ferme tout-à-fait et l'on aperçoit une sombre caverne, seule issue qui se présente au voyageur. Après tout ce qu'il a entendu dire du diable, il est bien autorisé à se croire en ce lieu à l'entrée de la demeure souterraine du prince des ténèbres. Nous y entrâmes en silence, une faible lumière et le murmure du torrent nous rappelant seuls que nous

étions encore sur la terre. Tout à coup, et à notre grande surprise, une ouverture latérale dans le rocher nous présenta, au lieu de l'aspect effrayant du Tartare, une campagne riante comme les Champs-Élysées. En sortant de cette caverne, nous apprîmes que nous venions de passer par le Trou de Urn, et nous nous dirigeâmes par une verte pelouse vers le village d'Andermatt. Si toutes les vallées des Alpes inspirent le sentiment de la solitude, il n'y en a certes aucune où l'on éprouve plus complètement que dans celle-ci la sensation d'une profonde paix intérieure et extérieure; car après avoir, pendant plusieurs heures, cotoyé la bruyante Reuss avec les nombreuses cascades qui s'échappent par toutes les fentes des rochers et augmentent le tumulte, on se trouve tout à coup transporté dans une vallée vaste, paisible, brillante de verdure, et à travers laquelle cette même Reuss serpente comme le plus doux ruisseau.

A Hospital, qui est un bourg très-considérable, nous trouvâmes un bon déjeuner et des mulets qui devaient porter nos bagages au haut du Saint-Gothard et les redescendre jusqu'à Airolo. A compter de cet endroit, la campagne devint de plus en plus sauvage et inculte. Sur la montagne devant nous, il y avait de la neige nouvellement tombée, et le ciel se couvrait de nuages sombres. Nous conseillâmes sérieusement à nos Anglais de ne pas s'avancer davantage, d'autant plus que, même quand il fait

beau temps, le passage du Saint-Gothard n'a rien d'intéressant, attendu que l'on ne passe pas sur le sommet de la montagne, et que l'on ne voit que d'arides rochers et un terrain marécageux; mais ils ne se laissèrent pas dissuader de leur projet. La brume étant devenue plus épaisse, et ayant fini par se résoudre en de gros flocons de neige, ils se couvrirent de leurs manteaux de toile cirée et marchèrent avec rapidité devant nous. La route était extrêmement difficile; la neige couvrait le chemin à peine encore tracé, de sorte que souvent, quand on croyait poser le pied sur un terrain ferme, on enfonçait jusqu'à la cheville dans le marais, dont l'humidité est entretenue par le grand nombre de lacs qui se trouvent dans les environs. Les Anglais ne cessaient de consulter leur *Guide des Voyageurs*, pour reconnaître le lac Fruster, le Lozendio, d'où la Reuss tire sa source, et les glaciers au milieu desquels apparaît d'abord le Rhin. Mais aussitôt qu'ils eurent atteint le point le plus élevé, où l'empire du Tésin se sépare de celui de la Reuss, ils s'en retournèrent satisfaits, et regrettèrent seulement qu'il ne leur fût pas permis, comme à nous, d'aller en Italie se reposer des fatigues du voyage.

Nous arrivâmes tout couverts de neige à l'hospice situé à six mille sept cents pieds au-dessus du niveau de la mer; mais nous n'y trouvâmes pas, conformément à la description de plusieurs voya-

geurs, un accueil hospitalier chez de bons religieux ; nous entrâmes, au contraire, dans la chambre enfumée d'une auberge remplie de visages noirs et sombres. J'éprouvai une sensation pénible en me trouvant au milieu de ces gens. C'étaient, pour la plupart, des ouvriers qui travaillaient à la route, et qui étaient venus chercher là un asile contre le mauvais temps. Ils se parlaient à voix basse et dans un langage tout-à-fait incompréhensible pour moi, tout en jetant sur nos effets des regards de convoitise qui augmentaient singulièrement ma frayeur. Mais si, d'une part, cette compagnie nous rappelait, d'une manière peu divertissante, que nous venions d'entrer dans cette Italie si désirée ; d'un autre côté encore, nous ne laissâmes pas de voir quelques signes que nous pouvions regarder comme d'un heureux présage à notre arrivée dans ce pays : une voix invisible, mais singulièrement douce, et qui contrastait fortement, d'après cela, avec l'organe rude des ouvriers, s'écria trois fois : « *Felicità!* » Nous prîmes cette exclamation comme un souhait de bien-venue qui nous était adressé, et ce ne fut que plus tard que nous découvrîmes qu'elle partait d'une femme, dans la cuisine, qui appelait son enfant. C'était le premier mot d'italien que nous entendîmes prononcer, et il aurait été difficile d'en imaginer un plus agréable pour des voyageurs qui avaient encore une route si longue à franchir.

Si la montée avait été pénible, la descente le fut bien davantage encore. Le terrain sous la neige n'étant pas gelé ne tenait pas sous les pieds. Au bout de deux heures, nous aperçûmes Airolo situé dans la vallée; mais les toits des maisons y étaient encore couverts de neige; et hélas! pas une seule cheminée, dont la fumée en s'échappant nous promit une chambre chauffée et un souper restaurant. Notre muletier nous indiqua un sentier plus court qui passait par-dessus une montagne, mais dont le manteau de verdure était aussi blanchi par la neige. Rien ne nous faisait connaître la direction de la route. Il était impossible de marcher sans s'asseoir involontairement à tous les dix pas. Nous étant rappelé, d'après cela, que l'empereur Henri IV, se rendant pendant l'hiver en pèlerinage à Canossa, ne trouva d'autre moyen de descendre avec l'impératrice, son épouse, qu'en se laissant glisser en bas sur des peaux de bœuf, nous songeâmes à l'imiter; et ayant fabriqué une espèce de traîneau tant bien que mal, que nous dirigeâmes à l'aide de nos bâtons ferrés, nous parvînmes de cette façon sans malencontre dans la vallée. Le signor Camozzi nous reçut de la manière la plus prévenante dans son auberge des Trois-Rois, nous fit faire du feu, et au bout de quelques instans nous fûmes assis devant la flamme pétillante d'un foyer où nous pûmes nous réchauffer et sécher nos habits. Mais nous reconnûmes

bientôt le grand inconvénient de ce genre de feu. Afin que la cheminée pût tirer convenablement, il fallait sans cesse laisser ou une porte ou une fenêtre ouverte, d'où résultait un vent coulis qui n'avait rien d'agréable. Si nous les fermions, la chambre était, à l'instant même, remplie de fumée. En attendant, quelques-uns des meubles nous firent reconnaître au premier aspect que nous étions en Italie. Ainsi, par exemple, les cuvettes pour se laver les mains étaient placées sur des trépieds de fer qui ressemblaient à des autels, et dont la forme était tout-à-fait classique. Nous vîmes aussi, dès aujourd'hui, quelques traits caractéristiques de la vie populaire de l'Italie. Les ouvriers de la route n'étaient plus satisfaits du prix de leur journée, attendu la hausse du pain. Comme on leur avait refusé une augmentation, ils formèrent des rassemblemens bruyans dans les rues de la ville. C'étaient les mêmes gens déguenillés, que nous avions déjà vus dans l'hospice, mais en bien plus grand nombre. Quelques-uns d'entre eux avaient des parapluies de toile cirée, et sous cet abri le groupe se serrait davantage encore. De temps en temps, l'un d'entre eux prenait la parole, mais ce n'était pas pour longtemps; la foule ne manquait pas d'étouffer sa voix, et ce bruit se prolongea jusque fort avant dans la nuit. Nous eûmes tout sujet d'être contents de notre *pranzo*. La soupe et le bœuf étaient bons, et le vin

bien meilleur que celui que nous avons trouvé en Suisse. En vidant le premier verre, nous nous rappelâmes que nous étions au 28 août, et nous le bûmes à la santé de notre immortel Goethe qui, aujourd'hui même, achevait sa quatre-vingtième année.

LETTRE LIV.

Le Voiturin rusé et mélomane. — Faïdo. — Le Val-Léventin. — Belinzona. — Magadino. — Je m'embarque sur le bateau à vapeur. — Les Iles Borromées. — Les Terrasses de l'*Isola Bella*. — Le Laurier de Napoléon. — *Battaglia*. — Mauvaise auberge. — Fruits aigres. — Paillasses remplies de feuilles de laurier. — Lever du Soleil. — Le Château. — La Galerie de Tableaux. — L'*Isola Madre*. — Elle est plus champêtre. — Manière anglaise de visiter, en voyage, les lieux remarquables. — Sesto Calende. — Joyeuse compagnie d'Allemands. Arrivée pittoresque à Milan. — L'Hôtel de M. de Reichmann.

Milan, août.

Le lendemain de notre arrivée à Airolo, nous trouvâmes, dès le matin, les rebelles rassemblés sur la place du marché, sans qu'ils eussent pris de résolution quelconque, bien moins encore qu'ils se montrassent décidés à agir en commun. C'était pour la plupart de pauvres gens du canton du Tésin et du Piémont, et notre hôte nous assura que leurs prétentions n'étaient pas injustes, attendu qu'un travail

pénible ne leur rapportait pas même de quoi acheter du pain.

Un voiturin de retour vint nous proposer de nous conduire à Bellinzona; et comme il nous prenait pour des *signori Inglesi*, nous découvrîmes sur-le-champ à quoi nous devions nous attendre si jamais nous manquions de dire à tous ceux qui avaient une demande quelconque à nous faire: *Non siamo Inglesi*. La belle route, toujours en descendant, où la voiture marchait pour ainsi dire, d'elle-même n'était que de quatre postes, et pourtant le voiturin nous demanda quarante francs par place. Nous le remerciâmes de son offre, et nous rejetâmes aussi l'intervention de l'hôte qui, en nous assurant qu'il n'avait que notre intérêt en vue, nous conseillait d'offrir vingt francs et de ne pas donner davantage. Nous déclarâmes que nous voulions être conduits jusqu'à Magadino, deux lieues plus loin que Bellinzona, pour dix francs par place et un pour-boire, stipulant en outre que nous devions partir d'Airolo à huit heures du matin et arriver à Magadino avant six heures du soir. Il ne voulut point accepter notre offre, de sorte que nous fîmes appeler un muletier. D'ailleurs nous n'avions aucune envie de traverser en poste le beau val Léventin. Quand le voiturin nous vit bien décidés à faire le voyage à pied, il fit porter sans nous rien dire nos effets dans sa voiture, après quoi il essaya de négocier encore. Il

s'arrangea avec les muletiers que nous avions envoyés chercher; mais nous ne voulûmes monter qu'après qu'il eut, en présence de l'hôte, accepté nos propositions et qu'il nous eut donné le denier à Dieu (*la gabarra*). « J'allais oublier le plus important, s'écria-il tout à coup en sautant à bas de son siège; je ne puis partir sans avoir entendu la messe ». Ce n'était qu'un nouveau prétexte pour gagner du temps, dans l'espoir que la journée amènerait d'autres voyageurs. Nous déclarâmes nettement que s'il quittait ses chevaux nous prendrions les rênes. Ne trouvant plus après cela de prétexte, il nous dit : « Il faudra donc que la *Santa Madre* se passe de moi aujourd'hui, tandis que, *per santo corpo de Bacco*, je cours avec vous à tous les *diavoli*. »

Il partit en effet au grand galop, et descendit la côte escarpée avec tant de rapidité qu'il nous fut impossible de jeter même un coup d'œil sur la sauvage vallée. Le Tésin grondait à nos pieds. Le chemin longe tantôt la rive gauche, tantôt la rive droite, et on le passe sur plusieurs points. Si le Tésin n'offre pas la belle couleur verte du Rhin et des autres fleuves d'Allemagne, cela vient sans doute de la nature du sol sur lequel il roule. Afin de reconnaître un peu le pays je m'étais placé dans le cabriolet, à côté du voiturin, qui était au fond un bon enfant et très-communicatif. Il me parla de l'Opéra de Milan, cita par leurs noms tous les plus célèbres

chanteurs et cantatrices, et m'assura que Rossini ne prenait jamais d'autre voiturin que lui quand il était à Milan. Il se mit après cela à chanter : *Di tanti palpiti* et plusieurs autres airs des opéras de Rossini. Sa voix était agréable, et il parut étonné que je connusse ces airs. Nous parlâmes aussi de Paganini que j'avais souvent entendu à Berlin et toujours avec un plaisir nouveau. « Vous connaissez donc aussi ce *Fra Diavolo*? » me demanda mon voiturin mélomane; « je l'ai conduit fort souvent celui-là, et toutes les fois que son front se ridait, j'étais obligé de chanter : car nous avons de petites chansons fort gaies qu'il aime beaucoup. » Il me fit entendre, à ma prière, quelques-unes de ces chansons, et je reconnus en effet plusieurs motifs dont Paganini s'est servi. Dans le nombre, je trouvai surtout l'air de la vieille sorcière, dans son fameux concerto des *Nozze di Benevente*.

Nous dinâmes à Faïdo, mais nous ne restâmes pas long-temps à table. Nous repartîmes à pied, afin d'attendre la voiture dans quelque beau site de la vallée.

Le val Léventin que le Tésin arrose, mais toujours d'un cours si rapide qu'il n'est pas navigable, s'élargit ici et prend un aspect tout-à-fait italien. Les hauteurs sont couvertes de bois de châtaigniers; dans les jardins et devant les maisons on voit des berceaux de vignes, et l'on commence aussi à trou-

ver des figuiers. Mais ce qui distingue surtout cette vallée de toutes les autres, ce sont les nombreuses cascades qui tombent des deux côtés de la route, et de si haut que l'on peut à peine en distinguer des yeux le commencement. Plus d'une fois nous nous trompâmes et crûmes voir encore de la neige dans les montagnes; mais à l'aide de lunettes d'approche nous reconnûmes que c'étaient des torrens écumans. Nous avions choisi pour nous reposer un site d'où nous voyions à la fois cinq cascades se précipitant du haut des rochers escarpés. Nous les aurions volontiers toutes visitées; mais il fallut nous contenter d'aller nous rafraîchir près de l'une d'elles. Quoique notre voiturin se fit attendre pendant une bonne heure, nous ne songeâmes pas à lui reprocher ce retard. Près de Bellinzona la vallée se retrécit de nouveau, au point de n'être plus qu'un défilé dont les hauteurs sont gardées par trois vieux et majestueux châteaux. Quelque menaçant que soit l'apparence de ces forts, ils ne troublent point la gaieté de l'aimable vallée. Les vignes autour des maisons deviennent de plus en plus fréquentes; les figuiers sont d'une grosseur extraordinaire, mais les orangers sont encore dans des caisses. Notre voiturin chanteur crut devoir nous offrir une cruche de vin; mais le noir breuvage auquel on donne ici ce nom ne nous tenta en aucune manière. Il ressemblait à une décoction de drogues médicinales, et il était si

revêche que notre vin silésien de Gruneberg, qui a, dit-on, la vertu de fermer, quand on en boit, les trous qu'on peut avoir dans ses bas, mieux qu'une reprise perdue, pourrait passer pour du vin de Malaga en comparaison de celui-ci. A Bellinzona, nous trouvâmes la place devant l'église remplie d'élégans, se promenant en long et en large pour passer en revue les beautés de la ville qui se rendaient par troupes au salut. La physionomie du peuple, bien plus agréable ici qu'à l'hospice ou à Airolo, commençait déjà à présenter les traits caractéristiques de l'Italie. Ces jeunes dévotes nous offrirent plusieurs visages taquins des plus piquans. Les grands voiles blancs qu'elles portaient toutes sans exception, non pas pour se cacher comme les femmes de l'Orient, mais pour se faire voir, leur scyaient parfaitement bien. On attela à Bellinzona des chevaux frais à notre voiture, et nous suivîmes le cours du Tésin entre des haies de pampre jusqu'à Magadino, où nous nous arrêtâmes devant une auberge que j'aurais plutôt prise pour la maison de plaisance d'un prince. Sous un berceau de pampre, la voiture nous conduisit à la porte d'un salon à côté duquel s'étendait un jardin orné de fontaines. Plusieurs garçons s'empressèrent autour de nous pour nous aider à descendre de voiture et pour défaire nos paquets; et quoique notre bagage assez mince ne dût pas donner de nous une très-haute idée, nous n'en fûmes pas moins reçus comme des princes voya-

geant incognito. Nous entrâmes dans le salon, des fenêtres duquel nous eûmes la plus belle perspective sur le lac Majeur, avec toutes ses sinuosités, éclairé par un magnifique soleil couchant. Le voiturin ne manqua pas de profiter du premier moment de notre ravissement; il trouva moyen de se faire donner quelques francs de plus, en nous disant que nous avions bien raison d'admirer ce beau point de vue, mais qu'il ne fallait pas oublier que c'était à lui et à ses chevaux que nous devions le bonheur d'en jouir.

Après une courte promenade nous rentrâmes pour nous asseoir à une table bien servie, et nous nous fîmes réserver pour le lendemain matin des places sur le bateau à vapeur qui, pendant tout l'été, traverse le lac jusqu'à Sesto Calende, mais qui débarque aussi les voyageurs à l'Isola Bella et à l'Isola Madre quand ils le désirent. Le patron du vaisseau est un capitaine anglais, et je n'ai pas besoin de dire après cela que toutes les dispositions sont parfaites. La cloche du vaisseau nous appela avant le jour et nous étant rendus à bord, nous y trouvâmes le café servi et nous appareillâmes avec le crépuscule. Dans le commencement la vue est bornée; mais une fois qu'on a atteint la hauteur d'Ascone on voit s'étendre devant soi le lac tout entier, qui a quinze lieues de long et deux et demie dans sa plus grande largeur entre Luino et Feriolo. Mais nous cherchâmes en vain les bienheureuses îles objets de nos désirs; elles

étaient cachées derrière le coude près de Bayeno, et ce ne fut qu'après avoir dépassé le riant Intra, que ces jardins flottans s'élevèrent comme par enchantement du sein des eaux. Elles peuvent à juste titre passer pour la mère et la fille, quoiqu'à l'extérieur on n'y observe qu'une très-légère ressemblance de famille. La mère se montrait sous le costume modeste quoique élégant d'une matrone, tandis que la fille se présentait à nous dans des habits de mariée, couronnée de fleurs et le bouquet au côté. Au signal de la cloche, une chaloupe sortit de l'île et nous prit pour nous mettre à terre. Nous saluâmes ces lieux avec autant de ravissement que si nous venions d'être débarqués par Caron dans les Champs-Élysées. Mais nous fûmes rappelés à la terre à la vue des égouts, séjour digne de Cerbère, qu'il nous fallut passer pour arriver aux célèbres terrasses. La société qui était venue avec nous se dispersa dans les jardins et les châteaux; nous nous empressâmes au contraire, à travers un labyrinthe de fleurs et d'orangers, de monter de terrasse en terrasse, jusqu'à ce que nous arrivâmes à la dixième et dernière.

La description que Jean-Paul fait des îles Borromées m'avait, dès ma plus tendre jeunesse, inspiré un désir inexprimable de visiter ces îles. Cette description avait fait sur moi le même effet que la chanson de Mignon, de Goethe, dont les couplets enchanteurs attirent les enfans de l'Allemagne dans la belle Italie.

Et j'étais donc enfin sur cette terrasse où tant de fois déjà mon imagination m'avait transporté ! Les paroles du poète se représentèrent à moi ; mais quelque haute idée que je me fusse formée de ces beaux lieux, ils la surpassaient encore, et ce serait en vain que je tenterais de décrire le bonheur que ce moment me fit éprouver.

Une triste réflexion vint troubler ma joie. Le poète qui avait ouvert pour moi les portes de ce paradis ne l'avait jamais contemplé lui-même ; mais grâce aux inspirations de sa muse, il s'en était formé une idée plus réelle que la plupart de ceux qui le contemplant avec les yeux du corps. De même que Beethoven, devenu sourd, n'en sentait pas moins l'harmonie de ses belles compositions, mieux encore que ceux qui les écoutaient ; ainsi, Jean-Paul jouissait intérieurement de l'aspect des scènes de la nature qu'il se créait à lui-même sans les avoir jamais vues.

Après avoir jeté du haut de la terrasse un regard triomphant sur la nature environnante, nous descendîmes pour jouir de notre victoire : car nous n'étions pas traités comme de pauvres citoyens jetés par le hasard sur ces rivages, mais comme des conquérans qui venaient prendre possession d'un monde nouvellement découvert. Partout des serviteurs zélés ouvraient à notre approche les deux battans des portes des appartemens du château ; les jardiniers s'empres-
saient de nous conduire dans leurs serres et

leurs plantations ; des pêcheurs venaient nous offrir le produit de leur pêche ; de jeunes filles tressaient pour nous des couronnes avec les feuilles de lauriers qui jonchaient le terrain : tout cela ne devait-il pas nous confirmer dans l'idée que nous étions attendus en ce lieu pour y recevoir l'hommage des insulaires ? Nous traversâmes notre nouveau royaume dans toutes les directions ; et quoique l'île ne soit pas d'une grande étendue, les jardins sont si variés et si bien dessinés qu'ils nous parurent immenses.

Pour la première fois, nous nous promenâmes à l'ombre d'un petit bois de citronniers. Ces arbres sont réellement placés ici en pleine terre, mais il faut qu'on les soigne beaucoup l'hiver ; les terrasses sont en général couvertes, et même parfois chauffées dans la saison rigoureuse. En sortant du bois de citronniers, une porte donnait dans une grotte de cristal souterraine qui peut avoir servi autrefois à donner des bals masqués ou des fêtes de divers genres. Nous y fûmes accueillis par des centaines de chauve-souris qui nous firent faire une retraite précipitée. De même que les grillons, les chauve-souris paraissent avoir plus de voix en Italie qu'en Allemagne. Aussi un enfant nous demandait-il si nous entendions chanter les *pipistrelli*. Une allée de grands magnolia conduit à une pelouse découverte où l'on cultive toutes sortes de fleurs et de plantes exotiques. Dans le nombre, j'admire surtout

la *fabea splendens* et la *tigritia pavonia*. L'ardeur du soleil ne nous permit pas de rester long-temps sur cette pelouse, et nous allâmes chercher la fraîcheur sous les grands lauriers dont les troncs élancés, aussi gros que nos plus forts peupliers d'Italie, s'élèvent presque à la même hauteur que les terrasses. Des inscriptions sont tracées sur les plus gros de ces arbres. Peu de temps avant la bataille de Marengo, Napoléon y grava le mot *battaglia*, auquel se rattachent de bien grands souvenirs.

Quand on monte d'ici quelques pas plus haut, on arrive dans une plantation d'hortensia rouges et bleus, d'une grosseur si gigantesque, que je n'en ai jamais vu qu'un seul qui puisse leur être comparé, et c'est dans l'île des Paons, près de Potsdam. Ce site offre des attraits tout particuliers pour les peintres, car il s'y trouve une terrasse d'où l'on jouit d'une belle vue sur le lac et l'*Isla Madre*, moins étendue à la vérité que celle de la terrasse la plus élevée, mais ayant un horizon plus favorable. Cependant l'heure du *pranzo* nous appelait à notre auberge. Nous nous y rendîmes en longeant le rivage du lac, et nous nous arrêtâmes pendant quelques instans près d'une grotte au devant de laquelle on a fait une belle plantation d'aloës et de cactus qui, surtout au clair de la lune, lui donnent un aspect tout-à-fait fantastique. Les cactus, suspendus en festons, ressemblent à autant de serpens, tandis que les feuilles

épineuses de l'aloès offrent l'apparence de langues de dragons, et que les fleurs rouges brillent comme des feux follets. Les lézards ont fait choix de ce lieu pour leur demeure.

Nous trouvâmes notre auberge assez agreste et dépourvue de commodités; ce qui nous surprit d'autant plus qu'il est impossible d'imaginer un séjour plus ravissant que cette île, dans laquelle il est si agréable de passer la nuit, puisque le lever ainsi que le coucher du soleil offrent des diverses terrasses le plus beau de tous les spectacles. Notre souper se composa d'un plat de *bistecco* et d'un second de petits poissons frits. Par-dessus on nous donna du raisin et des pêches; mais ces dernières étaient si dures et si aigres qu'aucun jardinier du nord de l'Allemagne n'aurait osé en servir de pareilles. Le raisin n'était pas non plus très-sucré, et nous reconnûmes par conséquent que ce n'est pas sans raison que l'on assure qu'il est fort rare de trouver de bons fruits en Italie.

Vers le soir, nous fîmes encore une promenade sur le bord du lac, et nous vîmes le coucher du soleil du haut de la terrasse. Nous eûmes de la peine à quitter l'air frais, pur et doux du soir, pour rentrer dans nos chambres, à l'auberge, où nous fûmes assez durement couchés; car nous reposâmes sur des feuilles de laurier, dont on s'était servi pour remplir les paillasses.

Nous étions convenus avec le jardinier qu'il nous ouvrirait de bon matin la porte du jardin du château; afin que nous pussions monter sur la terrasse pour voir le lever du soleil; aussi fûmes-nous sur pied dès le petit point du jour. En attendant; ce spectacle ne fut pas aussi beau ici que sur le Righi, surtout parce que sur les montagnes, derrière lesquelles l'astre commença à paraître, reposait un épais brouillard qui ne se dissipa qu'au bout de quelque temps.

Nous n'avions examiné hier le château qu'à la hâte, tous nos vœux nous appelant au grand air; mais en ce moment, les amis qui devaient nous accompagner dans nos excursions à l'Isola Madre n'étant pas encore réunis, nous nous fîmes conduire encore une fois dans les magnifiques galeries, salons et chambres. Une antichambre, au rez-de-chaussée, est toute tapissée d'anciennes armes offensives et défensives, formant une décoration chevaleresque. La salle du trône me parut superbe. Nous y vîmes le portrait du roi de Sardaigne, entouré de faunes, de dryades, de caryatides, etc., portant les insignes de la royauté.

Dans la galerie de tableaux, on nous vanta plusieurs noms bien ronflans; mais je ne voudrais pas répondre de l'authenticité des ouvrages qui leur étaient attribués: ainsi, par exemple, on nous montra une Madeleine du Corrège, une Madone du Guide, etc. Dans une Sainte Famille prétendue de

Raphaël, je remarquai comme une idée neuve d'avoir mis l'enfant Jésus à cheval sur un agneau agenouillé. Deux vieilles têtes de Léonard de Vinci me parurent originales, et mériteraient d'être plus connues, quoiqu'elles soient dans l'ancienne manière dure et sèche de ce maître. Une partie du château est restée inachevée, et c'est précisément celle d'où l'on jouit de la plus belle vue sur l'île voisine des Pêcheurs et sur Baveno. Le propriétaire actuel n'y passe guère que les mois de mai et de juin. Nous traversâmes la salle de bal qui donne dans le jardin; et en y arrivant, nous vîmes nos amis qui nous appelaient sur le rivage, où une gondole nous attendait pour nous conduire à l'Isola-Madre. Je donnerais la préférence à celle-ci pour un séjour prolongé; car l'art y cède davantage à la nature, tandis que l'Isola Bella est à quelques égards surchargée d'ornemens. L'Isola-Madre offre aussi un caractère plus méridional. Des cactus et des palmiers sont suspendus sur les flancs des rochers, tandis qu'un aloës fleuri, placé au haut d'un promontoire, s'élevant sur une tige de plus de douze pieds de haut et avec ses cent fleurs de couleurs éclatantes, ressemblait à la lampe d'un temple. En général, les jardins ont plus de rapport avec un parc anglais; mais, malgré leur air naturel, on ne tarde pas à reconnaître la main d'un habile jardinier, qui a su y acclimater tant de plantes exotiques.

Nous attendîmes vers midi le bateau à vapeur

qui devait nous conduire à Sesto-Calende; aussi fallut-il bientôt songer à retourner à l'Isola-Bella. Au moment de partir, nous eûmes occasion de voir toute l'extravagance de certains voyageurs anglais. Un d'eux s'y était fait conduire par la chaloupe du bateau à vapeur; mais, voulant profiter de notre embarcation, il se contenta de sauter précipitamment sur une pierre du rivage, d'où il s'écria d'un air de jubilation : « *This is a very fine island* » (voici une très-belle île); après quoi il se dirigea avec nous vers l'Isola-Bella, trop heureux de pouvoir écrire sur son journal qu'il avait visité l'Isola-Madre. Comme nous lui fîmes des reproches de ce qu'il ne s'était pas donné le temps d'examiner un si beau lieu, il nous répondit qu'il avait déjà vu beaucoup de choses aujourd'hui, et qu'il espérait bien en voir beaucoup d'autres encore. Nous pensions qu'il s'arrêterait plus long-temps dans l'Isola-Bella; mais ce fut bien pis: car, comme nous ne fîmes qu'y aborder pour prendre nos effets qui nous attendaient sur le rivage et nous rendre immédiatement à bord du bateau à vapeur qu'on signalait déjà, il resta avec un pied dans la chaloupe, posa l'autre sur la grève, et ne manqua pas de noter sur ses tablettes qu'il avait été à l'Isola-Bella.

Nous trouvâmes sur le bateau à vapeur une société nombreuse et agréable, dont les Allemands formaient la majorité; et comme la plupart de ceux-ci

étaient des adorateurs des muses, leur bruyante gaieté fit plus d'une fois taire l'Angleterre et même l'Italie. Nos compatriotes étaient tous du nord de l'Allemagne, et nous nous arrangeâmes avec eux pour prendre ensemble une voiture de poste à Sesto-Calende, et franchir aujourd'hui même les cinq relâis qui nous séparaient de Milan. Les postillons nous menèrent rondement, de sorte que nous arrivâmes long-temps avant la nuit devant Milan. Mais, à la porte de la ville, on nous retint pendant une heure et demie pour visiter nos passeports, et l'obscurité la plus complète régnait quand nous nous trouvâmes à la poste, d'où nous eûmes encore une course assez longue à faire pour nous rendre à l'auberge de M. Reichmann, si bien connue de tous les Allemands. Notre arrivée ne laissa pas que de faire quelque sensation. Nous étions une vingtaine, presque tous armés de nos bâtons ferrés des Alpes que nous portions comme des lances sur nos épaules, et suivis d'un nombre presque égal au nôtre de commissionnaires avec nos effets. Les moustaches hongroises n'ont pas coutume de permettre de pareils rassemblemens.

M. Reichmann, dont l'hôtel ne semble destiné que pour recevoir des princes et des lords, nous fit, malgré la simplicité de notre apparence, l'accueil le plus prévenant. Sa femme observa, à la vérité, qu'elle ne savait comment faire pour héberger si

tard une société si nombreuse; mais le mari trouva moyen de tout arranger. Il donna aux uns des chambres, aux autres des lits de sangle dans la buanderie, et d'autres encore furent logés pour cette nuit dans une maison voisine. Ce brave homme commença par nous procurer un bon souper et du vin passable. Toute la maison est composée d'Allemands; tous les domestiques, tant mâles que femelles, parlent notre langue, et cette circonstance seule suffit pour attirer chez M. Reichmann tous les voyageurs allemands qui ne savent pas l'italien.

LETTRE LV.

Déjeuner au café. — Le *Domo*. — Grand nombre d'Architectes qui y ont travaillé. — Il n'est pas encore achevé. — Son aspect extérieur. — Effet de l'intérieur. — Le Plafond magique. — Le Moine blasphémateur. — Je fais amende honorable. — Saint Barthélemi et son capuchon d'un genre nouveau. — L'Arc de triomphe. — Singulière substitution. — Deux Inexactitudes. — Le Cirque. — La *Casa Simonetta*. — L'Echo. — L'Anglais qui veut l'acheter. — Observation fine du jardinier. — L'Académie. — La Brua. — Le Mariage de la Vierge, de Raphaël. — Francesco Francia. — La Table d'hôte. — La Dame française et le Fat bolonais. — Le Cours. — Le Théâtre *Alla Scala*. — Saül, de Vaccaj. — Octavien en Egypte, ballet en six actes.

Milan, août.

Notre première sortie du matin dans l'antique et célèbre ville de Milan fut pour aller au café; car en Italie il est d'usage de ne point déjeuner dans son auberge, mais dans un café voisin. On nous sert d'excellent café presque aussi épais que du chocolat, bouilli en même temps que la crème, et avec cela un *pane arrosto* dont le beurre nous donna la meil-

leure opinion des vaches de la Lombardie. Nous pûmes aussi, pendant notre déjeuner, nous régaler d'un peu de politique, car sur notre table gisaient paisiblement ensemble avec leurs guerrières nouvelles la *Gazette universelle d'Augsbourg*, l'*Observateur autrichien*, et quelques feuilles ministérielles de Paris.

Immédiatement après le déjeuner, nous commençâmes notre pèlerinage par visiter la cathédrale que l'on appelle ici *le Dôme*. Ce fut dans l'année 1386 que l'on commença la construction de cet édifice, dont le prince Jean Galéas Visconti de Milan posa la première pierre; mais les premières constructions furent démolies peu de temps après, et reprises successivement par Simone di Arsegnio, Marco di Frisone et par un architecte parisien, nommé Nicolas Bonavent. En 1391 on y appela l'architecte allemand Jean Fernach de Fribourg, qui blâma les travaux faits jusqu'alors et fit venir auprès de lui plusieurs autres artistes de son pays. Des discussions survenues entre les Allemands et les Italiens furent suivies de la retraite des premiers; ce qui n'empêcha pas que l'année suivante un autre Allemand, Henri de Gmunden, n'y fût encore appelé; et quoiqu'il n'y restât pas long-temps, il paraît que l'on profita beaucoup de ses idées pour tout le reste des travaux. Un troisième Allemand, Ulric Fissingen de Ulm, vint; ne resta que quatre mois, et eut

pour successeurs Mignot de Paris, Jean Campamosen, de Normandie, et un architecte des Pays-Bas, Cova. De tous ces artistes, le seul Mignot put s'arranger de la jalousie des Italiens, ce qui n'empêcha pas qu'en 1401 une commission de douze architectes italiens ne le destituât et ne le condamnât à payer certains dommages-intérêts pour des travaux mal à propos entrepris, à ce que l'on prétendit. La guerre interrompit la construction de la cathédrale dont le pape Martin V bénit toutefois le maître-autel, l'an 1408; mais bien long-temps après, c'est-à-dire en 1482, près d'un siècle depuis la pose de la première pierre, cet édifice était encore bien loin d'être terminé. Il manquait surtout la voûte de la nef, qu'aucun architecte n'osait entreprendre, à cause du grand écartement des colonnes, mais qui fut exécutée enfin par Jean Antoine Homodeus. Dans le cours du seizième siècle, cinquante-deux architectes différens continuèrent à y travailler, et c'est à Pellegrini Tibaldi qu'il faut attribuer le mauvais goût qui règne dans la façade de la principale entrée. Depuis deux cents ans la cathédrale était restée inachevée quand Napoléon, à qui du reste le style gothique ne doit pas beaucoup de reconnaissance, ordonna de continuer les travaux du Dôme; mais ce fut en vain que les travaux furent poussés avec une activité extraordinaire; la fin de son empire arriva avant qu'ils ne fussent terminés. En attendant,

la façade de la principale entrée, le côté qui regarde le palais du vice-roi, et une grande partie du toit, sont maintenant achevés, et l'empereur François faisant à son tour continuer les constructions, l'édifice offre en ce moment l'aspect d'un tout complet. L'impression que fait cet aspect est grand et frappant. Sur le fond azuré du ciel brillent à l'éclat du soleil ce vaste amas de marbres blancs, de voûtes en ogives, de statues et de colonnes, au point que l'œil en est ébloui et que bien des personnes préfèrent l'effet au clair de la lune; sa lumière adoucie fait disparaître les différences qui règnent dans le style de l'architecture et qui se font surtout remarquer dans les ornemens de la principale façade; les grands contours se dessinent mieux, et surtout on n'aperçoit plus cet air de nouveauté qui s'accorde si mal avec la gravité du moyen âge, dont les églises gothiques sont les véritables représentans.

Les belles cathédrales de Strasbourg, de Cologne, de Rheims, d'Anvers et de Cantorbéry, avec leurs murs noircis par le temps, dédaigneraient sans doute et ne voudraient pas reconnaître pour leur contemporain ce Dôme de Milan, si brillant et si beau. Du reste, comme je viens de le dire, les colonnes et les voûtes gothiques, s'élevant derrière la façade classique de Tibaldi, font faire à celle-ci l'effet d'un enfant coiffé d'une perruque à trois marteaux. En attendant, je dois ajouter que ces reflexions ne vien

nent que plus tard et qu'elles ne nuisent en rien à la grande impression que fait le premier aspect de cet immense édifice. D'ailleurs, pour oublier tout ce que l'extérieur a pu laisser à désirer il suffit de jeter un regard sur l'intérieur.

L'église est divisée en cinq nefs; quatre rangées de colonnes supportent le toit, dont les voûtes en ogives semblent se perdre dans l'immensité de l'espace. Les gigantesques colonnes grises sont d'un diamètre et d'une hauteur tels que je n'en ai encore vus dans aucune autre cathédrale. Elles paraissent sortir de terre et se joindre si complètement au toit, que l'édifice entier semble avoir été taillé dans un immense rocher de granit, où l'on n'aperçoit aucun joint. Nulle idée de mesure ou de nombre ne s'y présentent à l'esprit; on se croit placé au centre de l'espace; enfin un demi-jour mystérieux augmente encore le saint effroi que l'on éprouve; tout à coup un rayon coloré perce à travers les vitraux peints, l'orgue prélude; on oublie aussitôt la terre et ses besoins; le souvenir de nos peines et de nos soucis fuit loin de nous, et l'esprit se livre à une contemplation céleste. C'est alors aussi que le génie de l'homme nous apparaît dans toute sa grandeur. Je rappelais à ma pensée les belles campagnes que je venais de traverser, les Alpes et les lacs, le lever du soleil, les îles Borromées; et comparant ce que j'avais éprouvé dans ces beaux lieux, avec ce que je

sentais ici, il me semblait que la nature et toute sa magnificence devait céder au génie créateur d'un pareil monument.

Mes amis se firent ouvrir la porte des tours, afin de monter sur les toits; mais pour moi je me sentais retenu dans l'église comme par un aimant, et je me livrais à mes réflexions; mais ces réflexions ne m'empêchèrent pas de m'abandonner au plaisir que me faisait éprouver la beauté de l'édifice; je ne me laissais pas même troubler par le bruit des sonnettes qui se faisaient entendre dans les diverses chapelles où l'on disait la messe. Je m'étais assis sur une chaise de paille, au pied d'une des immenses colonnes, et au centre de la croix, d'où je pouvais distinguer à la fois les diverses colonnades et les vitraux peints des fenêtres. Ce qui me causa le plus d'étonnement ce fut le plafond que j'avais au-dessus de ma tête; il me paraissait sculpté de la manière la plus merveilleuse, et formait un ouvrage en filigrane ou en dentelle de la plus étonnante finesse. Tout à coup un moine me frappa sur l'épaule; je crus qu'il voulait me faire sentir qu'il était convenable que je me tinsse debout. Je me levai aussitôt, mais il m'obligea de me rasseoir en disant : *Tutto è puro inganno* (tout cela n'est que tromperie); je regardais le religieux avec étonnement, mais il répéta ce qu'il venait de dire, en ajoutant : « Tout cela n'est que pour tromper les yeux; ce n'est qu'un jeu pour les sens. »

Je ne pus m'empêcher de trouver fort extraordinaire que le premier moine que je voyais en Italie me fit une pareille observation, et je balançais à lui répondre, ne sachant pas quel pouvait être à Milan le pouvoir de l'inquisition; je me contentai d'après cela de lui dire que je n'y faisais aucune attention, et que cela ne troublait point mes réflexions. « Toute supercherie trouble, reprit-il, dès qu'on l'a reconnue; mais ici celui qui n'a point d'idée de cet art doit regarder cela comme l'ouvrage du démon. » En parlant ainsi, il leva ses grands yeux noirs vers le plafond, et continua : « Voyez-vous cet endroit où un peu de plâtre est tombé? on y reconnaît distinctement que tous ces ornemens sont peints. » Ce ne fut qu'en ce moment que je compris l'erreur où j'avais été; je croyais que le moine blasphémait sa religion, tandis qu'il ne parlait que du travail du plafond, et qu'il voulait me faire remarquer que ce que je pouvais prendre pour de la sculpture n'était réellement que peint, et je dois avouer que l'imitation était si parfaite, que je ne l'aurais jamais découverte de moi-même.

En ce moment, mes amis redescendirent des tours; nous fîmes encore une fois la revue générale de l'église sans nous arrêter soit devant la statue de saint Barthélemy, représenté au moment où l'on vient de l'écorcher et portant sa peau rabattue sur ses épaules comme le manteau d'un carbonaro; soit de-

vant les trésors du tombeau de saint Charles Borromée, et nous nous décidâmes à consacrer le reste de la belle matinée à une promenade à la *casa Simonetta*, où l'on trouve un célèbre écho.

Le chemin qui nous y conduisit nous fit faire connaissance avec une partie de la ville, et nous eûmes lieu d'admirer la bonne police autrichienne; car on ne rencontre dans les rues ni boue ni mendiants. Nous visitâmes en passant l'arc de triomphe commencé par Napoléon et continué par l'empereur François. On y a conservé tous les bas-reliefs représentant les exploits de Napoléon; seulement on a remplacé partout la figure de celui-ci par celle de l'empereur d'Autriche, ce qui ne laisse pas que de donner lieu à quelques contre-sens assez singuliers; comme, par exemple, la scène où Napoléon prête serment à la constitution accordée au royaume d'Italie. On travaille avec beaucoup d'activité à cet arc de triomphe, et des colonnes de marbre magnifiques viennent d'arriver des carrières situées près du Lac-Majeur. On a terminé il n'y a pas long-temps un nouveau bas-relief représentant l'entrée des trois monarques alliés à Paris; mais ce morceau offre deux inexactitudes; la première est la présence de l'empereur François, qui cependant ne s'y trouvait pas; l'autre consiste en ce que le roi Frédéric-Guillaume n'y est point représenté couronné de lauriers comme les deux autres souverains, quoique sans lui ce mo-

nument porterait sans doute encore le nom de Napoléon. Mais ce prince peut se passer des lauriers que des mains étrangères et envieuses lui refusent, car son peuple lui en a dressé une couronne qui ne se flétrira jamais.

Plus loin, nous vîmes encore un monument du temps de Napoléon; c'est le grand cirque, qui a huit cents pieds de long, quatre cents de large, et dans lequel on fait encore aujourd'hui des courses dans des chars à deux roues tout-à-fait à la manière des anciens. Trente mille spectateurs peuvent se placer à l'aise sur les sièges de gazon, disposés en amphithéâtre, et au milieu du cirque se trouve un bassin que l'on peut remplir d'eau pour y représenter des naumachies.

Entre des jardins et des haies vives, la route conduit à la *casa Simonetta*, jadis une agréable maison de plaisance, mais qui n'est maintenant qu'un vieux château ruiné, dans les cent salons duquel le pauvre jardinier et sa famille peuvent à peine trouver à se loger. L'écho est formé par deux ailes d'un bâtiment qui, placées en face l'une de l'autre, se renvoient le son à l'infini. La seule exclamation ah! ah! se change en un rire si éclatant, que l'on croirait entendre toute une veillée de jeunes filles se livrant à la joie; un coup de pistolet devient un feu de peloton. Nous nous amusâmes beaucoup de cet effet, et nous essayâmes, en changeant plusieurs fois de

position, de nous rendre un compte bien exact des lois de l'acoustique par lesquelles il était produit. Cet écho est borné à une seule fenêtre; si l'on fait le plus léger mouvement à droite ou à gauche, il s'affaiblit sur-le-champ et cesse bientôt. La distance du mur en face est d'environ quarante pieds. Ayant exprimé à l'homme qui nous le montrait toute la satisfaction que nous en éprouvions, il nous répondit : « Ah ! si je pouvais le vendre j'en tirerais un bon profit; mais par malheur un écho ne peut guère se mettre dans une caisse. » Il prétendit du reste qu'un *signor. Inglese* avait réellement voulu le lui acheter; et comme cela n'avait pas été possible, il avait fait faire un dessin exact du bâtiment, afin d'en faire construire un tout pareil chez lui. Mais cela n'avait pas réussi; soit, observa le jardinier, que le *climat* de l'Angleterre ou bien la *langue* anglaise ne fût pas favorable aux échos.

Nous retournâmes par la grande place d'exercice, et nous rentrâmes en ville par la porte Tenaglia. Quoique fatigués, nous ne pûmes résister, en passant devant l'Académie, à la tentation de monter pour voir la collection de tableaux de la Brera. Un de mes amis, qui avait déjà été à Milan et qui connaissait parfaitement la galerie, me conduisit sur-le-champ au point d'où l'effet est le plus frappant, de peur que sans cela, avant d'y arriver, mes yeux ne se trouvassent aussi fatigués que mes jambes.

Ce fut ainsi que, sans nous être arrêtés devant toutes les beautés qu'elle renferme, je me trouvai tout à coup dans une petite pièce en face du célèbre tableau de Raphaël, représentant le Mariage de la Vierge avec saint Joseph. Il est de la première époque de Raphaël, c'est-à-dire de l'an 1504, et l'on sait que, dans l'ordonnance du tableau, il a suivi celui de son maître Pérugin, dont l'esquisse se trouve dans la galerie de l'archiduc Charles à Vienne. Le tableau est bien connu par l'excellente estampe de Longhi; il est inutile, d'après cela, d'en faire la description, d'autant plus qu'il n'y a rien de plus ennuyeux que celle d'un tableau inspiré par une idée profondément poétique. Dans ces cas, la description est au tableau ce qu'une momie est à un corps vivant. Il est bien plus facile de donner par des paroles une idée des effets de la nature: j'aime mieux décrire la chute du Rhin à Schafhouse que l'expression d'une Madone de Raphaël. Pour connaître un tableau, il faut l'avoir vu. Ce qui plaît surtout dans celui-ci, ce sont les étincelles du génie de la jeunesse et le travail consciencieux qui s'y montre: on y découvre tout l'avenir du grand homme. En le regardant, je me rappelai les vers que le célèbre peintre bolonais Francesco Francia adressa à Raphaël quand celui-ci lui envoya sa Sainte Cécile: *Fortunato garzon, etc.*, ainsi que la lettre de Raphaël à Francia, où il vante le talent de ce grand

artiste pour peindre des Madones. Nous pûmes sur-le-champ nous convaincre que cet éloge de Raphaël n'était point exagéré; car à l'autre extrémité de la galerie, nous vîmes une Annonciation de Francia qui compte au nombre des meilleurs ouvrages de ce peintre, et en même temps de ce que l'art a produit de plus beau. Ce sont de pareils sujets, où ce qui est surnaturel doit se fondre dans la nature et ce qui est divin s'unir à l'humanité d'une manière mystérieuse, que les anciens maîtres ont su traiter avec une délicatesse et une innocence dont on n'a plus aucune idée dans notre siècle.

Je n'ai examiné aujourd'hui que ces deux tableaux, m'étant contenté, pour le reste, de prendre une idée générale des divers salons et de leur disposition. Pour les grands tableaux il faut de grands espaces, afin qu'on puisse les voir à la distance que l'artiste a eue en vue; c'est ce qu'on a parfaitement senti ici, où l'on a en outre fort bien éclairé les tableaux par en haut. Dans les premiers salons nous vîmes, en sortant, une riche collection de tableaux à fresque qu'à l'aide de la scie on a enlevés avec la pierre des églises où ils se trouvaient, pour les placer ici dans des cadres; mais nous n'eûmes pas le temps d'y fixer aujourd'hui notre attention.

Nous dinâmes à table d'hôte, chez M. Reichmann, avec environ deux cents convives, au nombre desquels se trouvaient non-seulement des Allemands,

mais encore des Anglais et des Français. Pour trois *lire* (2 f. 50 c.), on y est parfaitement traité. L'apparition d'une dame française de distinction, précédée de deux laquais en livrée qui vinrent retenir deux couverts pour elle, fit quelque sensation dans la salle. On s'attendait à voir arriver, pour se placer à ses côtés, au moins un maréchal ou un pair de France, et l'étonnement fut général quand on vit un fat bolonais venir occuper la place vide, dévorer de tous les plats avec autant d'appétit que nous, et se lever avant le dessert, suivi de la dame.

Pendant le dîner, nous fîmes notre plan d'opérations pour le lendemain ; et comme, avant de partir, nous avions décidé que nous ne voulions pas *tout voir*, il fallut choisir dans le *Guida di Milano* les objets que nous désirions visiter. Pour le moment, nous prîmes une voiture qui devait nous conduire d'abord au Cours et de là à l'Opéra, ce qui nous fit connaître les quartiers neufs et élégans de la ville, ainsi que le beau monde de Milan. En arrivant sur la promenade, nous suivîmes, pendant quelque temps d'un pas lent, la file de voitures, mais nous ne tardâmes pas à descendre pour continuer le chemin à pied ; et cela dans le but à la fois de jouir de la belle perspective de la plaine sur laquelle, du haut des remparts où la promenade est située, la vue s'étend en liberté, et d'examiner de plus près les dames et les cavaliers de Milan. Plus

de trois cents voitures avec une foule d'élégans à cheval et à pied s'étaient donné rendez-vous en ce lieu; mais les grandes capotes des dames et les plumes qui ornaient leurs chapeaux jetaient une ombre trop forte sur leurs visages, pour permettre de bien distinguer leurs jolis traits. Nous nous consolâmes par l'espoir que nous les verrions mieux dans la salle de l'Opéra où nous devions nous rendre.

Le théâtre *Alla-Scala*, si célèbre dans le monde entier, nous accueillit après cela dans sa vaste enceinte; mais gâtés par l'élégance des salles de Paris et de Berlin, la première impression ne fut pas imposante, celle-ci étant mal éclairée et les peintures de ses six rangs de loges étant un peu passées. D'ailleurs la salle fut assez long-temps avant de se remplir. On jouait *Saül*, opera seria en deux actes de Nicolo Vaccaj et un ballet tragique, intitulé *Ottaviano in Egitto*, en six actes!! Nous nous plaçâmes dans les stalles du parterre, et avant que la pièce commençât, nous eûmes tout le temps de nous instruire, d'après les livrets, du sujet et des acteurs qui devaient y représenter. Parmi ceux-ci, ne se trouvaient que deux noms célèbres, une basse-taille, Tamburini, qui jouait le rôle de Saül, et un ténor, Rubini, qui chantait celui de David. Madame Pasta était, il n'y a pas long-temps, à Milan, mais n'ayant pas pu s'arranger avec l'impresario du grand Opéra, le signor Barbaja, elle s'est contentée de donner un petit nom-

bre de représentations au théâtre de la *Canonica*, après quoi elle est partie pour le lac de Côme avec Rossini. Les deux plus célèbres danseurs, la signora Brugnoli et le signor Samingo, n'ont point dansé aujourd'hui, et c'est à cela sans doute qu'il faut attribuer le petit nombre de spectateurs. Le livret de l'Opéra présentait une statistique parfaite du personnel du théâtre; on y trouvait les noms de tous les musiciens de l'orchestre, des machinistes et jusqu'à ceux des *capi sarti* (tailleurs en chef), du *berrettore* (bonnetier), du *parruchiere* et de ce qui, dans un pays de carbonari, peut être un emploi assez dangereux du *capi illuminatore*. Peu à peu le parterre et les loges commencèrent à se remplir et les conversations s'animent, surtout au parterre où les jeunes gens et les officiers ne manquaient pas de place pour continuer leur promenade. Ici, tout le monde avait la tête couverte; mais on eût dit que les anciens partis des *chapeaux* et des *bonnets*, qui se sont pendant si long-temps partagé la Suède, s'étaient retrouvés à Milan et tout-à-fait à l'avantage des premiers; car tandis que l'on permettait à qui voulait de garder son chapeau sur la tête, les pauvres étudiants Allemands étaient forcés, par les agens de police, d'ôter en entrant leur coiffure habituelle.

Le public prêta peu d'attention à l'opéra; à peine s'il était possible d'entendre une note du récitatif; seulement, pendant un air de Rubini, on obtint un

peu de silence au moyen de plusieurs *chut* répétés.

Le ballet fut beaucoup plus heureux. Les trois premiers actes avaient été intercalés entre le premier et le second acte de l'opéra, et les trois derniers terminèrent le spectacle.

Comme à l'Opéra de Milan les acteurs et les chanteurs ne jouent que des rôles secondaires, tandis que le principal appartient au public, notre attention fut, comme de raison, dirigée plutôt vers lui que vers le spectacle. La musique avait cela de particulier qu'elle n'était point à la manière de Rossini. Je remarquai surtout quelques chœurs. La pièce était disposée à la manière de celles de Metastasio et n'offrait que peu d'intérêt. Le ballet au contraire excita dans le public la plus vive sympathie. C'était, comme je l'ai déjà dit, Octavien en Égypte. L'auteur du texte explicatif, le signor Giovanni Galzevani, indique dans sa préface, avec assez de pédantisme, les sources dans lesquelles il a puisé; à côté de Plutarque, de Cicéron et de Pline, il cite aussi le dictionnaire de Bayle et plusieurs autres écrivains, et ne manque pas de dire une foule de choses flatteuses au *pubblico eruditissimo il più giusto estimatore delle teatrali, produzioni*. Les personnages seuls annonçaient une action éminemment tragique; c'étaient César Octavien, Octavie, Antoine et Cléopâtre. Octavien amène sa sœur Octavie avec lui en Égypte où elle va avec ses deux enfans à la recherche de son époux infidèle

qu'elle trouve dans les bras de Cléopâtre. Les disputes entre les généraux, la fureur des femmes et les scènes de mort à la fin obtinrent le plus grand succès. Ce genre de tragédie était tout-à-fait nouveau pour moi; mais il me fallut faire un grand effort sur moi-même pour contempler avec patience jusqu'à minuit tous ces grands gestes des bras et des jambes. On ne peut nier que les mimes italiens ne surpassent de beaucoup les français pour la vivacité et la vérité de l'expression, mais pour nous, qui regardons la représentation d'une tragédie comme ce qu'il y a de plus parfait dans l'art, nous leur trouvâmes un peu trop de ressemblance avec des marionnettes, ce qui était surtout frappant quand une centaine de soldats, paraissant à la suite de leur général, se mettaient à faire tous, avec la précision la plus rapide et la plus étonnante, les mêmes mouvemens des pieds, des mains et de la tête, au point que l'on aurait juré que c'était un fil qui les faisait marcher.

LETTRE LVI.

Les Toits de la Cathédrale. — Glacier d'un nouveau genre. — Seconde visite à la Brera. — Les Fresques. — La *Madonna delle Grazie*. — La Cène de Léonard de Vinci. — Vandalisme. — Le Prieur Paresseux. — Le Crucifiement de Montorfanus. — San Vittorio. — Belles Peintures du dôme. — San Ambrosio. — La Colonne et le Podesta. — Souvenirs historiques. — Ancien Tableau en mosaïque. — Le Serpent de Moïse. — J'ai de la peine à trouver un restaurant pour y déjeuner. — L'*Osteria del Popolo*. — La Carte en nature. — La Galerie Ambrosienne. — Le Carton de Raphaël. — Le Giardino pubblico. — Le Théâtre des Marionnettes. — Le Piémontais ridicule. — Les extrêmes se touchent.

Milan , septembre.

Le lendemain matin notre première sortie fut encore consacrée à la cathédrale, au milieu des colonnes élancées de laquelle nous respirions avec autant de liberté que sur le sommet du Righi. La matinée était belle, de sorte que je ne négligeai pas de monter sur la tour et sur les toits. Là on se trouve dans un monde entièrement différent de celui dans

lequel on vit ici-bas; les innombrables flèches gothiques de marbre blanc portant des statues sur leurs pointes ressemblent aux aiguilles d'un glacier; le toit est tout garni de dalles de marbre blanc et me fit l'effet d'un cimetière recouvert de neige, mais lorsque je montai plus haut encore jusque sur la tour, et que je jetai un regard autour de moi, sur les fertiles plaines de la Lombardie, un doux zéphir et le ciel azuré me rappelèrent au monde, la chaleur du soleil anima les marbres qui m'environnaient, et je me crus au milieu d'un parterre de lis.

Ayant promis à mes amis de les rejoindre dans la Brera, il était temps de descendre et d'aller les retrouver. De même qu'une société ne nous plaît que quand nous commençons à y avoir des connaissances intimes et une campagne que quand nous y avons trouvé des sites de prédilection, de même aussi les galeries de tableaux ne nous causent un véritable plaisir que lorsque nous nous sommes assez familiarisés avec les objets qu'elles contiennent pour que leur nombre ne nous trouble pas. Si dès notre entrée nous sommes assez heureux pour tomber sur les ouvrages les plus remarquables, nous y puisons le courage et le désir d'étendre plus loin le cercle de nos connaissances. Nous examinâmes aujourd'hui la galerie en suivant les diverses écoles et nous les trouvâmes parfaitement bien disposées, quant au choix des tableaux, pour donner une excellente idée

de l'histoire de la peinture : car on a eu soin de n'y placer que les ouvrages des peintres qui ont réellement eu de l'influence sur leur siècle, sans s'attacher à ceux qui n'ont fait qu'en suivre l'impulsion. Nous nous arrê tâmes plus long-temps qu'à notre première visite devant les fresques, parmi lesquelles nous remarquâmes surtout celles de Bernardo Luini, élève de Léonard de Vinci, et celles de Gaudenzio Ferrari. Je cherchai à cette occasion à reconnaître les détails pratiques de l'ancienne peinture à fresque, et quoique je me réserve d'entrer dans plus de détails à ce sujet quand je serai à Pise et à Florence, véritable berceau de cet art, je ne puis passer sous silence que je me suis dès à-présent convaincu qu'à cette époque il existait pour la peinture, tant à l'huile qu'à fresque, une pratique inconnue aujourd'hui à nos académies et écoles de peinture. Nous ne manquons ni de bons dessinateurs ni d'imaginations poétiques et religieuses; sous ces rapports nos artistes n'ont rien à envier aux anciens, mais il nous a été jusqu'à-présent impossible de les égaler dans l'exécution des tableaux. Du reste, une preuve de l'importance que les anciens peintres attachaient à cette partie se trouve dans la peine que Léonard de Vinci s'est donné d'écrire un ouvrage détaillé sur l'art du dessin et de la peinture.

Le souvenir de Léonard de Vinci nous inspira sur-le-champ le désir de visiter le plus bel ouvrage que

ce peintre nous ait laissé, je veux dire le tableau de la Cène, dans le réfectoire du cloître, attenant à l'église inachevée de la *Madonna delle Grazie*. Connaissant parfaitement cette grande composition, tant par l'estampe d'Anderloni que par la copie en mosaïque faite par ordre de Napoléon, nous pûmes nous figurer, sans un trop grand effort d'imagination, ce qu'elle a dû être alors que les couleurs, maintenant presque effacées, avaient encore tout leur éclat; et je dois convenir que cet ouvrage surpassa encore mon attente. Mais lorsque j'approchai de plus près, et que je montai sur la balustrade érigée en faveur des peintres qui viennent étudier ici, je reconnus, avec un regret extrême, que dans le dix-huitième et même dans le dix-neuvième siècle on avait agi avec la plus grande barbarie envers ce trésor de l'art. Pour commencer, certain prieur du couvent, désirant sans doute raccourcir le chemin qu'il avait à faire pour se rendre au réfectoire, fit percer une porte dans le mur, ce qui détruisit un des pieds du Sauveur; ensuite, pendant les guerres de la révolution, cette salle servit tour à tour de magasin à foin, d'écurie, d'hôpital et de prison; les soldats grossiers se moquèrent du Sauveur et des apôtres, comme leurs prédécesseurs du temps de Ponce-Pilate, et allèrent jusqu'à leur jeter des pierres. Plus tard, l'humidité détériora considérablement le mur; et lorsque enfin, par les ordres du vice-roi

Eugène Napoléon, on commença à s'occuper de sauver ce qui restait de ce tableau, la manière dont on s'y prit lui fit, sous plusieurs rapports, plus de mal que de bien; dans la même salle et en face des chefs-d'œuvre de Vinci se trouve un crucifiement de Montorfanus, peint dans l'année 1495, et par conséquent assez long-temps avant l'autre, et quoiqu'il lui soit très-inférieur à tous égards, il est arrivé jusqu'à nous sans avoir presque souffert la moindre détérioration.

En sortant du réfectoire, nous nous fîmes conduire dans l'église qui est une des plus riches de Milan en beaux tableaux. Nous y remarquâmes quelques belles fresques de Ferrari, représentant la Passion de Notre Seigneur, une Madone de Luini et une autre attribuée à Léonard de Vinci, laquelle passe pour avoir fait plus d'un miracle; mais le proverbe qui dit que les tableaux miraculeux sont ordinairement les plus mauvais, n'a point été démenti dans cette occasion. Celui-ci est un mauvais ouvrage, noir et peint comme on dit *a guazzo*. Je suis très-convaincu qu'il n'est point du grand maître auquel on l'attribue.

De là nous nous rendîmes à l'église de San Vittorio. En comparaison de la cathédrale et des églises gothiques en général, je n'en ai trouvé aucune à Milan qui mérite d'être citée. Elles sont toutes dans le même style italien antique, offrant un mélange de dômes païens et de croix chrétiennes, tandis que la plu-

part ont encore été si fort défigurées par des portiques et des vestibles qu'on y a ajoutés depuis, qu'il est impossible de reconnaître la forme qu'on leur avait donnée dans l'origine. Le dôme de l'église de San Vittorio, peint par Moncalvi, représente des anges chantant et jouant des instrumens de musique ; c'est un ouvrage très-remarquable, et disposé avec tant d'art pour l'ensemble et la perspective qu'il semble vraiment, en y jetant les yeux, que le regard pénètre dans les cieux entr'ouverts.

Notre guide nous conduisit ensuite à San Ambrosio, église devant laquelle on voit une colonne de marbre qui s'élève seule et délaissée, et qui passe pour être tout ce qui reste du palais des anciens empereurs romains. La ville de Milan en a été de tout temps si fière qu'autrefois les podestà étaient obligés, dès les premiers jours de leur entrée en fonctions, de lui aller faire une visite respectueuse.

Il est difficile de trouver, en dehors de cette église, un point d'où l'on puisse bien juger de l'ensemble de son architecture, tant on y a ajouté de parties nouvelles et hétérogènes. La nef est formée par deux rangs de colonnes auxquelles le chœur se joint sous la forme d'un pavillon octogone. Cette église a été construite, en l'an trois cent quatre-vingt-dix-sept, par saint Ambroise, patron de Milan, auteur de la célèbre hymne du *Te Deum* ; elle est un des plus anciens édifices chrétiens qui soient arrivés

jusqu'à nous. Ce fut là que le sévère évêque Ambroise refusa à l'empereur Théodose l'entrée du lieu saint, et le condamna à un ban de huit mois pour avoir, en l'an trois cent quatre-vingt-dix, livré la ville de Thessalonique à la fureur de ses soldats, afin de venger la mort d'un préfet, tué par les habitans. La ville fut pillée, et sept mille citoyens perdirent la vie à cette occasion. L'Église punit l'empereur de cet acte de barbarie, sans égard pour les services qu'il avait rendus à la religion, en poursuivant les hérétiques et les païens, ni pour le surnom de *grand* que ces exploits lui avaient valu. L'église de Saint-Ambroise demeura encore longtemps célèbre dans l'histoire profane, les empereurs romains Othon I^{er} et Henri VII y ayant reçu la couronne de fer, tandis que le terrible Frédéric Barberousse y proclama le terme de sa colère, après qu'il eut fait raser le reste de la ville qui avait trahi ses sermens.

On trouve encore dans cette église un des plus anciens monumens de peinture chrétienne que Milan possède : c'est une mosaïque qui remonte, selon toute apparence, au septième ou au huitième siècle de notre ère, et qui, à l'exception de la tête du Christ ajoutée plus tard, est très-certainement l'ouvrage d'artistes byzantins. La principale figure est Jésus-Christ tenant l'Évangile de la main gauche, et levant la droite avec le geste d'une personne qui

raisonne. A côté de lui, on voit les archanges Gabriel et Michel, et au-dessus d'eux saint Gervais et saint Protas. Le maître-autel, construit par l'archevêque Angilbert en huit cent trente-cinq, est enrichi d'ornemens en argent bosselé, travail d'un artiste allemand ou lombard, appelé Wolfrin. Quatre colonnes de porphyre supportent le toit de l'autel, qui est aussi richement orné de figures, de moulures, de perles et de pierres précieuses.

La chaire est encore remarquable comme un ouvrage appartenant à l'histoire la plus ancienne de la sculpture moderne. On nous fit voir, comme une curiosité, le même serpent d'airain que Moïse et Aaron élevèrent dans le désert; il a été, dit-on, apporté; en l'an mil un, de Constantinople, par l'archevêque Arnulfe; mais je pense que ce serpent doit avoir tant de fois changé de peau, que si Moïse revenait au monde, il aurait bien de la peine à le reconnaître.

Un d'entre nous ayant fait la proposition de nous rendre à la Bibliothèque ambrosienne, elle fut accueillie à l'unanimité; mais en même temps il fut décidé que nous commencerions par entrer chez un restaurateur pour déjeuner. Nous passâmes, à la vérité, devant un grand nombre de boutiques remplies de jambons, de langues, de saucisses et de saucissons, de fromages parmesans et autres; mais nulle part nous ne trouvions de lieu où nous pus-

sions entrer pour nous faire servir quelques-unes de ces bonnes choses. Vainement pressions-nous notre cicerone de nous conduire chez ce que l'on appelle dans les grandes villes d'Allemagne un *Italien*; il nous indiqua, à la vérité, plusieurs restaurants, mais qui tous étaient si malpropres que nous en sortîmes plus vite que nous n'y étions entrés. Enfin, après avoir passé par plusieurs rues étroites et sales, nous trouvâmes à l'*Osteria del Popolo* un établissement tel que nous le désirions. L'espace était resserré, mais l'hôte avait su en tirer un bon parti. Dans une petite cour, entourée de murs élevés, et au-dessus de laquelle avançaient les toits des maisons voisines, une table était dressée, mais dont le coin le plus suspect était ombragé par les larges feuilles d'un figuier. De cette cour, qui était si étroite que nous ne pûmes y entrer qu'un à un, nous passâmes dans la cuisine où le vaste foyer et les nombreux marmitons qui l'entouraient nous donnèrent l'idée que cette auberge devait être très-fréquentée. Ayant demandé la carte, l'hôte ne se contenta pas de nous la réciter toute entière avec la plus grande volubilité, mais il s'empressa encore de nous faire voir en nature toutes les différentes pièces à mesure qu'il les nommait. Il ouvrit une tête de veau pour nous montrer la fraîcheur de la cervelle, retira du corps d'un porc le cœur et le foie, et nous mit sous le nez la viande destinée au *bistecco*,

ainsi que les poulets et le poisson. Nous fîmes notre choix, après quoi nous montâmes dans un cabinet, au premier étage, où nous ne tardâmes pas à être servis à notre satisfaction.

Restaurés d'esprit et de corps, nous nous dirigeâmes au bout d'une heure vers l'*Ambrosiana*. Comme on nous laissa sonner pendant assez longtemps à la grille de la cour extérieure, je profitai de cet intervalle pour examiner la boutique d'un antiquaire en face, dans laquelle je trouvai plusieurs statues qui auraient pu convenir soit à un ami des arts, soit à des cabinets publics. On nous ouvrit enfin; nous entrâmes; mais alors s'éleva une nouvelle difficulté; il s'agissait de savoir si nous satisferions notre curiosité savante, en examinant les livres et les manuscrits de l'aile droite, ou bien notre amour des arts en parcourant la galerie de l'aile gauche. La majorité se décida pour la dernière, et en conséquence le *custode*, obligeant et instruit, nous conduisit d'abord dans la galerie de tableaux. On ne doit pas attendre de moi une description détaillée de collections de ce genre; je ne suis pas en état de courir, le catalogue à la main, d'un numéro à l'autre et de noter ensuite, comme cet Anglais, que tel jour j'ai vu quatre mille tableaux. Lors de ma première visite à la Brera, je m'étais arrêté au second; ici, le premier fixa si fort mon attention, qu'il me fut impossible d'aller plus loin : c'était le carton fait de la

propre main de Raphaël pour son école d'Athènes. Les dessins et les cartons des grands maîtres, dont les ouvrages nous sont déjà connus, nous attachent souvent plus que les plus beaux tableaux. La cause en est sans doute que dans le dessin, dans la première ébauche, nous trouvons le génie de l'artiste, son individu, et que nous sommes en quelque sorte plus rapprochés de lui, que nous faisons sa connaissance personnelle, circonstance que l'on désire toujours quand il s'agit d'un grand homme. Certes, quand le jeune et bouillant artiste exécuta à la hâte cette esquisse avec de la craie, du charbon ou la première chose qui lui tomba sous la main, il ne se doutait pas que trois cents ans après un grand conquérant s'emparerait de cet ouvrage et l'emporterait, comme un des plus beaux fruits de sa victoire, dans sa capitale, d'où il serait plus tard arraché de nouveau par d'autres vainqueurs pour être rétabli à sa place primitive. Nous étudiâmes avec d'autant plus de soin ce carton que nous savions que le tableau même, qui se trouve dans les loges du Vatican, a beaucoup souffert par le temps. Nous fûmes d'après cela obligés de remettre à un autre jour l'examen du reste des trésors de cette collection ainsi que de la bibliothèque, et nous retournâmes à notre auberge.

Après le dîner, nous nous proposons d'aller de

nouveau nous promener au cours; mais cette fois nous nous arrê tâmes au *Giardino pubblico* dont nous visitâmes les belles dispositions et les divertissemens abandonnés. Un grand couvent de religieuses avait été converti en salle de bal, et l'on nous assura que du temps de Napoléon de fort belles fêtes y furent données. Nous restâmes si long-temps dans ce jardin que nous n'eûmes plus de temps pour la promenade, voulant aller voir le théâtre des marionnettes qui commence de meilleure heure que l'Opéra. On ne distribue point d'affiches, de sorte que nous ne sûmes pas le nom de la pièce qui se représentait; mais un voisin obligeant voulut bien nous en expliquer les passages les plus édifiâns. Il s'agissait d'un Piémontais imbécile, car les Milanais font jouer à leurs voisins du Piémont le même rôle que les Anglais donnent aux Irlandais et les Berlinoïses aux habitans de Meissen; celui-ci se conduisit d'une manière ridicule dans plusieurs aventures galantes et se laisse duement berner. La comédie fut suivie d'un ballet dans lequel les figures de bois exécutaient tous les pas les plus difficiles que nous applaudissons dans nos meilleurs danseurs; aussi, tandis qu'à l'Opéra j'entendais crier sans cesse : « Ce n'est pas possible! on dirait que ses membres sont disloqués! cela passe toute imagination! » ici au contraire on ne cessait de dire : « Comme c'est natu-

rel! on dirait qu'ils sont en vie! on les prendrait pour de véritables danseurs! » C'est ainsi que la nature renvoie à l'art, et l'art à la nature, parce que les extrêmes se touchent.

LETTRE LVII.

La *Casa Calderara*. — Le *Palazzo Litta*. — Obligeance des propriétaires italiens. — L'Eglise de Saint-Maurice. — Mauvais Vin et mauvaise Bière. — Forum. — *Fiori Chiari*. — Peinture moderne. — Les Artistes Italiens bien déçus. — *Bianca e Fernando*. — Madame Mériolalande. — Il ne faut pas trop voir en voyage. — Le Prédicateur italien. — Les Marchands. — Le Décrotteur spirituel. — Il est plus facile de laver son âme que de faire reluire ses bottes. — Les Colonnes Corinthiennes et la Châsse des trois Rois. — Visite annuelle de Leurs Majestés Mages. — *L'Ospedale grande*. — Quelquandeur effrayant. — Le *Broletto*. — Départ.

Milan, septembre.

Le troisième jour nous commençâmes par visiter deux galeries particulières. Dans la *casa Calderara* nous trouvâmes une belle collection de dessins dans le nombre desquels il y en avait deux de Leonardo et un de Raphaël dont l'authenticité est incontestable. Quant aux tableaux, le plus remarquable est un Christ portant sa croix, attribué à Sébastien del Piombo. Le général Pino apporta ce tableau d'Es-

pagne où un couvent l'avait offert pour se racheter du pillage. C'est ce qui a donné lieu à quelques personnes de croire qu'il n'est point de l'école vénitienne, mais qu'il est l'ouvrage d'un maître espagnol. La collection était à vendre, et les prix que l'on nous indiqua ne nous parurent pas exagérés pour une première demande. On ne voulait que cent louis pour chacun des dessins (cartons) de Leonardo et de Raphaël et deux mille louis pour le tableau de Sébastien del Piombo.

La seconde collection que nous vîmes aujourd'hui fut celle du Palazzo Litta. Ce palais lui-même est déjà remarquable comme étant un des plus beaux et des plus magnifiques de Milan. La vaste cour carrée est entourée, à la manière des demeures de luxe des anciens Romains, de colonnades en portique, et un riche escalier de marbre conduit aux étages supérieurs. Dans le premier salon de l'aile droite, nous vîmes six tableaux à fresque de Luini dont nous avions déjà admiré les ouvrages à la Brera, et qui en effet égalent pour le coloris les meilleurs tableaux sur toile. Leur dimension est celle des plus grands tableaux d'autel. Nous admirâmes surtout l'Adoration des Bergers et celle des trois Mages. Nous eûmes à cette occasion une preuve de l'obligeance des Italiens pour ce qui regarde leurs galeries ; car les artistes qui nous accompagnaient ayant demandé au valet de chambre qui nous servait de guide s'il leur

serait permis de venir travailler en ce lieu, il leur fut répondu, que dans les heures où ce salon ne servait pas de salle à manger ils étaient parfaitement libres d'y venir, et que déjà beaucoup d'artistes profitaient journellement de la complaisance du duc. On montra comme le tableau le plus précieux de la galerie un Marsyas écorché par Apollon, du Corrège. Le sujet n'est point agréable et sort du domaine de l'art.

Tout près du palais Litta est placée l'ancienne et célèbre église de Saint-Maurice, communément appelée *il Monastero grande*. Les amateurs d'antiquités de Milan assurent que c'était dans l'origine un temple consacré à Jupiter. Le couvent ayant obtenu des privilèges de l'empereur Othon I^{er}, fut en conséquence épargné par Barberousse. La grande église paraît être un édifice plus moderne, et est séparée par un mur de la construction plus ancienne, appelée *Chiesa interna*. Dans la cour, nous trouvâmes deux colonnes qui pourraient bien être du temps des Romains. Quatre autres colonnes de porphyre qui étaient ici ont été depuis long-temps transportées à Saint-Ambroise.

Nous éprouvions le besoin de respirer l'air frais de la campagne et de nous restaurer dans une Osteria. Du cours de la *Porta Vercellina*, où se trouve le *Monastero maggiore*, un chemin de traverse conduit aux plantations qui se combinent avec la caserne,

la place d'exercice et les arènes; nous trouvâmes aussi dans les environs une auberge où l'on nous servit non-seulement du vin aigre, mais encore de la bière (*birra*) qui ne l'était pas moins que le vin. Nous avions pourtant déjà bu de très-bonne bière dans quelques autres maisons de Milan, et les habitans de cette ville paraissent avoir pris assez de goût à ce breuvage septentrional; car dans les environs de l'Opéra nous vîmes plusieurs salons à bière, bien remplis de buveurs. Du balcon de l'auberge la vue s'étend sur un vaste espace qui rappelle singulièrement le Champ-de-Mars à Paris.

Nous retournâmes par le Forum qui est aussi un nouveau quartier, et de là par les *Fiori chiari*, à la *contrada di Brera* où nous prîmes encore un repos délicieux dans la société de Raphaël et de Francia. A cette occasion nous fîmes une connaissance plus intime avec quelques vieux peintres vénitiens, mais dont les ouvrages nous convinquirent qu'au commencement du quinzième siècle l'art était beaucoup moins avancé à Venise qu'en Toscane.

Afin de nous instruire de l'état actuel de l'art, nous nous fîmes conduire dans la salle où sont exposés les ouvrages couronnés depuis l'an 1812. Combien les Italiens ne sont-ils pas devenus différens de ce qu'ils étaient! Sur plus de cinquante tableaux qui ont obtenu des prix, il n'y en a pas un seul qui rappelle de la manière la plus éloignée la

gravité, la profondeur et la grandeur des anciens maîtres; on n'y trouve que la garde-robe de théâtre de la tragédie française, qui a emprunté le squelette des temps romains; mais ces nouvelles guenilles ne suffisent pas pour en cacher les os décharnés. En un mot, les deux seuls tableaux qui m'ont paru offrir quelque mérite sont de Durelli et de Felice. Ne voulant pas rester trop long-temps à table, nous dînâmes encore à l'*osteria del Popolo* où nous fûmes, comme la première fois, servis avec promptitude et intelligence.

Nous tenions beaucoup à ne pas manquer le grand Opéra, où nous devions voir tous les principaux talens dans la *Bianca e Fernando* de Bellini. Le texte, ou, comme disent les Italiens, le poëme est de Domenico Girardino, et il n'est pas sans mérite tant pour la coupe musicale que sous le rapport dramatique. Il est sévère, tragique et plein d'intérêt jusqu'au dénouement. Fernando, héritier d'Agrigente, a traversé les mers pour faire la guerre, et depuis plusieurs années son épouse n'a reçu de lui aucune nouvelle. Un autre prince, Filippo, qui aspire à la possession du royaume et de Bianca, fait répandre le bruit de sa mort. Bianca favorise ses prétentions; et afin d'arriver plus promptement au pouvoir ils jettent le vieux roi, père de Fernando, dans un cachot et le font passer pour mort. Sur ces entrefaites, Fernando revient sous le nom et les habits

d'un chevalier étranger. Reconnu par son épouse étonnée, ils ont d'abord des explications très-vives, après quoi elle témoigne du repentir : ils se reconcilient, le vieux père est délivré, et le perfide ami est puni. Le rôle de Bianca était rempli par madame Méric-Lalande, celui de Fernando par Rubini, et celui de Filippo par Tamburini, distribution qui ne laissait rien à désirer. La salle était assez remplie, mais le public aussi agité que la première fois. Je n'entendis encore rien du récitatif; car les chanteurs, sachant d'avance que personne n'écoute, n'y mettent aucun zèle et aucune expression. Mais aujourd'hui du moins les airs de Rubini furent écoutés avec attention. Madame Lalande fut reçue avec grands applaudissemens, et des amis qu'elle avait dans la salle eurent soin de lui procurer quelques momens de tranquillité. La-voix de ténor de Rubini qui, dès la première fois, m'avait fait l'effet d'un registre d'orgue tout nouveau pour moi, retentit ce soir avec plus de pureté et plus de force encore; je croyais sentir les flots de la mer battre contre ma poitrine. Avec cela on ne remarque jamais aucun effort dans son chant, et il est tellement maître de sa voix qu'après des momens de la plus grande vigueur il peut sur-le-champ faire entendre les sons les plus légers et les plus suaves. La voix de madame Lalande rappelle celle de la Catalani dans son plus beau temps, et acquiert un nouveau prix par son maintien noble

et sa belle tenue. Ce fut aussi aujourd'hui pour la première fois que nous apprîmes à bien sentir la supériorité de la langue italienne sur toute autre, pour la musique. Il serait impossible de rendre en aucune langue les vers suivans que Bianca chante dans la première scène pendant que le peuple l'entoure avec des démonstrations de joie.

Ma... Oh Dio! perchè frà il giubilo,
Tremò il mio cor, perchè?
No, non è tormento,
Il palpito che io sento;
È forza del diletto
Che già m'inonda il cor...
In estasi d'amor!

Madame Lalande chanta ce dernier vers avec une expression extraordinaire; mais ce fut surtout à la fin de la pièce qu'elle se montra grande tragédienne. Le perfide et cruel Filippo, pour se venger du mauvais succès de ses projets, veut égorger l'enfant de Bianca; il tient déjà le fer levé, Fernando arrive et lui retient le bras. Bianca se livre à tout son bonheur, et dit :

Alla gioia ed al piacer
Non resiste il cor in sen.
All' idea di tanto ben,
Va smarrito il mio pensier!

La musique adaptée à ces paroles a tant de simi-

plicité qu'elle m'est restée parfaitement dans la mémoire; et je suis sûr que tant que je vivrai il me suffira de l'entendre pour éprouver la plus douce des sensations.

Une dame de Berlin, célèbre pour ses saillies, dit un jour qu'elle s'amuserait beaucoup dans les concerts, si ce n'était pas pour la musique. Nous avons entendu ce matin une observation à peu près du même genre de la part d'un jeune Français qui remarqua que les voyages seraient la chose la plus agréable du monde, s'il n'y avait pas tant à voir. A la vérité, si l'on vous pousse l'épée dans les reins d'un musée dans un autre, d'une église à une salle de spectacle, sans vous laisser jamais le temps de respirer, le plaisir devient une fatigue. Il ne faut pas traiter son esprit comme les autruches leur estomac, et le nourrir de toutes sortes d'alimens hétérogènes. Il est absolument nécessaire de prendre de temps en temps quelques momens de repos, et sous ce rapport la position de Milan est des plus avantageuses par la proximité des beaux lacs qu'on peut aller visiter, ce que nous ne manquâmes pas de faire. Même quand on est obligé de traverser rapidement un lieu célèbre, il est bon autant que possible d'oublier qu'on est pressé, et de se figurer au moins que l'on a tout le temps nécessaire pour en visiter à son aise les beautés. Le meilleur moyen de se procurer cette illusion est de revenir souvent et de rester aussi long-temps

que possible devant un certain nombre d'objets qui nous ont plu. Par là, on se persuade que c'est une préférence qu'on leur accorde et qu'en les voyant à fond on a réellement vu tout ce qu'il y a de remarquable. C'est ainsi que je me suis rendu tous les jours à la cathédrale et que j'y ai passé plusieurs heures que mes amis consacraient à visiter d'autres églises, jardins ou galeries. J'ai employé ce temps à étudier les mœurs du pays. Le dimanche, un grand nombre de personnes de distinction s'étaient rassemblées dans l'église pour assister à la grand'messe; et je remarquai avec surprise que parmi tant de femmes il n'y en avait pas une seule dont les traits pussent servir de modèle à ceux d'une madone. Un peintre aurait difficilement trouvé parmi ces personnes des figures assez pittoresques pour peupler un tableau représentant l'intérieur de la cathédrale; il n'y avait guère que deux pèlerins avec leurs manteaux de toile grise, leurs grands chapeaux garnis de coquilles, et leurs pieds nus, qui, agenouillés devant l'autel, auraient pu y faire un bon effet. Quand le sermon commença, la plupart des fidèles se retirèrent, selon l'usage des pays catholiques. Quant à moi, j'étais assez curieux d'entendre un prédicateur italien. Après une courte prière, il annonça à ses auditeurs qu'il allait leur présenter comme un modèle à suivre un roi pénitent et humilié : *Davidde penitente, maestoso ma mesto*. Quoique le nombre

des auditeurs fût fort restreint et qu'ils fussent tous rassemblés au pied de la chaire, le prédicateur tonna avec autant de force que si l'église entière avait été remplie de monde : « Écoutez-moi, disait-il, vous qui vous élevez au-dessus de la foule, vous qui jetez sur elle des regards orgueilleux, vous dont le front est ceint d'une couronne éclatante : écoutez les paroles de *Davidde pénitente* ; » et en parlant ainsi il semblait, emporté par son imagination, regarder les colonnes élancées avec leurs élégans chapiteaux comme autant de rois géans rassemblés autour de lui, leurs couronnes sur la tête. A l'heure des vêpres l'église n'est guère visitée que par des mendiants et et des amoureux ; et tandis que les premiers cherchent à recueillir des aumônes dans la nef, les autres s'égarent sous les sombres travées des ailes latérales.

Devant la cathédrale, il y a toujours une grande foule de marchands de toute espèce : on y crie les saints et les chapelets comme chez nous les harengs saurs et les radis. Les marchands de fruits énumèrent chacune des espèces qu'ils ont dans leurs paniers, y ajoutent leurs prix, et s'efforcent de se couvrir la voix les uns des autres. Si l'on s'arrête, on est sur-le-champ entouré d'un cercle des plus importuns, et pendant qu'on essaie de s'en débarrasser à l'aide des mains, deux décrotteurs viennent vous saisir les pieds pour vous cirer les bottes. Un de

ceux-ci me fit observer que s'il était juste de sortir de l'église *coll' anima pulita*, il était bien plus convenable encore d'y entrer avec des bottes bien cirées: « Du reste, ajouta-t-il, vous trouverez, dans la belle ville de Milan, plus de mille tondus qui vous rendront l'ame blanche comme neige, et l'un fera votre affaire aussi bien que l'autre; mais, pour rendre vos bottes bien brillantes, il n'y a dans cette grande capitale qu'un seul maestro, et c'est moi, le très-humble serviteur de Votre Excellence. »

Quelque fatigantes que soient, en Italie, de pareilles importunités, on les paie avec plaisir; car le peuple met tant d'industrie dans sa manière de demander l'aumône qu'il vous donne toujours la valeur de votre argent, quand ce ne serait que par un léger service ou par une pantomime divertissante.

On nous avait déjà reproché d'être restés plusieurs jours à Milan, sans avoir visité les deux curiosités les plus remarquables de la ville; savoir: les colonnes corinthiennes de l'ancien temple d'Hercule, à côté duquel on a bâti l'église de Saint-Laurent, et la châsse dans l'église de Saint-Eustorgio; dans laquelle étaient autrefois renfermées les têtes des Trois Rois, transportées plus tard à Cologne. Une après-midi nous suffit pour cette promenade. Les seize colonnes corinthiennes sont passablement dégradées, et l'église qu'on y a adaptée forme un

octogone ; elle est , dit-on , bâtie sur les fondemens d'anciens bains romains. Une chapelle avec le tombeau de Galla Placidia, fille de Théodose, et de son mari Ataulphe, est un monument intéressant de l'architecture et de la sculpture des premiers siècles du christianisme.

La châsse des Trois Rois, dans l'église de Sant-Eustorgio, porte pour inscription : *Sepulchrum trium Majorum*. Quand Barberousse enleva les trois têtes royales, les Milanais, pour se consoler, firent venir chez eux, une fois tous les ans, Leurs Majestés en personne. Le dimanche de l'Épiphanie, les Trois Rois entraient à cheval par la *porta Ticinese*, et se rendaient avec leur cortège jusqu'aux colonnes du temple d'Hercule, où le roi Hérode était assis sous un dais magnifique ; là, après en avoir obtenu la permission, ils retournaient à Sant-Eustorgio, où ils visitaient la sainte Vierge, l'enfant Jésus dans sa crèche, et saint Joseph qu'ils trouvaient entre son bœuf et son âne, et leur offraient des présens. Les trois rois tombaient, après cela, dans un profond sommeil, pendant lequel une vision leur annonçait qu'ils devaient se diriger vers un autre côté ; et, après avoir fait viser leurs passeports par le roi Hérode, ils sortaient de la ville par la *Porta Romana*.

Le principal ornement de cette église est le beau tombeau de Stefano Visconte ; il est de l'an mil trois cent vingt-sept.

Étant près de la porta Ticinese, nous la traversâmes. Elle fut construite à l'occasion du retour de l'empereur François de Pavie, et les Italiens l'appellent un *grandiosissimo monumento*; mais elle ne peut se comparer à l'*Arco del Sempione*. Nous montâmes à droite sur le rempart, afin de jouir d'une perspective agréable sur la ville, et nous vîmes de loin une réunion considérable de personnes, sans que nous pussions deviner quel spectacle les avait attirées en ce lieu. Nous étant approchés de plus près, nous reconnûmes une lice, disposée exactement comme celles qui servaient aux anciens tournois, et dans laquelle environ quatre cents jeunes gens faisaient leurs exercices. Nous apprîmes que c'était le collège militaire de Saint-Luc, institué en faveur des enfans d'officiers qui y sont élevés aux frais de l'État et de l'Empereur. Désirant voir de plus près cette institution, nous nous présentâmes à la porte, et nous demandâmes le colonel qui dirigeait lui-même les exercices, et qui nous reçut de la manière la plus polie. Afin de nous prouver que la jeunesse italico-autrichienne était bien en état de lutter contre celle de la France, il fit faire à ses élèves plusieurs exercices de gymnastique allemande, espagnole et française, et nous ne pûmes nous empêcher d'admirer l'adresse, la force et la patience de ces jeunes gens.

Parmi les édifices publics que nous vîmes encore

à Milan, l'*Ospedale Grande* fut le plus remarquable. La façade n'est, à la vérité, qu'en briques; mais les ornemens gothiques sont si variés et si beaux qu'il ne serait presque pas possible de les imiter en marbre ou en pierre de taille. François Sforze, quatrième duc de Milan, et Bianca Maria Visconte, son épouse, en posèrent les fondemens en mil quatre cent cinquante-six; et à la parfaite exécution des ornemens, on voit que l'architecte Averulino était en même temps sculpteur et fondeur en statues.

A l'entrée, sous la porte, nous fûmes accostés par un pauvre d'un aspect très-effrayant : c'était une tête de mort qui sollicitait les dons de la charité, et à laquelle chaque passant jetait avec plaisir une pièce de monnaie, afin de se débarrasser de sa hideuse visite. Les cours sont vastes et en partie convenablement décorées. Dans l'intérieur, nous trouvâmes les salles des malades propres et l'air pur. Nous n'avions aucun motif pour entrer dans de plus grands détails sur l'organisation de cet établissement, qui, sous ce rapport, n'a de véritable intérêt que pour les médecins.

Le Broletto (broglio), où se conservent les archives, est un édifice beaucoup plus ancien et d'un style moins agréable. Il a été construit par le podestà Oldradus en mil deux cent trente-trois, ainsi que l'indique l'inscription gravée sous sa statue équestre; et l'aigle impériale nichée au-dessus,

dans le mur, comme dans son aire, y a résisté aux siècles qui ont coulé sur sa tête.

Ce fut ainsi que nous passâmes la semaine que nous avions consacrée d'avance à la ville de Milan. La veille de notre départ, nous fîmes nos adieux à la cathédrale et à l'Opéra où l'on jouait encore *Bianca e Fernando. Alla gioja ed al piacer* ; tels furent les adieux que nous fit cette belle capitale.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

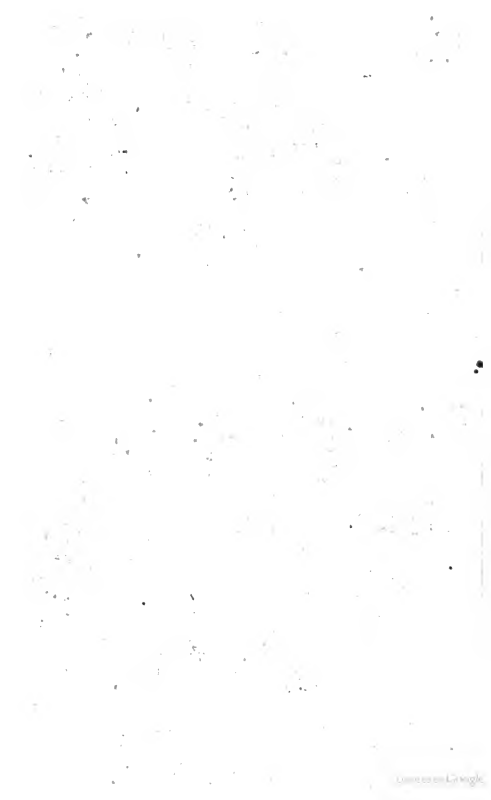
960775

TABLE

DES LETTRES CONTENUES DANS LE QUATRIÈME VOLUME.

	Pages.
LETTRE XXXIX.	1
— XL.	29
— XLI.	48
— XLII.	67
— XLIII.	76
— XLIV.	85
— XLV.	114
— XLVI.	139
— XLVII.	173
— XLVIII.	203
<u>AVIS AU LECTEUR.</u>	<u>229</u>
<u>LETTRE XLIX.</u>	<u>231</u>
— L.	<u>245</u>
— LI.	<u>258</u>
— LII.	<u>269</u>
— LIII.	<u>290</u>
— LIV.	<u>307</u>
— LV.	<u>324</u>
— LVI.	<u>341</u>
— LVII.	<u>354</u>

FIN DE LA TABLE.



13



